

FNA 0490 - "Année 500.000"

Daniel Piret

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



DANIEL PIRET

"ANNEE 500.000"



F L E U V E N O I R

DANIEL PIRET

\

ANNÉE 500.000

COLLECTION

Ť ANTICIPATION ť

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

PROLOGUE

Œ Les mutations... sont les marches qui font progresser l'évolution. Malheureusement, la quasi-totalité de ces transformations est orientée vers le pire. Il est effroyablement rare qu'une mutation soit favorable à l'espèce. Or, les radiations, et partant les bombes atomiques qui se sont déversées sur la terre depuis une décennie et demie sont des fabricants de mutations. Cela, on l'a constaté en laboratoire sur les poulets. On peut fabriquer un cyclope en dirigeant sur un embryon un pinceau de rayons X qui détruiront la partie des hémisphères cérébraux concernés. Le poussin aura, au milieu du front, un il en forme de lampe d'otorhino-laryngologiste. De la même manière, on obtient des otocéphales sans bec ni queue, des sirouanctes avec pattes soudées, des cy-clocéphales dont les deux yeux sont rapprochés, pour n'en former qu'un. Toutes ces horreurs peuvent, elles aussi, être fabriquées par les rayonnements atomiques. Il n'est pas impossible que d'ici à deux générations, la terre commence à se peupler de monstres... A moins que, au lieu de toutes ces mutations catastrophiques, l'atome ne produise distraitement la merveille supérieure, la monstruosité qui soit, malgré tout, une amélioration. ¶

Marc Heimer : Surhommes et Surmondes.

Que sera devenu notre monde dans 500 000 ans ? Que sera-t-il même devenu dans quelques décennies ? La Technique, qui devrait soulager l'Homme, l'opprime chaque jour davantage. La Nature, dévastée, exploitée dans l'unique but de profit ne pourra bientôt plus survivre. La Terre s'épuise et ne nourrit plus les habitants. Les mutations imperceptibles provoquées par les expériences atomiques apparaîtront d'ici peu. Déjà, les mutants sont nés ! C'est à eux que nous léguerons le lourd héritage de deux millions d'années de déprédations. Comment exploiteront-ils ces pauvres restes ? Comment vivront-ils ? Comment l'Homme de demain se considérera-t-il lui-même ?

Souhaitons que la vision du professeur Weinach ne soit qu'une création de l'esprit !

CHAPITRE PREMIER

Weinach jeta un coup d'il à sa montre : 10 heures déjà ! Il s'était attardé beaucoup plus encore que d'habitude à la bibliothèque universitaire. Il était grand temps de rentrer. Il rangea ses cahiers de notes dans la vieille serviette de cuir bouilli... Un cadeau de ses élèves et qui ne le quittait jamais ! Il enfila son pardessus, noua son cache-nez autour du cou et se leva posément. Il se dirigea vers la sortie, croisant au passage quelques attardés comme lui. Il répondit discrètement au respectueux : Bonsoir, monsieur le professeur à du gardien-chef venu le saluer au bas des marches, atteignit la porte, enfonça plus profondément son chapeau sur son crâne légèrement dégarni et se retrouva dehors.

L'air frais le surprit et le fit frissonner. L'hiver s'annonçait rude. On était en novembre et le froid était déjà vif pour la saison. Le professeur hâtait le pas. Il avait hâte de retrouver son petit deux-pièces et les quelques manuscrits sur lesquels il travaillait depuis plusieurs mois. Mme Lorge avait dû lui préparer son repas. Il le retrouverait comme d'habitude sur le coin du poêle à mazout, bien au chaud. Il franchit le petit pont qui enjambait le canal. Les rares passants pressaient le pas.

Enfin, il aperçut l'immeuble, chercha un moment sa clef au fond de sa poche, constata en même temps qu'elle était trouée. Du travail pour Mme Lorge à, pensa-t-il. Il la trouva enfin, l'introduisit dans la serrure, donna un léger coup d'épaule ; la porte s'ouvrit avec un gémissement. Il s'ébroua comme un jeune chien, s'essuya consciencieusement les pieds sur le paillason et entama l'ascension des deux étages qui menaient à l'appartement.

À la hauteur du premier, une porte s'entrouvrit, une tête curieuse apparut dans un rai de lumière.

C'est vous, professeur ? Eh bien ! vous rentrez clé plus en plus tard ! Votre dîner va être bon ! C'est bien la peine de se donner tout ce mal, fit une voix bougonnante.

J'avais du travail, ma bonne madame Lorge, ne vous inquiétez pas pour mon dîner ; il sera sûrement très bien !

Voulez-vous que je monte ?

Non, non, ne vous dérangez pas ! Je me débrouillerai très bien tout

seul... Bonsoir, madame Lorge, merci !

La porte se referma sur un dernier bougonnement. Weinach passa le plus silencieusement possible devant l'appartement des Rosen, un vieux ménage de retraités, pas très aimables, avec qui il n'était pas en très bons termes. M. Rosen n'aimait pas les rêveurs. A quoi cela pouvait-il bien servir, l'anthropologie, l'alchimie, l'ésotérisme ?...

Cette pensée fit sourire Weinach. Il se glissa sans bruit dans son appartement, fit jouer le commutateur. Enleva posément son manteau, son écharpe, qu'il disposa soigneusement sur le porte-manteau, enleva ses chaussures, enfila sa bonne vieille paire de chaussons et gagna son bureau-salle à manger.

Il régnait dans la pièce ce qu'il appelait un très désordre organisé ! Une longue table de bois massif, héritage de ses parents, tenait le centre de la pièce. Le dessus était encombré de livres, de cahiers, de papiers, une vieille machine à écrire trônait dans l'un des angles. Mme Lorge, elle-même, n'avait pas le droit de toucher à cette table, ni d'en déranger l'harmonieux très désordre.

Je m'y retrouve, moi, cela suffit, répondait invariablement Weinach, lorsque sa vieille femme de-ménage, excédée, lui faisait, de temps à autre, une remarque à ce sujet.

C'était le mot de la fin et elle n'insistait pas.

Le restant du mobilier était très simple. Le professeur ne s'encombrait guère de contingences matérielles. Il ne vivait que pour ses études. Combien de nuits n'avait-il pas passées à sa table de travail ! Combien de fois Mme Lorge ne l'avait-elle pas surpris,

endormi sur sa chaise, la tête posée sur l'ouvrage étudié. A ses reproches, il n'opposait qu'un sourire tellement désarmant que la brave femme haussait les épaules et tournait le dos, abandonnant toute discussion. Cet original est incorrigible, pensait-elle.

On ne lui connaissait aucune relation féminine. Pourtant, il n'était pas encore d'âge canonique : 40, peut-être 45 ans, même Mme Lorge l'ignorait. Seuls, quelques-uns de ses collègues de l'Institut ou un ou deux élèves parmi les plus doués étaient admis dans ce qu'il appelait sa retraite, ou bien son très laboratoire.

Ce soir, le professeur s'était promis de terminer le chapitre qu'il consacrait aux étranges civilisations de l'Amérique pré-Colombienne. Il y développait l'une des thèses qui lui étaient chères :

l'anéantissement d'une civilisation extrêmement avancée, d'origine extraterrestre, le chaos, puis le long réacheminement des hommes, degré par degré, jusqu'à la civilisation dite de l'Atome, que nous vivons actuellement, aboutissement au renouveau de l'Humanité ?

Il sortit ses notes de la vieille serviette,

s'assit dans son fauteuil, repoussa d'un revers de coude une partie des paperasses qui jonchaient la table et, s'armant d'un stylo à plume d'or capuchonné, commença à couvrir d'une écriture fine et serrée (des pattes de mouches, disaient ses élèves) un simple cahier d'écolier. Il écrivit comme cela pendant plus d'une heure, puis se souvint tout à coup de son dîner. Il se leva, se dirigea vers le poêle devant la cheminée qui ne servait plus depuis bien des années. Deux assiettes creuses recouvertes de plates attendaient au chaud. Il en souleva délicatement l'une. Ah Du civet de lapin, chic, dit-il tout haut. C'était son plat préféré. Il emporta l'assiette qu'il posa sur le bureau à côté du cahier. Il ouvrit la vieille desserte, tira un tiroir, en retira une fourchette, un couteau, un verre, un morceau de pain et le fond d'un litre de vin rouge.

L'assiette posée sur les genoux, il dégusta lentement. Ah Quelle cuisinière, tout de même, cette Mme Lorge. C'est vraiment délicieux, il faudra que je la félicite. Ah La brave femme, quoiqu'elle s'en défendît, adorait les compliments. Pris, soudain, par une idée, il

posa l'assiette et recommença à écrire, délaissant le civet. De longues heures s'écoulèrent avant qu'il n'y revînt.

Il était 3 heures du matin, bien sonnées, lorsque le professeur se décida, à regret, à abandonner son travail. Il éteignit et gagna l'autre pièce, qui lui servait à la fois de chambre et de bibliothèque. Les murs, sur lesquels étaient posées de simples planches, étaient littéralement recouverts de livres, de manuscrits, de rouleaux. Quelques bibelots aussi, surtout des objets anciens découverts au hasard de fouilles, soit par le professeur lui-même, soit offerts par des collègues ou des amis. Il se déshabilla rapidement, passa un pyjama en tissu rayé, se glissa dans les draps et s'endormit bientôt du sommeil du juste.

Monsieur, monsieur !

La voix de Mme Lorge lui parvenait, lointaine, comme étouffée. Il ouvrit un il.

Savez-vous quelle heure il est ? Bientôt 8 heures, et je vous rappelle que votre

cours commence à 8 h 30. Vous avez juste le temps !

C'est bien, je me dépêche ! fit le professeur en s'asseyant au bord du lit.

Il bâilla bruyamment, s'étira longuement, comme un grand bébé attardé. Il se traîna à pas lourds de sommeil jusqu'au petit cabinet de toilette, prit une douche rapide, se passa un petit coup de rasoir à lames, il n'aimait pas les rasoirs électriques. Il fut prêt en 10 minutes. Mme Lorge l'attendait dans la cuisine. Le bol de café fumait au coin de la table.

Deux sucres, comme d'habitude ?

S'il vous plaît, oui...

Il s'assit et but son café, soufflant dessus entre deux gorgées. Mme Lorge, elle, buvait le sien debout. Cela énervait prodigieusement Weinach, mais il avait pris son parti de ne plus en faire la remarque. Il n'aurait pu dire pourquoi, mais cela le choquait, il considérait Mme Lorge comme une vieille amie et non comme une domestique, et il lui en voulait un peu de cette attitude qu'il jugeait, quant à lui, servile. Il eut tôt

fait de terminer son café et d'absorber les deux traditionnelles tartines beurrées.

Il passa rapidement dans son bureau, ramassa son inséparable serviette, y glissa tout un tas de paperasses et le cahier d'écolier.

Surtout, ne touchez à rien, madame, j'ai besoin de m'y retrouver.

Si l'on peut dire, bougonna la vieille femme. Vous déjeunez là ?

Je ne pense pas, trop de travail.

Ce n'est pas une réponse ! Vous déjeunez ou vous ne déjeunez pas ?

Je ne déjeune pas, là ! fit-il, agacé. Weinach enfila son manteau, noua son

cache-nez.

Au revoir, fit-il en ouvrant la porte. Déjà, il était dehors, n'attendant pas de

réponse.

C'est, très exactement lorsqu'il posa le pied sur la troisième marche du premier étage que cela arriva ! Il eut la sensation d'être pris dans un tourbillon. Il poussa un

cri. Les murs tournaient, tournaient à une vitesse vertigineuse autour de lui. La cage de l'escalier lui apparut en un instant comme une longue spirale sans fin. Des éclairs jaunes, rouges, verts, passèrent devant ses yeux agrandis de terreur. Comme un nageur qui va être submergé par le flot mugissant, il battit des bras et des jambes dans un réflexe incontrôlé, comme si ces gesticulations avaient pu le faire émerger du gouffre vers lequel, insensiblement, il se sentait entraîné. Des bruits assourdissants parvenaient à ses oreilles. Des détonations lui vrillaient les tympans. Il ne pouvait plus penser. Il n'était plus qu'une masse de chair, de sang et de muscles qui se débattait contre l'Inconnu, contre l'Impossible... Et puis, ce fut la chute..., le trou noir. Il perdit conscience !

CHAPITRE II

Nul bruit autour de lui. Au loin, il n'apercevait, entre deux dunes de sable, que la mer qui étincelait au soleil. Un soleil bien plus gros, bien plus rouge que celui auquel l'on est habitué. Un silence de mort. Le professeur s'assit. Il se sentait la tête vide. Il mit plusieurs minutes avant de pouvoir commencer à penser normalement. Il avait un creux à l'estomac, les reins douloureux, une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Il essaya de se lever, n'y parvint pas, ses jambes refusaient obstinément de le soutenir. Il se laissa aller sur le dos, ferma les yeux et essaya de se concentrer.

Petit à petit, la mémoire lui revenait :

Il Mme Lorge... Il entendait encore sa voix : Vous déjeunez ou vous ne déjeunez pas ?... Le bruit de la porte qui se ferme lui revenait aussi en mémoire... Puis..., puis, que s'était-il passé après ? Il ne se souvenait plus de rien ! Oh ! si, il avait commencé à descendre l'escalier, puis, brusquement, il s'était senti aspiré, attiré par une force immense à laquelle il lui était impossible de résister... Où pouvait-il bien être maintenant ? Il écarquillait les yeux, s'efforçant de trouver un point de repère... Le paysage lui était totalement inconnu ! N'eût été la présence de la mer, il aurait pu se croire en plein cur du Sahara... Au loin, très, très loin, il crut apercevoir quelques bâtiments, du moins ce qui avait dû être des constructions... Car, d'ici, cela ressemblait beaucoup plus à des ruines. De toute façon, qui dit édifice sous-entend présence humaine. Au prix d'un immense effort de volonté, il réussit à se mettre debout et, en chancelant, il se dirigea vers ce qu'il apercevait.

La chaleur était infernale, aucun arbre, aucun arbuste sous lequel il eût pu s'abriter un peu, pas un brin d'herbe, pas un

animal, pas un oiseau, ni même un de ces pauvres petits lézards des sables... Rien ! Le professeur s'arrêta au sommet d'une petite éminence d'où il dominait les alentours. Il fouilla vainement sa mémoire pour essayer d'identifier le lieu où il se trouvait. Au loin, la mer d'huile miroitait au soleil : pas une vague qui vînt en animer la surface. Il promena lentement son regard alentour. Les bâtiments qu'il lui semblait avoir aperçus n'étaient, en réalité, qu'un amoncellement de ruines informes. Quelques pierres semblaient avoir

été, jadis, hypothétiquement façonnées de main d'homme. Ce n'était plus qu'amoncellements, vestiges d'un passé sans doute plusieurs fois millénaire. Il s'approcha, toucha l'une des pierres ; elle s'effrita à son contact, elles semblaient usées, brûlées. Ça et là, le sable brillait comme pierres précieuses au soleil et présentait de larges traces de micadisation, comme s'il avait été soumis à une chaleur infernale. L'énormité du silence l'assommait ; pas le moindre bourdonnement, de temps à autre, cependant, un petit claquement sec : une pierre éclatait au soleil ! Weinach transpirait abondamment. Il avait mal partout, une barre de plomb lui pesait sur la nuque. Il se laissa choir pour reprendre un peu son souffle et promena un regard douloureux autour de lui... À La mer !, pensa-t-il. Il lui fallait se diriger vers la mer. Il y trouverait un peu de fraîcheur. Cette idée lui donna de nouvelles forces. Il se leva avec effort et, trébuchant à chaque pas comme un homme ivre, se dirigea vers l'immense étendue liquide qui clignotait au soleil. La soif lui déchirait la gorge, le sang lui battait aux tempes. Il marcha longtemps, longtemps, comme un somnambule. Il se sentait incapable de réfléchir, de mettre de l'ordre dans ses idées.

Il se prit soudain à penser qu'il dormait, qu'il vivait réellement un affreux cauchemar... Oui, c'était cela... Il allait bientôt se réveiller. Il se promettait déjà de parler de son rêve à son collègue Frisch, fervent adepte de Freud... Il allait en apprendre sur son moi caché, sur son subconscient... Cette pensée le fit sourire et lui arracha un petit cri de douleur. Ses lèvres étaient desséchées comme des sarments, et ce simple

sourire venait de lui fendiller la lèvre supérieure. Il y passa la langue, elle lui fit l'effet d'une râpe. Sa soif lui revint, inextinguible. Boire, il lui fallait boire. Le vieil instinct de la conservation, surgi du fond des âges, s'empara de lui. De l'eau, trouver de l'eau. Un regain d'énergie lui revint, il pressa le pas. La nier, immobile, l'attendait. Déjà, il apercevait les langues de terre sablonneuse qui y plongeaient... Encore quelques centaines de mètres, il sentait déjà sur lui la fraîcheur de l'eau, la senteur marine lui parvenait... Encore un effort, un tout petit effort et il pourrait se plonger avec délices dans l'eau tant convoitée. Mais, ses jambes, son corps se refusaient à obéir aux ordres de son cerveau. Ses gestes devenaient saccadés. Sa vue se brouillait, tantôt la mer lui semblait proche, proche, à portée de la main..., tantôt elle semblait fuir, s'éloigner un peu plus à chacun de ses pas, comme un fugitif mirage... Jamais il ne pourrait l'atteindre. Il s'affala de tout son long, tendant désespérément les mains vers l'insaisissable... Tout bascula autour de lui... À Je vais mourir !, pensa-t-il avec une effrayante lucidité...

Comme un homme qui va se noyer, en un éclair, il revit sa jeunesse... Le visage de sa mère qui lui souriait et qui semblait l'appeler... Des boules de feu dansèrent devant lui, un énorme éclair rouge éclata devant ses yeux, il perdit connaissance. Tout se brouilla, il eut la pénible impression d'être absorbé par un tourbillon sans fond. En un éclair, il pensa que tout était fini, qu'il allait mourir et il en fut presque heureux!...

Combien de temps s'écoula-t-il alors ? Nul jamais ne pourra le dire ! Une sensation de fraîcheur le ranima. Il ouvrit un il : un gros globe brillant, immobile, suspendu au-dessus de sa tête lui fit cligner les paupières. Le soleil, sans doute, pensa-t-il. A ses oreilles parvenait un cliquetis de machine. Oui, aucun doute, il n'y avait qu'une machine qui puisse faire un bruit semblable. Il n'avait plus chaud, au contraire, il n'avait plus soif non plus, il se sentait bien. Il rouvrit doucement les yeux, tenant les paupières légèrement plissées pour les

habituer à la lumière, il détourna légèrement son regard sur le côté, puis la tête. Il voulut se lever... Mais cela lui fut impossible. Une force invisible le paralysait, complètement réveillé maintenant, il se risqua à un regard circulaire ; ce qu'il vit faillit lui faire pousser un cri.

Il était dans une pièce très claire. Ce que, tout à l'heure, il avait pris pour le soleil, n'était en réalité qu'une grosse, une très grosse lampe, ressemblant un peu à celles que l'on voit chez les dentistes. La salle n'était pas très grande et l'un des côtés était entièrement constitué par une étrange machine, recouverte de lampes multicolores, d'écrans sur lesquels s'inscrivait une multitude de courbes scintillantes, d'ampoules, de tubes, de verre, lui sembla-t-il... et lui-même se trouvait relié à cette machine par une infinité de fils... Il en avait partout, aux poignets, aux chevilles, à la taille, au cou... Il constata également qu'il était entièrement nu. Dans l'un des coins de la pièce, il aperçut ses vêtements, en tas à même le sol. Il n'y avait personne. Weinach poussa un cri... Comme si l'on l'eût attendu ce

signal, une cloison jusque-là invisible, coulissa dans l'un des murs et deux hommes apparurent. Ils étaient très grands. Aucun système pileux. Si le visage était découvert, le corps, lui, était emprisonné dans une combinaison d'aspect métallique, les mains recouvertes par de grands gants qui montaient jusqu'au-dessus du coude.

Les deux hommes s'approchèrent <ie lui. Pas un pli de leur visage ne bougeait. Le professeur fut frappé par leur ressemblance entre eux : même taille, même allure, même visage, mêmes yeux vitreux d'où tout sentiment semblait absent. Sans un mot, ils se penchèrent sur lui, le palpèrent comme un animal curieux..., et, avant même qu'il ait pu protester ou interroger, s'éloignèrent pour ne plus s'occuper que de l'appareil. La surprise de Weinach était trop forte pour qu'il eût tout de suite l'idée de poser des questions. Son esprit scientifique, rationaliste le poussait à trouver d'abord lui-même une explication. C'était maintenant plus qu'évident : il ne rêvait pas, il était même bien éveillé. L'immobilité forcée lui donnait des frissons dans les jambes.

Il examina plus attentivement la pièce et les deux hommes qui, maintenant, lui tournaient le dos, uniquement préoccupés par le bon fonctionnement de l'appareil. Il se trouvait, à n'en pas douter, dans un laboratoire, allongé sur un grand billard, maintenu. Que lui voulait-on ? Son regard affolé errait alentour : nul instrument, ni scalpel, ni bistouri, et, soudain, la peur, la peur ancestrale, primitive, le prit à la gorge, de ces terreurs qu'ont les êtres simples, ignorants, devant l'inexplicable. Comme un dément, il se débattit, griffant de ses ongles la table sur laquelle d'invisibles liens le retenaient impuissant. Les deux hommes n'esquissèrent pas le moindre mouvement, la machine seule sembla trouver un regain d'activité, les courbes lumineuses s'accéléraient, les lampes clignotaient à une folle cadence, un bourdonnement sourd s'élevait de ses entrailles de métal. Alors, Weinach poussa un hurlement déchirant qui se termina en sanglots de colère, de peur et de rage impuissante.

La cloison invisible glissa de nouveau, découvrant un long passage violemment éclairé et complètement désert. Le cri du professeur s'étouffa dans sa gorge.

Quelqu'un, je veux quelqu'un ! cria-t-il. Que me veut-on ? Où suis-je ? Qui êtes-vous ? continua-t-il, tournant à nouveau les yeux vers les deux hommes.

Ceux-ci s'étaient immobilisés. Ils se tenaient rigides comme des statues, chacun d'un côté de la machine, les yeux fixes, rivés vers le couloir qui venait d'apparaître, semblant attendre quelque chose. Quelque chose..., ou quelqu'un ! La machine elle-même paraissait arrêtée, les voyants ne s'allumaient plus que faiblement. Weinach retint son souffle, il sentait confusément qu'il allait se passer quelque

chose. Une vive douleur lui troua la cervelle, pendant quelques secondes, il lui sembla que sa tête allait éclater... Œ Des ultrasons Œ, pensa-t-il.

Les deux hommes, comme s'ils obéissaient aux ordres que leur donnait une force supérieure, s'éloignèrent de la machine et, sans un regard pour le professeur, franchirent la porte ouverte dans le mur et disparurent aussi mystérieusement qu'ils étaient apparus. Un halo lumineux se dessina au

fond de l'étroit couloir et une Œ musique Œ ri fange résonna aux oreilles de Weinach: il sentait confusément une tentative de communication, oui, c'était cela : Œ On Œ voulait entrer en communication avec lui. La mystérieuse musique changea plusieurs fois de ton. Cela faisait vaguement penser Œ un poste émetteur dont on aurait voulu changer les longueurs d'ondes. Pas de doute, Œ On Œ recherchait sa fréquence cervicale... Ces tentatives ne pouvaient être faites que par des êtres prodigieusement développés, ayant depuis longtemps dépassé le stade de la parole pour adopter la télépathie. Ces êtres avaient franchi la barrière d'incompréhension linguistique, car seule la pensée n'a pas de frontière.

Illogiquement, le professeur se sentit apaisé. Il n'arrivait pas encore Œ comprendre ce que Y Œ On Œ voulait lui dire, mais il sentait que l'être supérieur qui le contactait ne pouvait, ne voulait lui faire aucun mal. Il ressentait une profonde curiosité dans le son de l'étrange musique qui sondait son subconscient. Il se concentra profondément et pensa. Œ Je m'appelle Simon Weinach, je

suis professeur Œ l'université de Lodd, je ne sais comment je suis ici Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ? Œ

La musique s'interrompit. Il eut la pénible impression qu'un vide immense s'emparait de son cerveau. Quelques secondes s'écoulèrent, puis, aussi étrangement qu'elle avait résonné pour la première fois, la musique parvint Œ nouveau aux oreilles du professeur. Elle lui sembla familière comme s'il l'avait toujours connue. Il fit un mouvement et s'aperçut avec surprise qu'il n'était plus attaché. Il descendit du Œ billard Œ, posa les pieds sur le sol. On aurait dit du marbre. Le froid le fit frissonner. Comme Œ On Œ le lui commandait sans qu'il s'en rendît encore compte, il franchit lui aussi la Œ porte Œ ; la cloison se referma sans bruit derrière lui. Il se retrouva seul dans le couloir, nu comme un ver. Il s'avança vers le fond du boyau, sans bruit une autre cloison coulissa, donnant accès dans une vaste pièce circulaire. Weinach y pénétra. Il n'avait plus la moindre appréhension, il se sentait

seulement vaguement gêné par sa nudité ; il se sentait épié par des milliers

d'yeux et, instinctivement, se couvrit de ses mains.

Lorsqu'il fut arrivé approximativement au centre de la pièce, il leva les yeux et

perçut que le Tioit était fait d'une matière transparente comme du verre. D'énormes poissons, des poulpes monstrueux passait et repassaient au-dessus de sa tête, il aurait pu les toucher. Pas de doute, il se trouvait dans une demi-sphère posée sur le fond de la mer. A part les deux Hommes qu'il

avait vus tout à l'heure, l'étrange habitacle

semblait désert, totalement dépourvu d'habitants.

Il se trouvait dans une cité sous-marine...,

plutôt un laboratoire, car les flancs de la

bulle inversée étaient recouverts d'appareils de contrôle et de mesure qui travaillaient dans un bourdonnement métallique

continu. Il avait mal à la tête. Les efforts

désespérés qu'il faisait pour comprendre l'épuisaient, les questions se bousculaient à

lèvres, mais -à qui les poser ? Qui satis—

fiait sa curiosité, calmerait son anxiété? Il

sentait perdu, sous des tonnes et des

tonnes d'eau dont il lui semblait supporter

le poids sur les épaules, impuissant, perdu dans un monde absurde dont il ne pouvait ni soupçonner, ni même imaginer l'existence. Un seul et unique siège se tenait presque au centre d'un grand cercle tracé à même le sol. Weinach s'y traîna et s'y laissa choir. Il avait l'impression d'avoir subi un véritable lavage de cerveau ; il était épuisé. Sa tête lui glissa lentement sur la poitrine, il s'endormit comme un enfant.

CHAPITRE III

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se tenait lui et Weinach, à sa propre surprise, ne s'en étonna pas. Il l'attendait. Il savait in'// allait venir, il l'avait compris à travers l'cl range musique.

C'était un géant à l'aspect débonnaire et 'loix. Il mesurait bien deux mêtres. Les membres étaient longs et fins, les mains, qu'il tenait croisées sur sa poitrine, étaient l'' lles. La tête, comme celle des deux lu mêmes que Weinach avait aperçus, était

nlument dépourvue de tout systcme l'ili-nx, ni barbe, ni moustache, ni sourcils,

ni cheveux. Les traits étaient agréables, un léger sourire flottait sur ce visage que l'absence de poils dépersonnalisait. Il était parfaitement ĤnormalĤ jusqu'à la hauteur des tempes. A partir de ce point, le crâne se renflait démesurément pour atteindre un volume au moins égal à deux fois celui d'un homme normal.

Les deux êtres impersonnels se tenaient derrière lui à quelques pas. Ils avaient toujours ces yeux ternes et vides, Ĥ des yeux de porcelaine Ĥ, pensa Weinach, comme on en voit sur certaines poupées.

// se retourna, prit des mains de l'un d'eux une combinaison semblable à celles dont ils étaient vêtus et, avec un geste d'invite, la tendit au professeur. Weinach s'en saisit et, toujours sans qu'un mot eût été échangé, l'enfila. Il constata avec étonnement qu'elle lui allait Ĥ comme un gant Ĥ comme si elle avait été faite tout spécialement pour lui. Il se sentait bien dedans ; c'était à la fois chaud et léger, le Ĥ tissu Ĥ épousait les formes sans gêner aucunement les mouvements. Il sourit à l'adresse de l'inconnu qui lui rendit son sourire.

Selon toute évidence, vous êtes un être humain, tous nos examens le confirment, fit une voix qui résonna à l'Ĥ intérieur Ĥ de lui-même. (L'inconnu n'avait pas remué les lèvres et pourtant Weinach entendait clairement et comprenait sa pensée.) E Cependant vous êtes une impossibilité physique, jamais aucun être comme vous n'a habité, ni, à plus forte raison, vécu sur notre planète. Vos viscères sont anormaux,

votre intestin est d'une longueur anormale. Vous possédez également divers organes que nous ne possédons pas, ou plutôt ne possédons

(plus depuis des milliers d'années. Quelles sont ces étranges glandes à l'entrée de votre langue ?

« Mes amygdales », pensa Weinach. L'être continua :

Votre cerveau possède fort peu de circonvolutions, votre capacité crânienne est incroyablement réduite, inférieure à la leur, fit-il en désignant dédaigneusement les deux

(hommes derrière lui. Et pourtant, non seulement vous pensez, mais vous êtes capable de création, de sentiments.

Weinach avait l'impression d'entendre un biologiste faire la description d'un animal bizarre. Il ne put s'empêcher d'un mouvement d'impatience et d'énervement. Tout de même, il n'était pas une bête curieuse..., et n'était-ce point plutôt à lui de demander des explications ! Le géant, en face de lui, recula légèrement, Weinach ressentit intérieurement la surprise que son interlocuteur éprouvait. Il n'avait pas l'air de s'attendre à une réaction d'amour-propre de la part d'un être qui lui paraissait, à n'en point douter, si arriéré. Selon sa logique, il n'aurait dû être incapable d'un tel sentiment comme si celui-ci ne pouvait être que l'apanage de ceux de sa race. Il avait affaire à une bien étrange créature qui, normalement, n'existait pas..., ne pouvait pas exister. Autant Weinach s'interrogeait, autant l'être s'interrogeait lui-même. Tous deux cherchaient à s'expliquer l'un l'autre la réalité de leur présence.

Enfin, vous êtes là. Je suis bien forcé d'admettre la réalité, même si elle est si surprenante, du moins pour le moment, reprit la voix. J'attends vos explications.

Quelles explications voulez-vous que je vous donne ? s'écria le professeur. Si vous n'êtes pas la cause de ma présence ici,

ne saurais vous l'expliquer. Voilà les laits tels qu'ils se sont très exactement dé-

HIllés.

Et Weinach revécut mentalement tous les épisodes que nous connaissons déjà. Il n'omit rien: qui il était, où il habitait, Mme Lorge, son malaise dans l'escalier, etc. L' masque de l'inconnu ne bougeait pas d'un pli, mais le professeur T sentait t le trouble qui envahissait l'inconnu, au fur et

mesure que son récit avançait... Enfin,, .lyant tout raconté, il se tut.

Ainsi, vous prétendez avoir vécu au

!XXe siècle. Mais quel vingtième siècle ? De quelle base partez-vous ? Les analyses concernant vos tissus les donnent pour vieux de plus de 500 000 ans, ce qui est tout f fait impossible. Il ne pouvait y avoir de vie organisée sur notre planète il y a 500000 ans ! Vous habitiez f l'air libre ? Cela aussi est impossible, la vie ne peut se développer qu'en dessous du sol ou au-dessous du niveau de la nier ! Les rayons cosmiques qui frappent constamment la surface, la chaleur du soleil, enfin, sont insoutenables. La meilleure preuve n'est-elle pas votre sauvetage lui-même ? Si vous n'aviez pas été repéré par nos détecteurs aériens, vous seriez mort depuis longtemps...

Mais la terre n'était pas comme cela ! N'est pas comme cela ! coupa vivement Weinach. Oh ! et puis, je ne sais plus... Je n'y comprends plus rien... Vous avez l'air si affirmatif. Enfin, réfléchissons calmement. (Il se tordit nerveusement les mains.) Si nous sommes réels tous les deux, vous pour moi et moi pour vous, c'est que nous existons l'un et l'autre, que nous sommes effectivement, nous ne pouvons, ni vous, ni moi, être le fruit de nos imaginations réciproques...

Cela nie semble évident, mais en tant qu'entité biologique, je maintiens que vous êtes un non-sens, une impossibilité. Admettons cependant, puisque nous ne pouvons la nier, votre réalité physique ; admettons également que, par un caprice T naturel t, vous ayez, d'une façon ou d'une autre, franchi accidentellement la barrière spatio-temporelle que nous pressentions depuis longtemps et dont, jusqu'f ce jour, nous n'avions pu prouver la réalité... Il reste un obstacle majeur : vous affirmez avoir vécu au XX = siècle ? Ce repérage nous est totalement inconnu ; si nous nous basons sur les analyses qu'ont faites de votre personne les ordinateurs, vous viviez f une époque où, matériellement parlant, il est impossible que la vie organisée ait pu exister sur terre...

Mais, enfin, voyons, je ne suis pas fou ! J'existe, et je vous affirme que j'ai vécu f l'époque que vous situez il y a environ 500000 ans. (Il

réfléchit un moment.) C'est évident, je n'ai aucun moyen de vous le prouver... Pourtant il existe sur cette terre dont vous affirmez, é tort, avoir été incapables de déceler la vie organisée..., des ruines, d'anciennes constructions humaines, je les ai vues...

Il est depuis longtemps prouvé que ces vestiges proviennent de constructions réalisées par des êtres venant d'autres galaxies et qui auront, sans doute, utilisé notre planète

comme tremplin pour leurs pérégrinations dans l'espace... Nous l'avons fait nous-mêmes sur bien d'autres mondes... Nous y laisserons nous aussi des traces qui seront peut-être prises, plus tard, par les indigènes qui y vivront pour des constructions d'ancêtres présumés... Non, vos affirmations ne tiennent pas ! La vie sur le sol même de la terre est impossible actuellement, les radiations y sont trop intenses..., et encore (Il se préparait é assener le dernier argument, celui contre lequel aucun autre ne pouvait tenir.) avons-nous constaté que celles-ci sont moins importantes de millénaire en millénaire... Il y a cinq cent mille ans, un organisme tel que le vôtre n'eût pas résisté plus de quelques minutes é l'effroyable bombardement de particules... A notre époque, même des robots spécialisés, pourtant spécialement conçus sont inutilisables au bout de quelques mois.

Weinach sentit l'inutilité de continuer la discussion. Il lui fallait du temps pour chercher une preuve matérielle irréfutable de ce qu'il avançait. Il la trouverait, il en était certain. Il haussa les épaules, renonçant é

prouver l'impossible. Puisque, pour une raison mystérieuse, mais sûrement pas inexplicable, il se trouvait transporté 500 000 ans ǂ plus tard ǂ, il voulait tout apprendre sur ces descendants des hommes. Le mot ǂ radiations é l'avait troublé sans qu'il osât encore se l'avouer ; il craignait de comprendre !

Le siècle auquel j'ai vécu fut celui de la découverte de l'énorme puissance contenue dans l'atome, ce fut aussi celui où l'homme joua le jeu dangereux de l'apprenti sorcier, commença-t-il, mais, soudain, il s'interrompit. Il lui sembla tout é coup anormal de critiquer ses ǂ contemporains é devant cet être é apparence humaine qui se disait terrien..., comme lui. Peut-être, après tout, ne se trouvait-il pas sur terre ? Peut-être avait-il en face de lui l'un de ces extraterrestres dont, déjà é son époque, on soupçonnait l'existence ? Peut-être n'était-ce qu'une monstrueuse comédie ? Si ces êtres n'étaient que de futurs

envahisseurs, des ennemis dont il lui fallait se méfier ?

Nous avons, en effet, en sondant votre cerveau, trouvé des traces de pensées concernant l'atome, des données primitives qui, soit dit sans vous choquer, sont du niveau le plus élémentaire, de celui de nos jeunes Œ Dirigeants Œ Œ leur première année d'instruction scientifique ! Mais que voulez-vous dire avec vos apprentis sorciers ?

L'être lisait dans ses pensées. Weinach s'efforça de détourner son esprit de la question. L'effort qu'il fit fut ressenti par son interlocuteur. Au fond, la question ne semblait pas tellement l'intéresser et lui-même changea de sujet. Il se tourna vers les deux créatures qui se tenaient toujours impassibles derrière lui. Les désagréables ultrasons choquèrent Œ nouveau les oreilles du Œ terrien Œ.

Nous allons rejoindre notre cité. Vous n'êtes ici que dans un laboratoire sélectif où sont examinées toutes les choses qui viennent du Œ dehors Œ, avant d'être admises Œ pénétrer dans l'enceinte de notre Métropole.

Ces deux hommes viennent-ils avec nous ?

Weinach crut voir un léger sourire sur la face du géant.

Ce ne sont pas des hommes, ce sont des robots. Non, ils ne viennent pas avec nous. Leur rôle est de garder cette station, d'en assurer le bon fonctionnement.

Des robots ! s'exclama le professeur. C'est prodigieux, j'aurais juré que c'étaient des hommes, leurs attitudes, leurs gestes sont tellement naturels.

C'est peut-être, après tout, que ce sont Œ presque Œ des hommes, fit le géant énigma-tique.

Comment cela ? demanda Weinach, intrigué.

Nous verrons cela plus tard, répliqua l'homme qui, lui faisant signe de le suivre, se dirigea dans un coin de la pièce où les attendaient les deux robots.

Un cercle, plus petit que celui du centre de la pièce était dessiné sur le sol. Le géant se plaça dedans, et l'invita Œ l'imiter. Il obéit. Les deux robots leur tournèrent l& dos et, ensemble, appuyèrent sur les touches d'un énorme tabulateur. Un léger sifflement s'éleva, venant Œ la fois du sol et du plafond ; en quelques secondes, les deux hommes se

trouvèrent l'englobés dans une énorme bulle de matière translucide aussi transparente que celle qui constituait le dôme.

Que signifie cela ? demanda le professeur, vaguement inquiet en tournant ses regards vers son guide.

Taisez-vous ! lui rétorqua celui-ci, j'ai besoin de me concentrer.

Il avait fermé les yeux et la crispation des mâchoires révélait, en effet, une profonde concentration.

Au bout de quelques secondes, le sol s'entrouvrit sous eux et la bulle tomba. Weinach ne put réprimer un léger mouvement de recul. Ils étaient au fond de la mer, au beau milieu d'un banc d'énormes poissons qui semblaient tout moment vouloir se précipiter sur eux. Le plus petit d'entre eux eût certainement été capable de les engloutir en une bouchée... Puis il se sentit collé à la paroi de sa prison transparente..., la bulle démarra et atteignit bientôt une vitesse incroyable. Elle prit la direction du

large. L'homme à côté de lui n'avait pas eu un mouvement. Aucun organe directionnel n'apparaissait à l'intérieur de l'engin. La stupeur se peignit sur le visage du professeur. Il n'était pas au bout de ses surprises.

CHAPITRE IV

Les profondeurs marines qu'ils traversaient étaient nimbées d'une étrange lumière diaphane. Les eaux étaient d'une transparence irréaliste. N'eussent été la faune et la flore, Weinach se serait véritablement cru à l'air libre. La vue portait à plusieurs kilomètres et le relief très tourmenté apparaissait très nettement à ses yeux éblouis. Ça et là, de quelques centaines en quelques centaines de mètres, de grosses boules lumineuses suspendues par un moyen que l'on ne sait pas, diffusaient un éclairage agréable aux yeux. A même le fond marin, il aperçut avec stupeur

des robots (puisque c'étaient des robots) qui vasaient à d'étranges occupations. Ils étaient entourés de centaines de poissons énormes qui folâtraient autour d'eux sans aucune intention belliqueuse, semblait-il. On eût dit des bergers gardant de fantastiques troupeaux sous-marins. A leurs côtés, il identifia, sans doute possible, des dauphins. Ces troupeaux évoluaient dans d'immenses parcs délimités par des fils de couleurs vives, très certainement parcourus par des courants électriques.

Des élevages de poissons, pensa-t-il.

Ainsi, sous ses yeux, il avait la concrétisation des vieux rêves de l'humanité : la mer, source de toute vie, immense réservoir de nourriture, avait été domestiquée, et ses ressources mises à la disposition de l'homme. En même temps, il ne put s'empêcher de frémir : ainsi l'homme, le plus grand prédateur que la nature ait jamais conçu, après avoir détruit la terre, s'attaquait maintenant à la mer. Qu'arriverait-il quand l'océan lui-même ne serait plus qu'un désert ?

Il n'eut guère le temps de s'attarder à ces sombres considérations. Devant eux, à un ou deux kilomètres, une chaîne de montagnes apparaissait. Plusieurs bulles et d'autres engins beaucoup plus volumineux les croisèrent. Surgissant de derrière ces montagnes, une immense lueur éclaboussait l'horizon. Il leva les yeux : au-dessus de lui, les eaux étaient claires et transparentes jusqu'à une centaine de mètres environ ; au-delà, c'étaient les ténèbres. Ils devaient se trouver à plusieurs kilomètres en dessous de la surface ! Il se prit à penser à la fragilité de leur embarcation. Elle devait subir une pression atroce : plusieurs centaines, peut-être même plusieurs milliers de kilos au centimètre carré ! Pourtant, il ne s'en ressentait nullement. La bulle

était entièrement nue, aucune réserve d'oxygène apparente. Le faible espace dans lequel il se trouvait aurait dû, selon toute logique, n'être plus maintenant qu'un piège mortel. Ils voguaient depuis plusieurs heures, elle aurait dû être remplie de gaz carbonique et toxique, et pourtant il respirait normalement et n'éprouvait aucune oppression, il n'avait pas chaud ; au contraire, l'air y était frais. Il se sentait bien ! Tout à coup, un énorme cachalot fonça sur eux. Weinach ferma les yeux, le choc était inévitable. Il entendit un léger déclic, entrouvrit les paupières : les abords de la capsule sous-marine étaient illuminés par un halo lumineux qui clignotait. Cette lumière émanait de leur véhicule et, devant eux, le monstre marin fuyait affolé, de toute la vitesse de ses énormes nageoires. Mais, le cachalot, le dauphin sont des mammifères ! Comment pouvaient-ils vivre eux aussi à cette profondeur ? Les questions se bousculaient aux lèvres du professeur. Il regarda son guide. Il avait toujours la même attitude concentrée, comme en catalepsie. Weinach n'osa parler et rengaina sa soif de savoir. D'ailleurs, il se rendit compte qu'on arrivait. Il pourrait satisfaire sa curiosité tout à l'heure.

Des constructions apparaissaient dans le lointain, une immense demi-sphère translucide emplissait tout l'horizon..., et, à l'intérieur, une ville ; une ville comme il n'en avait jamais imaginée, avec ses rues, ses places, ses avenues.

La bulle se posa sur le fond sablonneux, sous une énorme dalle métallique. Le pla* fond s'ouvrit au-dessus d'eux, leur véhicule fut littéralement aspiré. Ils se retrouvèrent dans une salle assez semblable à celle qu'il venait de quitter. Cinq robots semblaient les attendre. La bulle s'évanouit mystérieusement ; comme si rien ne s'était passé, son guide s'animait de nouveau et lui faisait signe de le suivre. Les robots ne leur prêtèrent aucune attention et s'éloignèrent d'un pas lent après que l'homme leur eut fait un signe de la main.

Puis-je vous poser une question ? fit Weinach.

Bien sûr. Si je suis qualifié pour vous répondre... Vous allez certainement me demander comment nous faisons pour vivre à une telle profondeur, ainsi que les mammifères marins que vous avez aperçus !

En effet..., balbutia le professeur, sidéré. Comment savez-vous ?

Votre pensée m'est très accessible, répliqua l'homme en souriant. Les fonds

marins ont été aménagés depuis des siècles car nous tirons de la mer les trois quarts de notre nourriture carnée. Du fond jusqu'à une altitude de 5 000 mètres, nous avons créé une poche de pression artificielle constamment renouvelée par le pompage de l'oxygène dissous dans l'eau, les organismes des mammifères marins les supportent sans dommage...

Il faut quand même bien qu'ils respirent de temps à autre ! coupa Weinach.

Il existe de kilomètre en kilomètre des poches d'air respirable que nous entretenons.

Comment font-ils pour les retrouver ?

L'interlocuteur du professeur sourit avec dédain.

Ces animaux sont conditionnés depuis des milliers de générations... Ce n'est que du bétail après tout, leur liberté n'est qu'apparente ; en réalité, si leur prison est immense, c'est tout de même une prison. Ils obéissent à leurs gardiens...

Ce sont les robots que j'ai aperçus ?

En effet, ils sont spécialement conçus pour ce genre de travail. De temps à autre, ils les emmènent également au sommet des montagnes où se trouvent d'immenses réservoirs d'air, particulièrement au moment où les femelles mettent bas et à la saison des amours...

Quelle organisation prodigieuse ! ne put s'empêcher de s'exclamer le professeur.

L'homme eut l'air surpris de l'étonnement de Weinach et le professeur sentit à quel point il le jugeait arriéré. Il y avait dans son attitude cette condescendance attendrie que l'on affecte vis-à-vis des êtres inférieurs, défavorisés ou amoindris.

Tout en marchant et devisant, ils étaient arrivés au fond d'un long couloir. L'homme s'arrêta. Weinach regarda de tous côtés : il n'y avait aucune issue... Son guide leva le bras à hauteur d'épaule, promena sa main, paume ouverte de droite à gauche, doigts tendus contre la cloison. Avec un petit claquement sec, un orifice ovale apparut brusquement dans le mur. Weinach suivit l'homme. Il eut soudain la

sensation de peser une tonne. Ils étaient dans un ascenseur qui grimpait à une vitesse vertigineuse. L'ascension dura seulement quelques dizaines de secondes et s'arrêta assez brutalement. L'homme refit le même geste, à nouveau, un orifice se dessina dans le mur, mais du côté opposé. Et brusquement, Weinach se trouva plongé en pleine ville, dans un éclaboussement de lumière qui lui fit cligner les yeux. Le professeur faillit buter contre un robot qui attendait là, immobile, telle une statue de pierre, debout sur un rectangle en matière métallique. Dans un réflexe humain, il ne put s'empêcher d'un 'Pardonnez-moi, Monsieur', qui fit sourire son guide. Weinach rougit jusqu'aux oreilles de confusion.

Excusez-moi, dit-il, mais je ne me ferai jamais à l'idée que ce ne sont, après tout, que des machines.

Pas tout à fait..., et pas non plus tout à fait des hommes ! fit le guide. Je suis un homme vrai, nous sommes peu nombreux à pouvoir nous donner ce titre...

Comment cela, un homme vrai ? Le géant eut un vague mouvement d'énervement, décidément cette créature avait un retard épouvantable. Il n'était pas permis d'être aussi ignorant.

Evidemment, un homme vrai ! Pourquoi ? Je ne sais pas... Nul ne le sait, sauf peut-être le vieillard aux sept vies... Et encore... Mais, de tout temps, depuis que la terre est terre, il y a eu des hommes vrais et des sous-hommes... Il en a toujours été ainsi, et il en sera toujours ainsi... Telle a été et est la volonté de l'Etre Suprême qui nous a créés pour dominer les autres animaux, y compris ceux à apparence humaine.

Ces paroles, prononcées d'un ton sec et autoritaire, firent au professeur une impression désagréable. Il se souvenait avoir déjà entendu, jadis, il y avait bien longtemps, tenir de semblables propos..., mais ces doctrines infâmes, aberrantes, avaient été extirpées de la conscience humaine..., à jamais ! A jamais ? Il se prenait à en douter puisque cet être, qui vivait 500000 ans après lui, les exprimait avec un aplomb, un accent de sincérité, un air tellement convaincu, qu'il avait l'air d'exposer au Terrien, l'un des dogmes essentiels d'une religion, d'une philosophie inconnue de lui, et qui pourtant réveillait en son âme de pénibles réminiscences. Le temps n'était pourtant pas si loin où... Pas si loin ? Pourtant si ce qu'il vivait était réel, et il n'avait plus maintenant aucune raison d'en douter, si..., c'était terriblement, épouvantablement lointain ! Qui était cet Etre Suprême, que représentait-il aux yeux de ces hommes vrais du 5 000e siècle ?

Quelle idée s'en faisaient-ils ? Quels étaient les principes d'une religion qui différencie les hommes entre eux ? Qui était ce vieillard aux sept vies ? Tout ceci était incompréhensible. Toutes ces questions sans réponse se bouscullaient dans son esprit ; un mal de tête épouvantable l'agrippait à la nuque comme les serres d'un aigle déchirent les flancs d'une proie. Il ne put en formuler aucune.

Docilement, il imita son guide et monta sur la $\tilde{T}$ plaquette $\tilde{t}$ de métal. Celle-ci, sans qu'aucun organe moteur ne fût, non plus que dans la $\tilde{T}$ bulle $\tilde{t}$ apparent, démarra sans bruit, s'éleva de quelques mètres, et prit la

direction du centre de la cité, vers une sorte de temple auquel menaient toutes les artères de la ville.

Comment marche cet engin ? dit-il bêtement, pour se redonner une contenance, car les confidences de l'être l'avaient anéanti.

De la manière la plus simple du monde. Par inversion de la pesanteur, si vous préférez, par la force de sustentation !

Cela pourrait..., cela peut, de toute évidence, le soulever..., mais le faire avancer..., il n'y a pas de moteur !

Moteur ? Je ne vois pas ce que vous voulez dire... J'ignore ce terme. Ces véhicules sont mus par l'énergie télépathique de robots spécialisés. Selon la grosseur, le volume, ceux-ci sont plus ou moins nombreux...

Comment un robot peut-il dégager une force télépathique qui, seule, émane de la pensée... Seuls des hommes peuvent penser !

L'homme ne répondit pas. Il détourna la tête. Il changea volontairement la conversation. Etendant le bras, il désigna au $\tilde{p}$ n $\tilde{seur}$ le bâtiment vers lequel ils se dirigeaient.

Nous allons arriver dans quelques minutes... Vous pourrez vous reposer quelque temps et vous préparer à rencontrer les $\tilde{T}$ Dirigeants $\tilde{t}$ de B 92. C'est le nom de notre cité, la 92e de la terre.

Weinach avait senti la gêne de l'homme dès qu'il avait formulé, pensé même sa question. Pourquoi ?... Et soudain..., il eut peur de comprendre... Non, ce n'était pas possible !... Ce serait trop effrayant, trop horrible... De toute façon, c'était invraisemblable... Ces robots ne pouvaient pas posséder des cerveaux humains, ou alors !

Ne vous posez plus de questions, pro-l'i-sseur ! fit le géant. Bientôt, si

les Ź Diri—

nts Ź le permettent, vous connaîtrez tout nous. Toutes les questions que vous formulez auront leur réponse. Attention, nous .liions arriver !

L'engin se posa, en effet, sur le toit mēme ŹIf l'immense ēdifice qu'il avait aperçu. De li, il dominait toute la ville. On en apercevait les avenues bien dessinēes, parcourues par les bizarres vāhicules. Mais plus gēnēralement, les robots, car, Ź premiēre vue, elle ne semblait peuplēe que par eux, allaient Ź pied. De loin, on les eūt vēritablement pris pour des ētres humains. Son guide n'intervenant pas, Simon Weinach prit son temps. Il constata que l'immense cercle que reprēsentait le sol de la demi-sphēre ētait divisē en quatre parties ēgales, nettement sēparēes les unes des autres par des murs relativement hauts. Aucune vēgētation ne venait rompre la monotonie des lignes, si ce n'ētaient quelques grandes algues Ź demi immergēes ça et lē, dans de vastes bassins, et qui produisaient quelques fleurs d'un rouge sang, qui tranchaient sur l'uniformitē blanche du sol et des constructions.

Dans l'un des quatre Ź quartiers Ź, il lui sembla apercevoir mais la vision fut fugitive quelques groupes d'individus dont l'aspect ētait celui d'hommes, d'hommes comme lui ! Il n'eut pas le temps de se poser de questions, ni d'en voir davantage. Il sentit: la main du gēant sur son ēpaule. Il devait maintenant le suivre ! A regret, il s'exēcuta,

suivit son guide et tous deux pēnētrērent dans le bātiment.

Au-dessus d'eux, la mer aussi limpide que le ciel le plus pur, baignait la ville de reflets bleutēs.

CHAPITRE V

Ils entrèrent dans un hall aux dimensions impressionnantes, éclairé par d'immenses fenêtres. Le sol était de marbre marin ; on décelait dans les veines de nombreux coquillages fossilisés. Les dalles étaient disposées de façon très agréable à l'il et dessinaient de splendides arabesques stylisées. Le plafond dominait à cinq ou six mètres, constitué du même marbre, les damiers reproduisant ceux du sol. Dans le fond du hall, un énorme disque suspendu entre sol et plafond. Il était d'or massif et devait peser plusieurs centaines de kilos car son diamètre atteignait pour le moins trois mètres. A quelque distance les uns des

autres, des robots revêtus de somptueuses combinaisons réhaussées d'or et de pierreries, se tenaient immobiles, attendant qu'un ordre leur rendît la vie. Pour la première fois, le professeur se sentit gêné par leur regard vide qui pesait sur lui.

Le géant s'arrêta entre deux statues qui décoraient l'une des faces du hall, refit les mêmes gestes. Comme à l'habitude, une cloison coulissa et découvrit une pièce de dimensions bien plus modestes. Une couche constituée de peaux de phoques ou de veaux marins, un vaste écran de verre que supportait un petit cylindre métallique et une tablette suspendue à côté du lit constituaient tout le mobilier,

Vous attendrez, vous vous restaurerez, vous vous reposerez ici, fit l'homme vrai, qui, sans ajouter un mot, franchit l'ouverture. Elle se referma derrière lui, avant que Weinach ait pu faire un geste, et il se retrouva seul.

Quelques minutes à peine s'écoulèrent avant que la cloison ne coulisse à nouveau pour livrer passage, cette fois, à deux robots portant chacun un plateau. Ils le fixèrent un

moment de leurs yeux inexpressifs dans lesquels pourtant, imagination sans doute, Weinach crut lire un bref instant, toute la détresse du monde.

Ils déposèrent leurs fardeaux sur la tablette, se redressèrent, le regardèrent. L'un d'eux lui dit :

Attendez, reposez-vous, restaurez-vous.

C'étaient les propres paroles qu'avait prononcées quelques minutes

avant l'homme vrai.

Il eut soudain l'envie de leur parler, de les interroger, de savoir qui ils étaient réellement, mais les deux robots lui tournant le dos, s'éloignèrent et disparurent dans le hall tandis que la porte se refermait sur eux, silencieusement.

Pensivement, le professeur se caressa le menton et s'aperçut que sa barbe avait poussé. Il y avait donc au moins une journée, peut-être deux, qu'il était là, car il s'en souvenait fort bien maintenant, il s'était rasé de frais ayant de partir pour l'université. Il

frissonna.

Que diront-ils à l'université ? Comment expliquera-t-il son absence ? Car il ne doutait pas, un jour, de retrouver son époque ! Tout ceci avait une explication ! Et comme toute chose a son commencement, elle a aussi sa fin !

Rasséréné par cette pensée, il s'assit sur le rebord du lit, ses mains s'attardèrent à caresser les fourrures. Soudain, il eut faim : il prit l'assiette en face de lui, en souleva le couvercle, approcha une narine méfiante. L'odeur était agréable ; c'était sans doute du poisson. Il en mâcha un morceau précautionneusement. C'était bon.- En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il termina toute l'assiette. La deuxième assiette contenait quelques gros champignons qui, nonobstant leur aspect peu engageant au premier abord, n'en étaient pas moins succulents. Quelques fruits, à l'aspect étrange et au goût surprenant, n'étaient pas désagréables terminèrent ce repas arrosé d'une sorte de vin..., du moins cela lui en avait-il vaguement le goût.

Son appétit satisfait, il se sentit mieux, plus confiant dans l'avenir. Il s'allongea sur le dos, croisa les bras derrière la nuque et s'attarda complaisamment quelques minutes

dans la contemplation de ses pieds. Il ne tarda pas à somnoler puis à dormir à poings fermés.

Un léger bruit le tira de sa torpeur. Surpris et inquiet, il ouvrit un œil... Devant lui se tenait une femme, une femme magnifique. Elle le regardait en souriant, debout, immobile au pied de son lit. Le professeur se dressa sur son séant, il se frotta les yeux du revers de la main, comme pour chasser une vision née de son esprit... Non, elle était toujours là, le contemplant sans bouger. Un léger sourire flottait sur son visage à l'ovale parfait. Elle était grande : 1 m 70 environ, un corps sculptural, ses longs cheveux d'un noir de jais tombaient en

vagues sur les épaules. Sa peau avait des reflets cuivrés qui la faisaient briller comme une statue. Pour se donner une contenance, le professeur lui sourit. Elle répondit à son sourire, découvrant des dents de porcelaine magnifiquement plantées et dans un geste souverainement élégant, tendit le bras droit vers lui. Cédant à l'invite, Weinach prit la petite main fine qui se tendait vers lui, elle contourna l'angle du lit et s'assit à ses côtés, plongeant

ses yeux dans ceux du professeur. Dans le léger mouvement qu'elle fit pour s'asseoir, le voile transparent qui la recouvrait glissa, découvrant une gorge magnifique. Elle n'en fut pas le moins du monde gênée, se contentant de sourire un peu plus. Weinach se mettant légèrement de côté, prit les deux petites mains dans les siennes, plongea son regard dans celui de la magnifique créature.

Se peut-il que semblable beauté existe dans ce monde si froid ? pensa-t-il.

Comment te nomme-t-on, jeune fille ?

Elle ne répondit rien, le regarda intensément et son sourire s'accentua. Elle dégagea l'une de ses mains, la posa sur son épaule, se pencha sur lui et déposa un léger baiser sur son épaule. Il y avait dans son attitude une défiance et tout à la fois une réserve qui dérouta le professeur. Sous un corps de femme, il devinait une âme d'enfantine. Weinach lui prit le menton, et doucement, presque éternellement, lui rendit son baiser. La

la fille eut un léger frisson, mais ne se déroba pas.

Il sembla au professeur que là-bas, au fond de la pièce, l'écran de verre s'illumina—

naît et s'éteignait par moments. La jeune femme se laissa aller sur le lit, le professeur se pencha sur elle...

Lorsqu'il se réveilla à nouveau, la jeune femme avait disparu. Son guide était au pied du lit, le regardant de son air énigmatique.

Où est-elle ?... Où est la jeune femme qui était là tout à l'heure ? cria-t-il en se levant brusquement.

Calmez-vous, professeur... Vous n'en avez plus besoin pour le moment... Elle est repartie dans le quartier des femmes des sous-hommes. En tout cas, nous avons constaté que votre comportement est exactement celui d'un sous-homme mis en contact avec une femme..,

Le professeur était terriblement choqué par les expressions qu'il jugeait triviales et il se sentit gêné, le rouge lui monta au front. Ainsi, il avait été épié... 7/5 l'avaient vu... On avait étudié son comportement comme des biologistes auraient étudié celui de n'importe quel animal captif. Sa conscience d'homme se révoltait. Le vous n'en avez plus besoin la T femelle t le T sous-homme t l'avaient

heurté. Il eut envie de frapper cet T homme t qui ne respectait même pas son intimité, il allait dire ses T sentiments t, mais il eut un peu honte. En y réfléchissant, Il s'était en effet comporté comme une brute..., il avait effectivement satisfait un besoin... Il eut brusquement honte de lui-même. Déjà, pourtant, un étrange sentiment montait en lui : le désir de revoir cette femme ! Il la connaissait pourtant t peine, n'avait même pas entendu le son de sa voix et déjà elle lui ., manquait, elle lui manquait terriblement... En la perdant, il avait l'impression qu'on l'avait amputé d'une partie de lui-même... Il eut soudain l'envie, une envie terrible de la revoir. Lui qui ne se souvenait pas d'avoir jamais été amoureux, qui se défendait même, il s'en rappelait, de perdre son temps t de pareilles sottises, il tremblait d'angoisse t l'idée de ne jamais la revoir. Il se *rendait compte que c'était ridicule, que cela ne lui ressemblait guère, mais ce fugitif rayon de soleil dans sa vie jusque-là terne, uniquement vouée t l'étude, l'avait illuminé; sans Elle, ce seraient t nouveau les ténèbres, le chaos. Il ne pouvait le supporter.p* >

Le géant semblait visiblement surpris, désorienté, par les réactions de cet être surgi de nulle part et qui ressemblait tant, physiquement, t ces créatures qu'il considérait comme des êtres inférieurs. Autant les réactions des êtres avec lesquels il vivait continuellement lui étaient familières (il aurait pu prévoir chacun de leurs réflexes dans une circonstance donnée) autant celui-ci le troublait, bouleversant toutes ses convictions, ébranlant sa T certitude t. L'attachement t une femelle lui paraissait le comble de l'absurde. Cet être, qu'il n'osait qualifier du nom de femme, qu'était-ce après tout ? Un corps, un instrument ? Avait-elle seulement une âme ? Il ne lui appartenait pas de porter un jugement sur cet homme, d'T autres t que lui s'en chargeraient !

Si vous y tenez vraiment, nous vous offrirons cette femme, dit-il.

Quand ?... Et comment osez-vous disposer d'elle comme cela..., comme s'il s'agissait d'un animal..., d'une chose..., d'un objet ?

Nos conceptions ne sont pas les mêmes, coupa le géant. Venez, je vais vous faire péné-

trer dans notre monde... Vous comprendrez sans doute mieux après.

Et, sans attendre de réponse, il tourna le dos et se dirigea vers l'ouverture béante dans le mur. Comprenant qu'il était, du moins pour le moment, inutile d'insister, le professeur se leva et le suivit.

Il n'avait plus nulle envie de connaître le mode de vie de ces êtres qui, maintenant, lui apparaissaient comme monstrueux, inhumains, et choquaient profondément ses concepts moraux. Ne juge-t-on pas les T̃ autres t̃ à partir de ses propres bases de morale ? L'Esquimau qui, de son temps, tuait ses parents en les abandonnant au froid dès que la nourriture venait à manquer, n'était-il pas tout aussi respectable que ce bon bourgeois français qui les plaçait dans une maison de retraite pour qu'ils y meurent à petit feu ? N'obéissait-il pas à une règle de morale édictée par la Société dont il faisait partie ? Peut-être le monde dans lequel il se trouvait transporté, avait-il, lui aussi, des règles imposées par la nécessité ? Il les jugeait bien rapidement, partant de critères vieux de 500000 ans ! Que pouvait-il y avoir encore de commun entre lui, ce T̃ fossile vivant t̃, et ces lointains descendants de l'homme ? Aurait-on pu demander à un Australopithèque, brusquement transporté en plein 20e siècle, d'avoir les mêmes réactions, le même comportement qu'un citoyen T̃ civilisé t̃. La morale, comme les êtres vivants qui l'édictent est soumise aux mêmes lois, comme eux elle évolue ; ce qui semble naturel à une période donnée, peut n'être plus, quelques siècles plus tard, qu'errements, ou même monstruosité. Y avait-il tant de différence entre ces adeptes de Moloch ou de Baal qui sacrifiaient leurs premiers-nés, et ces chrétiens qui vénéraient un sacrifice humain, pratiquaient l'anthropophagie sacrée, ou, enfin, ces êtres parmi lesquels il se trouvait et qui prônaient l'apartheid et l'arbitraire ? Cela n'était pas inconnu de son T̃ temps t̃.

Plongé dans ses réflexions, il se retrouva sur la terrasse, sans même se rendre compte par quel chemin ils étaient passés. T̃ L'air t̃ avait toujours cette même transparence bleutée, si agréable à ses yeux.

Notre cité est la 92e. Il en existe exactement 100 réparties tout autour de la terre.

Elles comprennent toutes le même nombre d'habitants et sont conçues sur le même modèle. Chacune est administrée par un Conseil de Dirigeants et de Pontifes de l'Être Suprême, expliqua le géant. Tout ce qui est nécessaire à l'entretien, à la vie des vrais hommes, y est renfermé...

- Vous ne montez jamais à la surface ?

Rarement..., sauf en cas d'absolue nécessité... Lorsque, par exemple,

nos détecteurs nous signalent quelque chose d'anormal... C'est à eux que vous devez d'ailleurs d'être encore en vie actuellement... Ou bien lorsque nous allons prendre livraison des N'nuras que cultivent les robots et les hommes sous-terrains...

Qu'est-ce que les N'nuras ? interrompit ! ,le professeur.

Ce sont..., comment vous expliquerais-je cela ?... Des sortes de champignons que nous cultivons à l'intérieur d'immenses cavernes naturelles ; elles constituent l'une des bases de notre alimentation... Vous en avez d'ailleurs mangé vous-même, hier soir...

Je ne savais pas que c'était du N'nura... Eh bien ! si cela est, ce n'est pas mauvais !

repartit Weinach... Et qui sont ces hommes-souterrains dont vous parliez ?

Ce sont des êtres..., assez semblables à vous-même, qui vivent dans ces grottes et qui cultivent les N'nuras à notre intention, sous la direction et le contrôle des robots...

C'est le monde à l'envers, soupira le professeur. Il me semblerait plus normal que ce soient les hommes qui surveillent et contrôlent les robots, plutôt que l'inverse...

Tout dépend de ce que vous entendez par homme et de ce que nous entendons par robot, repartit le géant, qui déjà s'éloignait, se dirigeant vers un robot qui, comme celui de la veille, attendait debout sur la plaquette métallique rectangulaire, étrange véhicule de cette cité sous-marine.

Weinach le rejoignit et s'installa à ses côtés. Comme s'il n'eût attendu que ce signal, le robot démarra et l'engin se dirigea vers la gauche du bâtiment sur lequel ils se trouvaient.

Nous allons tout d'abord visiter le quartier qui vous est réservé... C'est le cur..., c'est l'âme de la cité, toute l'intelligence y est concentrée... Bien que les autres quartiers

ne présentent guère d'intérêt, j'ai reçu la consigne de vous les faire visiter également. Nous le ferons donc après.

L'engin se posa sans bruit au pied d'une haute muraille d'aspect assez rébarbatif, devant laquelle se tenaient une dizaine de robots ; tenant à la main ce qui devait être une arme, une sorte de long tube

métallique. A leur approche, ils les pointèrent dans leur direction. Le géant leur fit un geste de la main ; ils s'écartèrent pour leur céder le passage. Une ouverture se dessina clans le mur. Le procédé, pour être inhabituel, ne surprenait plus Weinach ; au reste, plus rien ne l'étonnait. Cependant, il pressentait encore d'autres découvertes qui dépasseraient, sans nul doute, son entendement. Il était évident que, en 500000 ans, les progrès de l'humanité avaient dû être considérables..., enfin, si l'humanité avait effectivement progressé, l'avenir le lui dirait.

Il pénétra dans un monde féerique. Le bref survol qu'il en avait fait n'avait pu lui révéler les beautés qu'il découvrait maintenant.

Dans d'immenses aquariums s'épanouiss—

saient de gigantesques et merveilleuses fleurs. L'air était rempli de senteurs délicieuses. Il se trouvait dans un immense parc. Ça et là, dans de grands réservoirs transparents s'ébattaient de splendides poissons aux reflets mordorés et chatoyants... C'était une débauche de couleurs et de formes... Des statues de marbre ou de cette étrange matière métallique représentant des hommes étaient disposées de distance en distance... Weinach remarqua, sans qu'il osât poser de questions, que ces œuvres d'art ne représentaient que des hommes..., pas une seule femme.

Ils croisèrent d'autres géants qui ne prêtèrent d'ailleurs que peu d'attention à eux. Il n'y avait aucune femme parmi eux!

Ils n'ont pas l'air étonné de ma présence parmi vous, dit le professeur.

C'est que vous ressemblez à un Untermen, fit le géant qui, devant l'air surpris de Weinach, précisa : c'est ainsi que nous nommons les..., les hommes comme vous !

Cette remarque avait été faite sur un ton nettement péjoratif.

Ils arrivaient maintenant devant un bâtiment aux lignes harmonieuses. C'était un

petit temple ; pour y accéder ils gravirent quelques marches, atteignirent un parvis bordé de jolies colonnes aux chapiteaux ornés de motifs géométriques tous différents. Sur le seuil, deux hommes semblables au guide du professeur semblaient les attendre ; à leur vue, ils vinrent à leur rencontre et les saluèrent en s'inclinant profondément.

Nous vous attendions, professeur, fit l'un des deux, le plus grand. Vous allez pénétrer au cur même de notre cité. Ce temple est celui de la Raison qui gouverne l'univers, celui que nous nommons l'Etre Suprême, créateur de toutes choses, notre Dieu et notre Père Céleste et nous les vrais hommes.

Décidément, les prêtres seront toujours les mêmes et travers tous les siècles et quelle que soit la Religion, pensa Weinach en haussant inconsciemment les épaules.

Sa pensée avait sûrement été interprétée car il vit aussitôt le visage des deux hommes se rembrunir.

Il n'est pas dans nos intentions de vous expliquer notre théologie, ou de vous

convertir, quelques bases élémentaires vous seront cependant nécessaires pour mieux comprendre nos murs, nos coutumes, notre morale... Et l'homme aux sept vies, vous l'exposera sans doute plus en détail.

L'homme aux sept vies,.. Voilà déjà deux fois qu'il entendait parler de cet être mystérieux... Mais Qui était-il ? Quel était son rôle dans ce monde étrange ? Et, pensa le professeur qui avait remarqué sur quel ton de déférence les vrais hommes le prononçaient ce

nom...

Il allait bientôt le savoir. Il ne pouvait encore se douter et quel point cette rencontre allait bouleverser un ordre établi, bousculer une société...

Laissons les événements suivre leur cours et continuons avec Weinach la visite de B 92.

CHAPITRE VI

Dès le portail franchi, ils se trouvèrent dans une salle circulaire. Les parois étaient de verre ou de matière similaire. En s'approchant, Weinach constata qu'elles ne formaient pas le mur qui entourait la salle, mais laissaient un petit espace libre entre le mur et elles. Dans l'étroit boyau ainsi formé, il y avait des dizaines, des centaines d'hommes vrais, debout, immobiles comme des statues. En y regardant mieux, il s'aperçut avec horreur que ce n'étaient que des cadavres conservés par un mystérieux procédé. La teinte de leur peau aurait pu, cependant, laisser penser qu'ils étaient vivants et

ne faisaient que dormir. Avant même qu'il ait formulé sa question, le prêtre qui l'avait accueilli, lui dit, en baissant le ton, d'un air très respectueux :

Ce sont tous les grands Dirigeants qui se sont succédé à la direction de notre Cité B 92. Nos grands Ancêtres dont beaucoup connurent aussi les sept vies !

La conservation des corps n'était pas un mystère pour le professeur. Il connaissait les divers procédés employés à travers les siècles depuis l'embourbement jusqu'à l'hibernation, ou la conservation par la glace... Celui-ci était sans doute plus perfectionné mais, sans aucun doute, explicable sans difficulté. Cependant il ne parvenait pas à comprendre une chose : tous les êtres qu'il voyait étaient relativement jeunes, une cinquantaine d'années pour certains, peut-être moins pour d'autres...

Mais il y avait plus troublant, plus inexplicable encore. Ces hommes-là, devant lui, étaient tous semblables à lui, à quelques très rares exceptions. Oui, c'étaient des hommes comme lui, comme ceux de son époque, comme ceux qui vivaient au XXe

siècle ! Cependant, ces guides avaient l'air de trouver cela parfaitement normal ! Il remarqua simplement que le crâne des hommes peuplant cette hallucinante nécropole de verre n'était pas normal mais que du menton jusqu'aux tempes. À partir de là, la calotte crânienne n'était plus qu'une énorme bulle d'un métal brillant et jaune comme de l'or. On aurait dit que l'on avait scié le haut de la tête pour y greffer cette calotte métallique destinée à recevoir un cerveau bien trop volumineux pour le corps... Il y avait là un mystère que Weinach eut soudain peur de prouver trop facilement !...

A nouveau, les prêtres avaient dû interpréter sa pensée. Ils le regardaient fixement, semblant penser comme son premier guide, que, décidément, leur hôte était bien peu l'volué. Le professeur T comprit t la réponse des prêtres : T Le vieillard aux sept vies répondrait f ces questions, s'il le jugeait bonf. Weinach se le tint pour dit et n'insista pas.

Ils traversèrent le bâtiment dans toute sa largeur et soudain débouchèrent dans un Immense jardin. Si l'on peut appeler jardin

une succession de grandes cuves transparentes où baignaient des plantes aquatiques semblables f celles qu'il avait déjà vues. Et dans ce T jardin t s'ébattaient quelques dizaines d'enfants au T gros crâne t comme les avait baptisés le professeur. Comme tous les enfants du monde, ils jouaient, se poursuivant, se bousculant, riant, se battant. A l'apparition du groupe formé par le professeur et ses guides, ils s'interrompirent cependant quelques instants et tournèrent vers eux des regards où se mêlaient la curiosité f l'égard de Weinach et la crainte et le respect vis-f-vis des prêtres, sans doute leurs éducateurs. Quelques robots immobiles, étaient sans doute chargés de la surveillance, tandis que d'autres traversaient sans hâte, d'un pas égal, les larges allées, vaquant f de mystérieuses occupations. Le calme ne dura guère ; sur un signe de l'un des hommes, les jeux reprirent de plus belle, et la petite troupe traversa le reste du jardin dans l'indifférence la plus totale.

Ils passèrent ensuite dans un autre bâtiment où des dizaines de robots s'affairaient auprès de tout jeunes bébés, puis dans d'autres encore : une maternité des bébés T normalement t constitués, du moins pour l'optique de Weinach, étaient lf, en compagnie de leur mère. D'autres femmes, visiblement accouchées depuis peu, tenaient également entre leurs bras, des petits monstres T f grosse tête f..., mais la proportion était très faible, sur une centaine de lits... Weinach n'en compta que trois ou quatre...

Les guides n'avaient manifestement pas de commentaire f faire car ils ne firent que passer dans ces différentes pièces sans s'attarder. Le professeur remarqua les regards de détresse que jetaient ces femmes f cet homme comme eux, qui passait lf devant elles, presque indifférent. Toutes étaient magnifiquement faites, et Weinach ne put s'empêcher de penser f sa petite compagne de la nuit... Puisque T on t voulait bien la lui offrir, il se promettait de revenir f la charge et d'obtenir de la revoir... Il quitta la salle sous le regard lourd et interrogateur des femmes !

Ils arrivèrent enfin dans une des parties du quadrilatère. Lr aussi, c'était un immense parc. De cent mètres en cent mètres environ,

se trouvaient des bâtiments rectilignes séparés les uns des autres par de vastes allées. Par les vitres t, il aperçut quelques Untermen t mâles et femelles qui déambulaient, bras dessus, bras dessous, ou bien amoureusement enlacés.

L'intérieur des bâtiments était divisé en une infinité de petites loges délimitées par des cloisons... A l'intérieur de ces pièces, un simple lit, quelques algues fleuries dans des cubes translucides, et c'était tout. Dans le couloir central, sur lequel donnaient ces pièces, quelques robots déambulaient, le regard absent. Certaines de ces chambres étaient occupées par des couples qui s'y livraient au déchaînement de leur passion amoureuse sans sembler éprouver la moindre gêne r l'arrivée des intrus !

Les conceptions morales de Weinach s'en trouvaient choquées. Ses guides cependant, poursuivaient leur marche, apparemment indifférents r ce qu'ils voyaient et entendaient. Il leva vers le plus grand des prêtres t un regard interrogateur.

Vous êtes ici au centre de reproduction des Untermen de B. 92, dit-il, sur le

même ton qu'aurait sans doute employé un vétérinaire du XXe siècle, faisant visiter r un néophyte, un haras, ou un centre d'insémination.

Un sentiment de révolte anima soudain Weinach. Se pouvait-il que des êtres humains soient traités ni plus ni moins que comme du bétail... Pire, même, car ces créatures avaient sur les animaux le pénible avantage d'être doués de pensée, bien qu'r les observer, le professeur se prît par moments r en douter.

Ces Untermen constituent notre réserve de serviteurs humains avant d'être eux-mêmes utilisés comme Ro... (Il s'interrompit brutalement, comme si on l'eût rappelé r l'ordre, puis continua.) D'autres femelles, que vous verrez ensuite, sont réservées r notre usage personnel et nous servent r assurer la survie de notre propre race.

Devant l'air étonné et scandalisé de Weinach, le prêtre poursuivit ses explications :

Oui, nous avons besoin des femelles de la Race des Untermen pour nous reproduire. Vous n'avez pas été sans remarquer j'ai suivi vos regards qu'il n'y a pas

de femelles parmi nous... Nous ne sommes que des mâles !... Et ces femelles donnent naissance à des êtres comme nous..., mais rarement. Il ne naît un homme vrai que pour environ cent à cent cinquante naissances d'intermédiaires...

Mais enfin, s'écria le professeur, soyons logiques. Si ces... femelles, comme vous les dénommez, donnent naissance à la fois à des êtres comme vous et à des êtres que vous qualifiez d'inférieurs, c'est qu'il y a compatibilité..., c'est qu'il y a une souche commune..., une similitude d'origine... Il ne peut y avoir d'autre explication !

C'est votre logique à vous, professeur ! Nous n'avons pas le même point de vue, ni les mêmes bases. Notre explication, tout aussi scientifique est cependant toute autre... Vous le savez, nous ne nous connaissons aucune origine, nous ne nous connaissons pas d'ancêtres différents de nous. Notre Race n'a pas subi d'évolutions... Nous sommes apparus tels que nous sommes actuellement sur ce monde. Ce n'est pas seulement un dogme religieux, c'est une réalité scientifique vérifiée à travers les siècles par des

des dizaines de générations de nos savants... De plus, il n'y a jamais eu chez nous, de femelle de l'Espèce... Faute originelle, disent nos Livres Sacrés... Je serai plus logique, et rationaliste avec vous, professeur. Je l'expliquerais plutôt par une impossibilité biologique inconnue... Comme vous le voyez, nous avons, nous aussi, des points faibles ; nos ancêtres nous les ont légués. Nos organismes sont beaucoup plus complexes que ceux des êtres à l'égalité comme vous et nécessitent sans doute des conditions d'incubations que seules certaines femelles des 'Intermédiaires..., peu nombreuses..., peuvent réunir. Cette race, je vous le concède, semble la plus proche de nous par bien des points physiques. Mais cela s'arrête là ! Pourquoi supposer l'existence d'un ancêtre commun ? Nous sommes persuadés, quant à nous, qu'il ne peut s'agir que de deux Races parallèles dont les croisements sont parfois heureux... Admettons-le, fit Weinach. Il y a cependant un autre aspect de la question que vous semblez passer sous silence, car, malgré tous les beaux arguments que vous pouvez avancer, il n'en reste pas moins vrai que les

êtres, que vous qualifiez d'inférieurs et qui naissent de vos rapports avec ces femmes, sont quand même vos enfants, que vous le vouliez ou non !... Et vous, vous les sacrifiez délibérément !

Ils ne sont pas nos enfants !... Ils ne nous ressemblent pas ! Ils héritent de toutes les caractéristiques génétiques de leurs mères... Ils nous sont donc inférieurs ! Aucun lien ne nous rattache à eux !

Parce que vous êtes enfermés dans un monde d'utopie..., parce que vous niez l'évidence, s'emporta le professeur. Parce que votre éducation, vos convictions..., votre religion..., peut-être, vous interdisent de les considérer comme tels... Parce que vous ne voulez pas qu'ils le soient !

- Peut-être bien ! coupa sèchement le prêtre. Manifestement, il ne tenait pas à continuer cette conversation.

Il tourna les talons, Weinach, tout bouillonnant de colère rentrée, le suivit. Ils sortirent de la salle.

Permettez-moi, cependant, une dernière

question !

dire !

Si vous voulez ! Si je puis y répon-

Si j'ai bien compris..., ces... ces sous-hommes ont une origine terrestre..., enfin, je veux dire qu'ils viennent du sol... Or, d'après ce que j'avais cru comprendre dans les explications du premier Etre de votre Race que j'ai vu dans votre monde, je croyais la surface absolument inhabitable à cause des radiations, des bombardements de particules... Et je ne sais plus quoi encore ?

Ces êtres, repartit sèchement le prêtre, ne proviennent pas du Sol. Leurs premiers ancêtres connus ne vivaient pas sur terre, mais à l'intérieur, dans ces immenses cavernes où nous cultivons encore actuellement les N'nuras, avec l'aide de, nos robots et certains des congénères des Untermen semblables à ceux qui vivent parmi nous... Au reste nous restons convaincus que toute longue exposition à la surface même de notre globe entraîne, à plus ou moins brève échéance, de graves lésions de l'organisme qui entraînent une mort rapide.

Le professeur n'insista pas, se contentant de suivre le prêtre qui pressait le pas.

Ils rassortirent à l'air libre et, réempruntèrent les immenses allées. Weinach ne pouvait se faire aucune idée du temps qui passait... Etait-ce le jour ? Etait-ce la nuit ? La ville était toujours baignée par cette étrange lumière indéfinissable et, comble de malheur, sa montre était arrêtée.

- Où allons-nous maintenant ? risqua le professeur.

- A ce que vous appelez vos appartements, repartit son guide avec un étrange sourire. Vous verrez que nous ne sommes pas aussi  trinhumains   que vous semblez le penser... Nous pensons que la surprise qui vous y attend vous sera agréable.

- Ah ? Et puis-je savoir ce que c'est ?

- Vous verrez ! Ne soyez pas si impatient, professeur !

Ils atteignirent enfin un petit b timent bas, perdu au milieu de nombreux aquariums remplis de fleurs aquatiques. A la porte, de loin, le professeur aperçut une silhouette féminine. Il sentit son cur battre un peu plus fort dans sa poitrine... Oui, il ne se trompait pas..., c'était elle... Sa petite compagne d  f nuit. Il s'arrêta, cloué par la surprise et

le bonheur puis, ouvrant les bras, il se mit à courir dans sa direction ; elle se jeta contre sa poitrine. Sans un regard pour l'attitude muette de réprobation des prêtres il la couvrit de baisers et sans plus s'occuper d'eux, se tenant par la main, riant comme des enfants, ils p n tr rent dans le b timent.

Les  trihommes vrais à s'éloignèrent. Ils restèrent seuls.

Dans la pièce, petite, claire, quelques meubles très simples : une petite table basse et, nouveauté, deux petits sièges qui se faisaient face. Ils s'y assirent. Weinach prit les petites mains de la jeune femme dans les siennes. Longtemps, il la contempla avec ravissement. Le temps semblait s'être arrêté. Il ne se rassasiait pas de contempler ce visage d'une pureté que jamais il n'aurait imaginée. Oublié le monde étrange où il se trouvait, oubliés ces effroyables  trihommes vrais à et leur maudite civilisation. Comme au commencement du monde, il n'y avait plus l'un en face de l'autre qu'un homme et une femme.

Moi, fit Weinach en se frappant la poitrine et regardant intensément la jeune

femme dans les yeux, Simon, je m'appelle Simon. Et toi..., comment t'appelles-tu ?

La jeune fille souriait toujours, semblant ne pas comprendre, puis, soudain, son sourire s'épanouit. Imitant le geste du professeur, elle se frappa elle aussi la poitrine et murmura doucement ;

M..., moi..., Saara.

C'est formidable, tu parles, s'écria le professeur en riant... Moi qui te croyais muette !

Il se leva et saisissant la jeune femme à bras le corps, il la fit tourner sur place. La jeune fille, elle aussi éclata de rire, un rire cristallin, jeune, frais, merveilleux.

1A

Ils vécurent alors des jours merveilleux, Les géants, apparemment, ne s'intéressaient plus à eux. L'immense Parc était à leur entière disposition. Ils en étaient les maîtres. Tels Adam et Eve, ils connurent le paradis. Ils faisaient de longues promenades main dans la main, ne songeant qu'à la minute pré-

sente, comme des enfants, sans souci du lendemain.

Chaque matin, ils trouvaient tout ce qui leur était nécessaire. Pour être invisibles, les robots n'en étaient pas moins présents, vigilants, attentifs à leurs moindres désirs. Cependant, Weinach était conscient d'une surveillance, il la sentait. De légers détails lui laissaient à penser qu'ils étaient constamment surveillés : un souhait fait à voix basse, un désir, une idée à peine exprimée étaient réalisés le lendemain même par les robots. Souhaitait-il un bracelet, un collier pour Saara, les robots lui procuraient un bijou semblable à celui qu'il avait imaginé, pensé, rêvé, pour la jeune femme. Il se sentait, par moments, sondé, fouillé, l'âme mise à nu. Cela le rendait malade, l'agaçait prodigieusement. La colère le prenait, mais un regard effarouché de Saara lui rendait son calme ; il lui souriait et elle lui souriait. Son unique souci était de la voir heureuse. Il tremblait de ses moindres frayeurs, s'affolait au moindre bobo, se désespérait si, par moments, il la voyait songeuse...

Et puis, il y avait ce que Simon avait baptisé ses cours. Ils restaient de longues heures, assis l'un en face de l'autre. Saara se révélait une élève fort douée et parlait maintenant couramment avec ce léger accent qui amusait tant Simon. Lorsqu'elle butait sur un mot ou le prononçait mal, il s'esclaffait, elle fronçait les sourcils et faisait la moue en boudant, elle se fâchait gentiment et lui, la couvrait de baisers, de caresses pour se faire pardonner.

Ah ! comme il l'aimait ; comme ils s'aimaient. Simon ne pensait pour ainsi dire plus jamais à sa vie passée... Quelle vie d'ailleurs avait-il connue ? Une pauvre petite existence misérable de professeur miteux. Ses études seules, par moments, lui manquaient un peu..., si peu... Non, il était né d'un jour où il l'avait vue, le jour où elle était apparue devant lui, où il l'avait prise dans ses bras..., où il l'avait aimée ! Le premier soir. (Il s'en souvenait de ce premier soir.) Et parfois, il lui arrivait d'avoir un peu honte de son attitude. Il en parlait quelquefois avec elle. Elle lui prenait la bouche, gentiment, d'un baiser.

Tu regrettes ? disait-elle, en éclatant d'un rire frais qui le bouleversait.

Et puis, un jour, elle lui annonça qu'elle attendait un enfant... Un enfant, un enfant de lui... Simon n'en crut pas ses oreilles et crut mourir de joie.

Hélas ! leur intimité devait bientôt prendre fin. Un ǂ matin ǂ, ǂ leur réveil, les trois ǂ prêtres ǂ les attendaient, au détour d'une allée. Le vieillard aux sept vies désirait voir ǂ l'homme de la surface ǂ, ils avaient ordre de le conduire auprès de lui. Ils quittèrent ǂ regret ces lieux où ils avaient connu un merveilleux bonheur et que mais ils ne le savaient pas encore ils ne devaient jamais plus revoir..

CHAPITRE VII

Et Saara, que va-t-elle devenir ? Je ne veux pas l'abandonner ! Il faut qu'elle parte avec moi : l'autorisez-vous à m'accompagner ? demanda Weinach.

Le prêtre eut un instant d'hésitation... Cela avait pas été prévu. Il hésita quelques

minutes.

Quel intérêt pouvez-vous avoir à emmener cette,..., cette femme ?

Je n'ai aucun intérêt. Pourquoi ramenez-vous tout à l'intérêt ? Je l'aime tout simplement et elle attend un enfant de moi, s'écria le professeur. Je ne peux pas la laisser seule !

Après tout, si cela vous fait plaisir, eh bien ! emmenez-la ! Je vous préviens, cependant, qu'elle ne pourra vous suivre partout-Aucun Untermen, mâle ou femelle, n'est admis à pénétrer auprès de Xarauz !

Xarauz ?

C'est le nom de notre Ț Grand Dirigeant ț, Pontife et chef de communauté des Țhommes vraisț, et qui réside à B. 1, notre première cité..., le mien est Xarao !

J'accepte ces restrictions pour peu qu'elle fasse le voyage avec moi !

Eh bien ! soit. Allons !

Ils traversèrent la ville. Rien n'avait changé depuis son arrivée. Rien, d'ailleurs, ne semblait jamais devoir changer dans ce monde sous-marin. Mêmes immeubles impersonnels, mêmes robots aux visages de glace. Ils atteignirent bientôt le petit bâtiment qui abritait le sas de sortie. Mais à la surprise de Weinach, ils n'empruntèrent pas de Ț bulles ț comme la première fois. Un

petit submersible les attendait. Ils prirent place sur de confortables sièges épousant parfaitement les contours de leurs corps. Sans plus attendre, l'engin démarra dans un flot de bulles d'air multicolores... Sans qu'il pût très bien s'en rendre compte, le submersible semblait avancer à une vitesse prodigieuse. Ces hommes avaient trouvé le moyen de vaincre la résistance opposée par l'élément liquide. Ils

franchissaient montagnes, précipices, prairies marines ou paissaient d'immenses troupeaux de poissons de diverses tailles. Ça et là, il lui semblait que quelques robots tournaient vers eux leurs regards inexpressifs où il croyait lire une certaine tristesse.

Par moments, surgissait une cité identique à celle qu'ils venaient de quitter. Vision fugitive, fantôme de lumière qui s'estompait vite à l'horizon. L'appareil voguait, sans bruit, comme un grand squalo. Ses cicérones semblaient se désintéresser complètement de lui et de sa compagne. Ils paraissaient sommeiller. Pourtant, de temps à autre, Xarao entrouvrait une paupière et le contemplait de son air froid et interrogateur.

Saara se blottissait sur son épaule, la compagnie des géants la gênait manifestement. Le professeur crut même décaler de la peur dans ses yeux. "C'est bien compréhensible", pensa-t-il ; il passa son bras autour de son épaule. Elle le regarda dans les yeux, lui sourit, abandonna sa tête sur son épaule, ferma les yeux et, rassurée sans doute, s'endormit comme une enfant caressant de son souffle régulier la joue de Simon.

J'ai pensé que cela vous intéresserait, fit soudain la voix de Xarao à l'oreille de Weinach.

Qu'est-ce que c'est ? fit-il en tendant la main vers un rouleau de plastique transparent que lui tendait l'être du 5 000^e siècle.

Une carte..., tout simplement..., une carte de notre monde !

Simon dépla le mince rouleau. En effet, apparaissait en trait noir, la ligne des continents. Il n'y reconnaissait strictement rien. Il discernait bien le tracé de l'Europe, de l'Afrique..., mais ceux-ci avaient glissé..., l'Afrique particulièrement, qui rejoignait presque l'Amérique. Sur la carte, une infinité de petits cercles rouges, bleus, jaunes, verts...

Nos cités, fit Xarao, devant la muette interrogation de Simon.

Nous sommes ici ! (Il désigna du doigt un point sur la carte.) Et nous allons là.

Son doigt remonta pour s'arrêter sur un autre point situé sur les côtes américaines.

Mais cet endroit est à la surface !

Comment cela... B. 1, notre première cité, se trouve à plus de 1 000

mĉtres de profondeur.

Je vous affirme, que, en tout cas, au XXe siĉde, toute cette partie (II promena son doigt sur les contours de ce qui avait été l'Amérique.) était ř découvert !

Admettons..., professeur, admettons, fit Xarao avec un léger mouvement d'épaule : alors, il doit y avoir de cela bien longtemps !

En effet, fit Simon soudain songeur. Il y a de cela 500 000 ans !

Saara bougea légĉrement ř côté de lui. Il la serra brusquement bien fort. Si tout cela n'était qu'un rĉve, s'il allait la perdre... Non, ce serait trop horrible... Il ne le supporterait pas... Non, elle était bien ř contre lui, il la voyait, il la sentait. Il ferma les yeux et les rouvrit plusieurs fois de suite... Elle était toujours ř..., bien réelle, bien vivante... Malgré lui, il poussa un soupir de soulagement. De sa main libre, il serra fortement l'accoudoir de son siĉge ř s'en faire mal... Lui aussi était réel. Présent aussi Xarao qui le regardait fixement, fouillant son cerveau, cherchant ř connaître la fiĉvre, l'angoisse qui l'agitaient. Il se sentait mis ř nu, impuissant devant cet ętre, faible, doublement faible, car il aimait et celle qu'il aimait allait lui donner bientôt un enfant. Il s'efforĉa de penser ř autre chose et de ne rien laisser paraître de son désarroi... Il verrait le T Grand Dirigeant ř, il parlerait avec lui. Il était sûr que ce vieillard le comprendrait et que, puisque jamais, sans doute, il ne reverrait son monde originel, il l'autoriserait ř vivre parmi eux, avec..., sa femme et son enfant. Cet ętre, si intelligent, si puissant, ne pouvait ętre que bon... H le sentait, il le savait, il l'espérait !

B. 1 n'était guĉre différente de B. 92. Mĉmes avenues rectilignes partageant la cité, mĉmes robots impersonnels.

L'engin avait accosté sous un immense ponton ř demi immergé qui s'avancait loin en dehors de l'agglomération. De nombreux appareils y étaient déjř appontés. La vive lumière qui régnait ř l'intérieur de la piĉce où ils débarquĉrent leur fit cligner des yeux. C'était une immense salle de commande, dont les murs étaient recouverts de cadrans, et dont une cinquantaine de robots assumaient l'activité... Aucun ne sembla se soucier de leur arrivée et continua son occupation comme si rien n'était.

Saara se serrait peureusement contre Simon et il sentait sa petite main ętreindre la sienne. A l'une des extrémités de ce que le professeur avait baptisé Q.G. une petite ouverture de la taille d'un homme

normal débouchait sur un escalier roulant qu'ils empruntèrent, pour se trouver une dizaine de minutes plus tard sur une place d'où partaient les étranges moyens de transport des habitants des cités sous-marines. D'un pas mal assuré, ils grimpèrent les quelques marches qui menaient à l'embarcadere et, enjambant un minuscule garde-fou, se retrouvèrent en équilibre instable sur un rectangle où les

attendait un robot. L'engin démarra immédiatement. Le vieillard aux sept vies, le Grand Dirigeant, avait décidé de recevoir immédiatement le visiteur venu du passé, lui dit Xarao :

Nous nous rendons directement auprès de lui.

Le palais s'approchait. Simon restait confondu par son architecture, mélange de temple mégalithique et des styles plus raffinés qui rappelaient Angkor-Vat, ou bien encore certains de ces lieux de dévotions hindous et même tibétains où l'on célébrait, jadis, d'antiques religions.

Il était situé en plein centre de la ville. C'est de lui que partaient les immenses avenues qui délimitaient la cité. Comme une araignée au milieu de sa toile, ne put s'empêcher de penser le professeur.

Les fondations étaient le fond de la mer elle-même. Deux énormes obélisques prenaient assise sur de gigantesques blocs de rochers bruns, rougeâtres, et formaient, reliés par un léger cylindre de pierre brute, une porte monumentale qui donnait accès

sur un escalier de pierre, lui aussi, aux marches titanesques. Ces obélisques étaient prolongés par un haut mur de 200 mètres de long, couvert de sculptures. Venait ensuite une deuxième porte surmontée d'un gigantesque disque d'or de plusieurs mètres de diamètre, flanqué de deux statues représentant deux géants aux pieds desquels gisaient deux Untermen à l'attitude suppliante. Ils franchirent les deux portes sur leur étrange engin sans poser pied à terre. La deuxième porte franchie, ils débouchèrent sur un autre escalier à la pente vertigineuse qui menait, quelque deux cents mètres plus haut, à une construction semi-sphérique qui couronnait le tout. Il émanait de cet ensemble une impression de puissance écrasante, d'orgueil démesuré, qui influença fortement Simon.

Ils se posèrent en douceur sur l'esplanade d'où l'on dominait toute la ville. Au-dessus de leurs têtes, comme de gigantesques oiseaux, se planaient de énormes poissons, et le jour marin frappant la voûte transparente se parait d'étranges couleurs.

Ecrasé, tant par la majesté que par l'étrangeté du spectacle qui se déroulait sous ses

yeux, Simon n'eut guère le temps de se poser de questions. A la suite des géants muets, encadrés par des robots aux costumes réhaussés d'or et de pierreries, il parcourut une infinité de salles, de galeries, croisant au passage de nombreux autres géants qui les dévisageaient avec insistance. Enfin, ils parvinrent devant une porte métallique, couverte de sculptures et de caractères, devant laquelle ses guides s'arrêtèrent. Ils restèrent là, sans bouger, plusieurs minutes. Simon commençait à s'inquiéter de ce silence inhabituel, lorsque l'énorme porte, glissant sur ses gonds, s'ouvrit doucement, découvrant une salle circulaire. Tout au fond, face à lui, sur un léger piédestal, trônait le Maître de ce monde sous-marin.

Il était exactement semblable à tous ces corps qu'ils avaient aperçus dans le pourtour du temple de B. 92. Le corps de cet homme vrai était celui d'un Untermen, jusqu'à la hauteur des tempes ! Tout le sommet du crâne n'était qu'une boule volumineuse formant comme un casque d'or partant de quelques centimètres au-dessus des sourcils et couvrant tout le dessus du crâne jusqu'à la base de la nuque. Un sourire flottait sur cet étrange visage dont les yeux enfoncés le contemplaient fixement, avec curiosité. Simon s'avança jusqu'au centre de la pièce et, sur un signe de Xarao, s'arrêta et attendit.

Je te salue, homme de la surface. (La voie de l'homme était grave, pénétrante.) Je me suis vivement intéressé au cas que tu représentes. Il m'a bien fallu, je te l'avoue, après bien des hésitations, me rendre à l'évidence. Ton cas est sans doute unique dans l'histoire de l'humanité.

Le vieillard s'était levé, assez péniblement, sembla-t-il à Simon. Il se tenait maintenant devant lui, et lui posa doucement la main sur l'épaule.

En quelle époque..., en quel siècle dis-tu avoir vécu ?

Je vivais au XXe siècle après Jésus-Christ !

Le vieillard se caressait le menton, l'air désorienté.

Quel XXe siècle ? dit-il. Nous n'avons aucune référence qui nous permette de faire un rapprochement avec notre propre manière de calculer le temps !

Et vous-même, en quelle période vivez-vous ? demanda le professeur.

... Après des si cles d'observant isme, que nous dénommons proto-histoire, notre peuple a débouché sur une être nouvelle ouverte par un des plus grands hommes auxquels notre race a donné naissance... Nous sommes présentement au 40e siècle après Moshe !

Qui était ce..., ce Moshe ?

On ne sait au juste qui il était..., ou même si ce fut réellement un homme... Peut-être ne fut-ce qu'une période..., une être..., que la mémoire bien infidèle des hommes a transformée, concrétisée en un Etre à leur image... Selon la Tradition, Moshe fut le fondateur, le découvreur des grands principes philosophiques et  galement matérialistes qui sont la base de notre société. Il retrouva et remit en vigueur les grandes lois de la séparation voulue par la nature, des hommes

entre eux, selon des critères bien définis et en particulier les caractéristiques physiques de leurs capacités intellectuelles. Le premier, il avait compris qu'il existe des êtres destinés dès la naissance au commandement et d'autres à l'obéissance. Que les peuples ont besoin de Dirigeants, que le génie n'est pas universel, mais le privilège de quelques-uns seulement.

Il n'a rien inventé votre Moshe ! coupa Simon, nous aussi à notre époque, nous avons connu de ces théoriciens de la   Supériorité raciale à... Ce sont des phras o-logées dangereuses et qui ne reposent sur aucun fondement scientifique... Elles n'ont jamais amené que catastrophes et atrocités !

Sans prêter attention à l'intervention du professeur, Xarauz continua :

Vous ignorez tout de l'organisation de notre société. Elle est sans heurt, car tous et tout y ont leur place. Il ne peut y avoir de contestations à notre pouvoir, pour la simple et bonne raison qu'il ne peut y avoir de constestataire. Tous les êtres à votre image, qui nous entourent et que vous voye/

vaquer à leurs occupations ne représentent aucun danger. Il y a à cela la meilleure des raisons : > ce ne sont pas des hommes, mais des robots. Physiquement, ils sont indestructibles, mais, mentalement, ils sont sup rieurs à de simples machines, car, si leurs organes moteurs sont mécaniques et artificiels, leurs cerveaux, eux, sont des cerveaux humains !

Comment cela ? fit Simon qui, brusquement, avait p li.

D'après ce que nous ont révélé nos Ħ investigateurs ħ sur vos conceptions, je suis persuadé de vous choquer, car vous semblez imprégné d'un sentimentalisme complċtement ignoré de nous. Cependant, je me suis promis de ne rien vous cacher. Je vais tout d'abord vous décrire schématiquement l'or-l'iiriisation de notre société... Cela risque d'ġtre assez long !

- J'ai tout mon temps ! fit Simon, inté;-sé.

Ce que Xarauz allait lui révéler dépass-.iii en horreur tout ce qu'il aurait pu imaginer. Les divagations d'un Sade, d'un Edgar

Poe, semblaient, ħ côté, de délicieux contes de bonne femme, propres ħ endormir les enfants bien sages. Il restait anéanti devant la monstruosité de ces ġtres, lointains descendants de cet homo sapiens : parvenu au XXe siċcle ħ un stade d'aberration qu'il semblait pourtant difficile de dépasser... Cependant, il avait fait mieux depuis ! Simon n'en croyait pas ses oreilles. Il serra un peu plus fort la main de Saara et s'efforċa de rester calme... Imperturbable, insensible ħ son trouble, le vieillard aux sept vies, poursuivait son exposé :

Vous allez bientôt avoir la réponse ħ la question qui brûle vos lċvres... Pourquoi m'appelle-t-on Ħ Grand Dirigeant ħ et surtout le Ħ Vieillard aux Sept vies ħ !

En effet ! balbutia Weinach.

Chaque génération, hélas ! ne produit pas un génie... Il s'en faut de beaucoup. C'est pourquoi, lorsqu'il en naît un, il est nécessaire de le conserver le plus longtemps possible, dans l'intġret mġme de la Communauté, jusqu'ħ ce que l'on ait pourvu ħ son remplacement, soit que ce génie, ce Dirigeant le choisisse ou réussisse ħ l'engendrer lui-mġme... Or, nous savons depuis des siċcles que le cerveau, siċge de l'intelligence, vieillit beaucoup moins vite que son support : le corps. Un cerveau de dirigeant Ħ vit ħ environ 350 de vos années avant de finir par s'user lui aussi, et enfin mourir définitivement. Il lui faut donc Ħ renouveler ħ son support environ tous les 50 ans si l'on veut que le dirigeant en question reste en pleine possession de ses moyens physiques et mentaux. Mon corps actuel, comme celui de tous ceux qui, avant moi, ont été les Ħ Grands Dirigeants ħ de notre monde, est celui d'un Untermen. Il nous faut bien avouer, ajouta-t-il, que sur le plan physique, ils nous sont supġrieurs sur bien des points, tout au moins sur celui de la résistance. Les greffes d'organes ne sont plus pour nous un problċme et cela depuis bien longtemps... Mon corps actuel a quarante-cinq ans, mais je suis en train d'ġpuiser ma derniċre

vie... J'ai déjà été régénéré, si vous préférez, j'ai été greffé sept fois... Mon cerveau se fatigue et bientôt je céderai la place à mon successeur qui, lui, peut-être, ne sera pas obligé de vivre aussi longtemps que moi.

Et comment procédez-vous pour..., pour ces greffes ? demanda Simon d'une voix

blanche.

Sur le plan chimique, il n'y a, je vous l'ai dit, aucun problème particulier. Notre cerveau, étant cependant plus volumineux que celui des Untermen, ne trouverait pas sa place dans leur calotte crânienne..., c'est pourquoi, comme vous le constatez, le haut de notre crâne est recouvert d'un casque protecteur plus ample que celui, de ces créatures...

Mais les..., les supports, où vous les

procurez-vous ?

Nous avons ce que nous appelons des réserves. Vous en avez d'ailleurs déjà vues à B. 92, ce sont d'immenses enclos où vivent les hommes qui sont destinés à nous fournir leur corps dès que le besoin s'en fait sentir... Ces êtres sont sélectionnés dès la naissance pour leurs qualités physiques, leur robustesse. Ils subissent de nombreuses épreuves. Seuls ceux qui les réussissent, sont utilisables. Ceux qui n'y satisfont pas entièrement sont destinés aux expériences biologiques ou aux greffes ordinaires... C'est

d'eux que nous tirons les cerveaux destinés à équiper nos robots...

Vous tuez délibérément des êtres humains ?

Nous ne les tuons pas, puisque leur cerveau vit... De plus, êtes-vous tellement sûr que ces êtres puissent se rendre compte de quoi que ce soit... Enfin, cela est une autre question !

L'horreur, le dégoût clouèrent les objections qu'allait formuler le professeur. Il resta muet, les yeux fixés sur le visage du Dirigeant, saisi de vertige devant le gouffre d'inhumanité qu'il découvrait chez ces êtres qui se croyaient, qui se disaient supérieurs.

Se croyant sans doute encouragé, Xarauz continua :

Il est évident que les cerveaux destinés à équiper les robots, subissent

une préparation. Ces êtres sont, du moins quelques-uns d'entre eux, capables de certains sentiments frustrés, élémentaires certes, mais, enfin, ils pensent..., ils sont donc..., comment diriez-vous ?

Conditionnés ! fit Weinach d'une voix blanche.

C'est cela ! Dès leur branchement sur leur support de robot, leur cerveau oublie leur vie antérieure... Ils ne peuvent se souvenir... Ils s'adaptent immédiatement à leur nouvelle condition..., une simple ablation d'une circonvolution élémentaire suffit à cela. Nous y procédons lors de la greffe. Nous n'avons jamais eu à déplorer le moindre incident, ou minutie..., des refus d'obéissance. Il faut cependant noter un cas qui m'a été rapporté. Cela s'est passé à B. 36, Nous avons eu un robot amoureux... (Il éclata de rire et ce rire fit mal à Simon.) Il ne voulait pas admettre sa position de robot et s'évadait constamment pour rejoindre l'enclos des femmes. Certains assurent même l'avoir vu pleurer..., comme si cela était possible. Il restait durant des heures tenant dans ses mains métalliques celles d'une des femmes et le plus bizarre, voyez-vous, c'est que cette femme, elle aussi pleurait !

Mais c'est atroce ce que vous dites là ! s'écria le professeur, horrifié.

Xarauz, visiblement surpris de l'interruption, continua :

Rassurez-vous ! fit-il, nous y avons mis bon ordre. Nous avons fait un robot de la femme..., ce fut d'ailleurs l'un des seuls robots à féminins que nous ayons jamais construit !

Incapable de se maîtriser davantage, Simon se leva brusquement et hurla avec colère :

Monstres... Vous êtes des monstres ! Ne vous rendez-vous donc pas compte que cet homme, que cette femme souffraient..., qu'ils s'aimaient... Etes-vous seulement capables d'imaginer ce qu'ils ont pu ressentir ? s'écria-t-il au bord des larmes.

Nous sommes des scientifiques, pas des sentimentaux... Notre survie, à nous, les hommes vrais est notre seul, constant et unique souci. Nous ne pouvons nous encombrer de semblables fadaïses. Nous n'en avons pas le droit !

Est-ce là une raison suffisante pour faire le mal, pour faire souffrir gratuitement, Inutilement ?

Jusqu'à votre arrivée, ajouta pensivement Xarauz, je dois vous avouer

que nous n'avons guère prêté attention à ce que vous appelez les Œ sentiments à de ces créatures !

Mais vous-mêmes, pourtant, vous vous servez bien de leurs femmes. C'est tout de même grâce à elles que vous vous perpétuez !

Je ne vois pas le rapport, coupa sèchement Xarauz qui, après quelques instants de profonde réflexion, poursuivit. Comme vous le savez, il n'existe pas de femelle de notre race... Ces..., ces femmes, sont les simples réceptacles de notre semence... Elles ont l'honneur d'assurer la survie de notre espèce !

Bel honneur, en vérité ! Somme toute, ce sont les opprimés eux-mêmes qui Œ fabriquent à leurs oppresseurs !

Si tel est votre jugement, alors, sans doute, oui, vous avez raison.

Et vous n'avez pas peur, qu'un jour, ils s'en rendent compte !

C'est impossible ; nous ne leur en laissons pas le temps, ni les moyens. Comme je vous l'ai dit, vers l'âge de vingt ans, dès

qu'ils ont procréé une fois pour assurer la continuité de l'espèce, mâles comme femelles sont utilisés : les mâles pour être convertis en robots, les femelles à des fins d'expérience..., ou d'autres encore... Les enfants sont élevés par nos soins dans les réserves... Les êtres qui naissent semblables à nous-mêmes sont alors séparés et sont éduqués dans nos propres centres et, formés par nos scientifiques ou nos prêtres, ils ne connaissent leur origine qu'à l'âge adulte, lorsque leur éducation est pratiquement terminée.

Vous avez tout prévu !

En effet ! fit Xarauz.

Il ne semblait pas décidé à poursuivre sur ce sujet. Se détournant de Simon et de sa compagne, il alla s'asseoir sur un siège tout contre le fond de la pièce. Il se livra alors à une profonde méditation. Toute vie s'arrêta dans la pièce. Le bruit même de sa propre respiration et des battements de son cur semblaient à Simon, emplir toute la pièce. Il s'en trouvait presque gêné.

Lentement Xarauz leva les yeux sur le visage du professeur.

Ta présence parmi nous, homme de la surface, fait revenir en ma mémoire de bien lointains souvenirs, fit-il.

On aurait dit qu'il se parlait à lui-même, semblant oublier l'assistance. Il s'était pris la tête dans les mains et sa voix résonnait, sourde, dans l'immense pièce.

Il y a plus de 420 de vos années, le grand-père de mon père était encore, ce que vous pourriez appeler un T jeune homme t, et son aïeul vivait encore. Il était le grand pontife de notre religion et, pressentant sans doute le rôle que j'aurais un jour à jouer et les lourdes charges qui seraient miennes, il avait coutume de m'initier à de très anciens secrets, révélés à lui-même par ses ancêtres... Une de ces légendes avait trait à l'origine des T vrais hommes t. Un jour, je m'en souviens encore comme si c'était hier, il me montra un très ancien manuscrit, je l'ai toujours et je l'ai consulté à nouveau dès que j'ai appris votre arrivée... D'ailleurs, le voici !

Il se tourna légèrement, pressa l'un des motifs décoratifs de la muraille, derrière lui, un léger déclic se fit entendre ; une cavité apparut, un très vieux rouleau en

tenait tout l'intérieur. Il le prit et se retournant, le tendit au professeur. Simon le saisit d'une main mal assurée. Le rouleau était couvert d'une écriture fine et serrée, qu'il ne put, bien évidemment, pas déchiffrer bien que certains des caractères lui fussent vaguement connus. Il leva sur le vieillard un regard interrogateur.

CHAPITRE VIII

Toutes les légendes, dit Xarauz, ont un fond de vérité... La mémoire défaillante des hommes la transforme, l'enjolive, l'adapte à son propre stade. S'il fallait en croire cette légende, nous-mêmes, les vrais hommes et les Ť Untermen ť, nous aurions une origine commune..., pire même, l'ancêtre originel ne serait, ni plus, ni moins, qu'un Untermen... Nous ne serions, en fait, que le résultat de mutations profondes ayant affecté l'être primordial. Sottise, ajouta-t-il comme pour lui-même. Je dois vous dire que nous avons depuis longtemps démontré le non-fondement d'une telle théorie. Il n'y a aucun

lien entre..., ces..., ces créatures et nous-mêmes. Tout démontre le contraire : notre intelligence...

Avez-vous seulement laissé à ces êtres la faculté de s'épanouir ! coupa Simon.

Nos ancêtres l'ont sûrement tenté... Enfin, la question n'est pas là ! ajouta Xarauz, gêné. Une chose remet tout en question... Cette chose, si je peux m'exprimer ainsi..., eh bien ! c'est vous, professeur,.. Si réellement vous viviez il y a 500000 ans et que vos contemporains vous étaient semblables, il n'y a pas de doute que les Untermen, ou bien sont des fossiles vivants, ou bien vous-même, êtes un mystificateur..., l'un de nos sujets plus évolué que les autres, qui joue la comédie !

Vous savez très bien que non..., repartit Simon très calme. Vos machines, vos savants, m'ont observé sur toutes les coutures, épiant même jusqu'à mon sommeil, et..., ma vie privée, ajouta-t-il, baissant la voix et tournant ses regards vers Saara.

C'est vrai ! fit Xarauz, pensif, puis s'agitant tout à coup, il continua. Nous

n'avons jamais eu de preuve formelle en ce qui concerne vos origines, nous sommes obligés de nous en rapporter aux traditions... Pourtant, vous êtes là, et cela tendrait à prouver que la vie existait à la surface il y a 500000 ans.

Il se leva et nerveusement arpenta la pièce.

Si vous réussissiez à prouver cela, de façon irréfutable, si vous nous apportiez une preuve tangible, ce serait fantastique et monstrueux tout

à la fois... Si ces êtres (Il désigna de la tête tout à tour Saara et les robots.) étaient, eux aussi, vraiment des êtres doués d'une âme..., comme nous... Tout ce que nous leur avons fait subir, ce serait abominable... Si jamais ils apprenaient la vérité, ce serait notre fin !

Il se laissa choir sur son siège, haletant ; deux robots s'approchèrent vivement. Il les repoussa d'un geste, avala péniblement sa salive, intima silence aux géants qui commençaient à murmurer entre eux.

Peut-être vous, pourriez-vous nous donner une explication naturelle à cette étrange

légende connue pour le moment de quelques initiés seulement. Il le faut, je ne pourrais pas disparaître de ce monde sans avoir apaisé cette angoisse !

Il saisit le papyrus entre ses mains tremblantes et commença à lire :

Au début étaient le ciel et la mer. L'Eternel créa la Terre qui sortait des flots.

Et, sur le sol, bien au-dessus des eaux, des algues poussaient.

Des poissons aux écailles douces et soyeuses peuplaient les eaux.

Sur les monts et dans les vallées de la surface, il plaça des animaux.

Ils vivaient à la surface en bonne intelligence,

Puis l'Eternel créa l'homme... Il les fit créer mâle et femelle.

Et ils se répandirent et régnerent en maîtres, à la surface.

Il y avait un soleil dans les deux qui commandait au jour.

Et un soleil plus petit qui régnait sur la nuit et agitait les mers.

L'homme quitta les quatre fleuves et ne craignit plus Dieu. Il monta à l'assaut des autres créations dans

des chars de feu. Mais les hommes ne s'entendaient pas entre

eux, et Dieu les divisa. Ils se crurent son égal et voulurent à leur

tour créer un autre Soleil. Ils y parvinrent, mais l'Eternel voulut que

l'astre brûlât la Terre. En une marée de feu. Tout ce qui était à la

surface disparut. Quelques-uns, seuls, trouvèrent grâce aux yeux de l'Eternel...

Le vieillard s'exaltait en poursuivant son récit. Simon écoutait de toutes ses oreilles. D'étranges souvenirs lui revenaient en mémoire. Il reconnaissait des passages de la Thora qu'il avait oubliés depuis longtemps, une étrange similitude avec le Coran, le livre sacré des Vedas..., et d'autres traditions é jamais perdues au fin fond de son esprit. Petit é petit, il prenait conscience de ce qui avait dû..., de ce qui s'était passé sur la Terre, é son époque ou peu de temps après. Beaucoup de choses le laissait prévoir.

D'un ton prophétique, Xarauz poursuivait la lecture de l'ancien texte :

Mais il tes condamna é ne plus voir la lumière du jour.

Ils se terrèrent dans les trous des montagnes et vécurent dans la nuit perpétuelle.

Dieu détourna les yeux de la Terre..., pendant des générations.

Puis, un jour, partant de sa propre semence, il cria les Œ hommes vrais é.

Ayant maudit la Terre, il leur enseigna é vivre sous les flots.

La faute originelle ayant été commise par une femme.

Il les créa mâles et pour se perpétuer, il leur accorda la souveraineté.

Sur les femmes des premiers habitants de la Surface... Il les leur donna.

Comme esclaves pour les servir. Jusqu'é leur mort, le Royaume des deux

leur fut interdit é tout jamais ! Dieu fit garder la Surface

par Isra'él, l'ange de la mort qui frappe de son épée de feu.

Mais il adviendra qu'un jour...

Xarauz leva lentement les yeux du texte, il resta longtemps silencieux, puis, d'une voix que déformait l'émotion, dit :

Le texte s'arrête là. Après, il est complètement illisible ! Quelle sera ton interprétation de cette très vieille légende extraite de notre Livre Traditionnel que nous a légué le Grand Moshe avant de promulguer les grandes Lois qui nous régissent encore... Sera-t-elle ce que je pressens ?

Simon ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait, se concentrant profondément, remuant ses souvenirs, puis, regardant Xarauz en face, il dit :

Voyez - vous, Xarauz, l'histoire des hommes, du moins de ceux de mon temps, n'est qu'une longue suite, une longue recherche à la fois du mieux-être et de la domination. Ils étaient capables du meilleur comme du pire. Nous, aussi, avons connu toutes les explications du monde, de la création, du milieu à travers les religions qui, chacune, prétendaient détenir la vérité. En réalité, il y avait bien peu de différence entre l'homme préhistorique et celui qui, comme moi, vécut au XXe siècle..., un mince vernis de civilisation le recouvrait, c'est tout, et nombre de savants s'accordaient déjà à mon époque pour penser que si l'homme précipitait sa propre destruction, cette mince pellicule que posséderaient encore les rares survivants, ne tarderait pas à disparaître et que la régression serait très rapide. Je me rends compte qu'ils avaient malheureusement raison.

Prétendriez - vous que nous avons régressé à par rapport à vous ? coupa Xarauz.

Je ne suis pas encore à ce stade, continua Simon avec un geste d'énervement. Vous avez dit tout à l'heure que : Ils se crurent les égaux de Dieu et, à leur tour, voulurent créer un soleil, qu'ils y parvinrent, et puis, si ma mémoire est exacte..., que..., que ce soleil brûla la terre et que les hommes survivants se terrèrent dans les trous des montagnes ?

En effet..., le texte dit bien cela !

Parfait ! fit Simon en claquant les doigts. Il s'était levé et arpentait la pièce à grandes enjambées. L'homme, comme tous les animaux qui se succédèrent sur notre globe, ont été soumis à l'évolution...

Tous les êtres vivants avaient, ont la même origine, qu'ils soient du règne végétal ou animal. Au début de son histoire, l'homme ne dépendait uniquement que de la sélection naturelle. Seuls les forts survivaient. Petit à petit, les progrès de la science permirent aux plus faibles, aux plus tarés de survivre. L'espèce diminuait en vitalité au fur

et ř mesure qu'elle augmentait en nombre. Leur savoir devint immense, les moyens dont disposait dťř l'homme du XXe sićle étaient ahurissants de puissance..., si formidables que bien peu de ceux-ci étaient capables de les contrřler. Les ěnormes moyens n'ětaient de plus qu'ř la disposition de quelques-uns seulement ; des masses ěnormes connaissaient la misćre et la faim, tandis qu'une infime minoritť menait une vie oisive et vivait dans l'opulence. Cela ne pouvait durer. Les oppriměs essayćrent de secouer le joug oů les maintenait le profit de quelques-uns. Evidemment, la force ětait du cřtě du pouvoir puisqu'il dťtenait tous les moyens, y compris ceux de former les savants. Je me souviens, dťř de mon temps, un peu partout dans le monde les hommes s'entre-tuaient. Leurs moyens de

destruction ětaient ěnormes car ils avaient domestiquě la puissance nuclěaire... Je comprends maintenant clairement ce qui a dű se passer... J'ai assistě personnellement ř une explosion atomique expěrimentale... Croyez-moi, Xarauz, l'ěclat de cette explosion est tellement lumineux que l'on croirait voir naűtre un nouveau soleil... et encore il s'agissait d'une petite boule... Les hommes durent, hělas ! en fabriquer de bien plus importantes que celleJř. Les guerres dites Ť conventionnelles ř ont dű laisser la place ř un immense conflit gěněralisě au cours duquel ils employćrent l'ěnergie nuclěaire, provoquant l'aněantissement de la majoritť de l'humanitť, ř l'exception de ceux qui se trouvaient ř l'abri dans des souterrains, soit naturels, soit artificiels. Le soleil crěě par les hommes, c'est la fusion nuclěaire et cela explique aussi la suite..., vous allez en juger !

Prětendriez-vous ěgalement expliquer notre..., notre apparition sur la terre !

Ne vous en děplaice, Xarauz, je pense que oui ! C'est ce que je vais tenter ! Des mutations provoquěes par les radiations de ces engins de mort influencćrent profondě-

ment les ětres qui avaient ětě ř leur contact. Les bombes atomiques qui se děversćrent sur la terre furent des fabricants de mutations... Petit ř petit, ne vous choquez pas de ce que je vais dire, la terre se mit ř se peupler de monstres... Je n'emploie le terme de Ť monstres ř que dans le sens de celui qui n'est pas semblable ř la majoritť. Je suis persuadě que votre espćce est le produit d'une de ces mutations imposěes ř la nature... La terre brűlěe se rěvěla vite incapable de contenir la vie qui, comme ř l'origine, retourna ř la mer... Petit ř petit, vos ancětres gravirent les ěchelons de la connaissance et s'adaptćrent ř la vie sous-marine. Les femelles de votre espćce ne rěussirent pas, pour une raison que j'ignore, ř s'adapter et disparurent. Ils eurent donc, par

obligation, des rapports avec celles des Œ survivants normaux Œ qui réussirent Œ leur engendrer, de temps Œ autre, des enfants semblables Œ eux !...

Parce que, selon vous, c'est nous... qui serions des anormaux ! s'écria Xarauz.

Réfléchissez un moment, voulez-vous... Si j'existais il y a 500000 ans... et vous

Savez bien que j'existais... et que les êtres qui vivaient en même temps que moi étaient tous semblables Œ moi, c'est qu'après sont apparus des hommes comme vous !

Xarauz resta un moment silencieux. Il était visiblement décontenancé.

A moins... que nous ne soyons pas d'origine terrestre... que..., que nous soyons venus d'ailleurs... Je ne sais pas, moi, d'autre part..., d'une autre galaxie,..., d'une autre planète !

Allons donc ! fit Simon en haussant les épaules. Avouez que mon explication vous trouble... Il n'y a pas une chance sur un milliard pour que vous veniez d'ailleurs, alors que ce que je viens de vous exposer a toutes les chances d'être la triste réalité ! Les nouvelles conditions d'habitabilité créées par l'homme Œ cette époque ne pouvaient pas, sans aucun doute, permettre la survie Œ des êtres constitués comme moi. Il a donc fallu..., et c'est là une des lois primordiales de la nature, qu'elle s'adapte ou bien qu'elle disparaisse...

Comment expliquez-vous qu'il subsiste encore des hommes tels qu'ils étaient Œ votre époque ?

Qu'est-ce que 500000 ans par rapport Œ l'âge de notre planète ? Une goutte d'eau dans d'infini de l'océan. Si je m'en rapporte aux quelques études de paléontologie que j'ai pu faire dans mon jeune temps, et si je prends l'exemple des dinosaures, leur disparition, que Ton qualifiait Œ tort de Œ soudaine Œ a dû s'étaler sur plusieurs centaines de milliers d'années. Certains d'entre eux ont donc vécu en même temps que leurs Œ descendants Œ les premiers mammifères, ceux-là mêmes dont les hommes sont issus. Petit Œ petit, si telle est la volonté de la nature, les Untermen disparaîtront, donc, pour vous laisser la place... Mais cela vous pose un problème insoluble car, sans eux, vous êtes vous-mêmes destinés Œ disparaître !

Comment cela ?

Vous m'avez bien dit que vous ne pouviez vous reproduire que grâce à des femelles de leur espèce..., qu'il ne naît jamais de filles parmi vous ?

Oui..., en effet ! balbutia Xarauz, décontenancé, je n'y avais pas songé !

Alors, fit Simon triomphant, je vous laisse en tirer vous-même les conclusions !

Simon sourit à Saara qui le regardait intensément et se rassit à ses côtés. Les gardes, derrière eux, n'avaient pas bronché. Xarao serrait les mâchoires, les robots étaient toujours immobiles, les yeux vides, l'air absent. Xarauz, lui, s'était pris la tête dans les mains, il était pâle comme un mort.

J'ai besoin de réfléchir, dit-il après un long moment. Qu'on me laisse seul !

Sans un mot et sur un signe de leurs gardiens, Simon et sa compagne le suivirent. Ils empruntèrent de nombreuses galeries aux étranges cloisons coulissantes qui s'ouvraient sans bruit devant eux. Enfin, après avoir de nouveau survolé la cité sur les T planchettes t, ils furent conduits au lieu qu'on leur avait réservé pour leur résidence. Xarao n'avait pas ouvert la bouche. Par moments, Simon sentait peser sur ses épaules, son regard lourd de menace.

Ils restèrent environ trois semaines à B. 1 sans que Xarauz n'exprime le désir de les revoir. De temps à autre, Xarauz venait les visiter et ils discutaient de choses et d'autres. Jamais ils n'abordèrent ensemble le problème soulevé avec le vieillard aux sept vies. L'amabilité du géant était obséquieuse et forcée.

Plusieurs fois aussi, ils T montèrent t à la surface. Dans des engins comparables à ceux qu'ils utilisaient sous les eaux, les géants leur firent constater à quel point le globe était désert... En effet, aucune vie, ni animale, ni végétale, n'y apparaissait. Ils visitèrent l'une de ces profondes cavernes où les Untermen de la surface cultivaient pour leur maître d'énormes champignons, les N'nuras au goût si étrange. Elles étaient plongées dans une obscurité quasi totale et Simon constata avec horreur que dans les plus profondes d'entre elles, beaucoup des T hommes t qui y travaillaient, surtout les jeunes, n'avaient pas d'yeux, ou tout au moins qu'une membrane recouvrait leur emplacement. Ils fuyaient même la lumière comme si celle-ci leur eût fait mal. Comme Simon s'en étonnait, Xarao, sèchement, lui lépliqua :

Comment, vous, professeur, n'avez aucune explication à proposer ? Vous m'étonnez, vous ne manquez pourtant pas d'arguments et de théories... habituellement !

Eh bien ! oui, Xarao ! répliqua-t-il, piqué au vif. Il y a là aussi une explication. Nous savons que le besoin crée l'organe ; c'est l'un des principes de l'évolution... N'ayant pas de lumière, ils n'ont plus besoin d'yeux... Petit à petit, les nouvelles générations perdent donc ces organes puisqu'ils n'en ont plus l'usage..., mais la nature l'a sûrement compensé par un autre avantage !

En effet, ces hommes aveugles se déplaçaient avec une rapidité fantastique sans jamais se heurter les uns les autres, sans tomber. La nature avait remplacé l'organe inutile par cette sorte de radar dont étaient, par exemple, jadis équipées les chauves-souris.

Etrange animal que l'homme ! murmura Simon pour lui-même. Il met maintenant autant d'acharnement à survivre et à s'adapter qu'il en a mis, jadis, à se détruire... Insondable mystère de la nature humaine !

Malgré lui, il ne put s'empêcher d'être ému du misérable spectacle des descendants

des monstres humains qu'il avait connus, dont il faisait partie à l'époque. Ah ! s'il pouvait un jour revenir au XXe siècle, s'il pouvait décrire à ses contemporains l'abîme dans lequel Us allaient laisser s'anéantir, dégrader leur espèce... Peut-être comprendraient-ils ? Peut-être l'écouteraient-ils ?...

Puis il se prit à songer qu'il ne pouvait rien, que ni sa voix ni celle de personne n'entraveraient la roue du destin des hommes. Des centaines d'autres avant lui avaient prévu sans le voir ce qui arriverait. Ils l'avaient dit, ils l'avaient crié, et cela n'avait rien empêché... Non, même s'il revenait, même s'il hurlait sa peur..., les hommes ne l'écouteraient pas. Il haussa les épaules avec découragement.

Il ne restait pas sur terre le moindre vestige de ce qui, jadis, avait été de brillantes métropoles.

Les Îles glissaient dans l'azur à faible hauteur, le désert succédait au désert, les montagnes elles-mêmes semblaient avoir disparu sous l'action d'un robot géant... Rien, pas le moindre arbuste, pas le moindre bruit. Anxieusement, fébrilement, Simon scrutait

l'horizon, essayant de s'y reconnaître à l'aide de cartes que leur avaient remis les géants. Là..., il en était sûr, malgré le glissement des

continents, Lř..., devaient se tenir Paris et, Lř, Londres, et, Lř..., Moscou ! et, Lř, Pékin !... Rien... Il n'y avait plus rien ! Plusieurs fois Simon se crut devenu fou... Non, ce n'était pas possible... Tout ne pouvait pas avoir été anéanti..., comme ça..., d'un seul coup ! Hélas ! chaque espoir était immédiatement suivi d'une nouvelle déception... Le surhomme du XXe siècle s'était détruit lui-même et avait entraîné dans sa chute toutes les créatures vivantes. Comme si elle voulait effacer jusqu'au souvenir même de son passage, comme si elle se vengeait du plus grand prédateur qu'elle ait jamais connue, la terre l'oubliait, Astie morte, elle poursuivait sa course fantastique dans l'infini, véhicule cosmique de races abâtardies, pâles rejets usés d'une souche gigantesque.

Il était évident que, ř voir la surface en cet état, il était difficile, pour ainsi dire impossible, ř des êtres qui ne l'avaient pas connue ř avant ř, d'imaginer qu'il y avait pu s'y épanouir, même dans ces temps lointains,

une civilisation florissante. Il était encore plus étonnant de constater l'acharnement ř survivre des quelques rescapés de l'effroyable catastrophe qui avait fait, jadis, de cette planète un désert...

Saara, quant ř elle, parlait peu, elle témoignait ř Simon un amour qui frisait la vénération... Le soir, dans leur ř appartement ř, il lui racontait comment était la terre, lorsqu'il y vivait. Bile l'écoutait religieusement, ses grands yeux noirs fixés sur les siens. Elle lui posait une infinité de questions, s'étonnait, s'enthousiasmait, s'irritait aux explications de Simon. Elle commençait ř comprendre et elle, qui n'avait jamais connu que la soumission, l'obéissance servile, prenait peu ř peu conscience d'elle-même et de ce qu'elle représentait... Ainsi donc l'enfant qu'elle portait, l'enfant de Simon, leur enfant, était un homme dont les origines étaient plus anciennes encore que celles de ceux qui se prétendaient leurs maîtres. Un sentiment de fierté l'envahissait. Elle parlait maintenant couramment et son esprit était vif. Son aptitude ř comprendre, ř assimiler, la rapidité et la justesse de ses conclusions stupéfiaient Simon, chaque jour un peu plus. Il était fier d'elle... Souvent lorsqu'il se penchait sur elle pour effleurer son front d'un baiser, il pensait avec angoisse ř l'avenir de son enfant, et l'idée de regagner son monde ř lui l'étreignait chaque jour davantage. L'énorme pierre taillée qui brillait au cou de la jeune femme leur aurait largement assuré l'aisance pour une vie entière. Puis la vanité de ses réflexions l'envahissait ! Comment regagner le XXe siècle ? C'était impossible... S'il pouvait retrouver l'endroit exact où il était apparu dans ce monde-ci..., s'il pouvait franchir la barrière spatio-temporelle ?... Tout cela faisait beaucoup de si ! Alors, il poussait un

soupir et, sur leur lit, tenant Saara serrée contre lui, il s'endormait et rêvait de jardins magnifiques où tous trois, comme aux premiers jours du monde, vivaient heureux... Il n'y avait pas encore de Dieu sur la Terre et l'homme n'était encore qu'un animal doué d'intelligence.

Puis ils ne virent plus Xarao durant plusieurs jours. Un vent de panique semblait s'être emparé des dirigeants des différentes cités aquatiques. Plusieurs fois, ils s'étaient rendus à des réunions organisées par le vieillard aux sept vies. Les fondements mêmes de la société semblaient avoir été ébranlés par les révélations de Simon. Bien que tenu à l'écart des discussions, le professeur sentait bien que quelque chose n'allait pas... Les robots vaquaient toujours aussi mécaniquement à leurs occupations, mais, de temps à autre, au-delà des limites qui leur avaient été réservées, Simon et Saara surveillaient avec intérêt l'intense va-et-vient des Dirigeants se rendant ou repartant du palais de Xarauz. Par l'un des prêtres qui le visitait de temps à autre, et avec qui il était en bons termes, il apprit que de profonds changements se préparaient... Chose incroyable ! les greffes avaient été suspendues..., l'on ne pouvait même plus procéder au remplacement de certains robots, faute de matériel. Bref, toute la planète était en effervescence... Certains Dirigeants partisans d'une réforme se groupaient autour de

Xarauz, d'autres, et plus particulièrement la caste sacerdotale lui était opposée. Beaucoup murmuraient contre lui et désiraient sa destitution. La vie même du vieux dictateur semblait menacée ; les services de protection avaient été renforcés, des dizaines de robots-soldats armés jusqu'aux dents, patrouillaient dans la cité. Il passait sur les hommes vrais un vent de folie qui menaçait l'ordre établi...

Un événement capital, incroyable, allait précipiter les événements, effacer tous les doutes qui pouvaient encore subsister dans l'esprit de Xarauz et de ses partisans. Ils devaient, le lendemain, visiter les fonds sous-marins aux abords de B. 1.

CHAPITRE IX

L'on n'échappe pas à son destin ! L'homme du 5 000e siècle, pas plus que celui du XXe. Chaque espèce connaît son apogée, puis, inexorablement, après un temps plus ou moins long de stagnation, où tout nouveau progrès semble impossible..., commence le processus irréversible de la régression, de la chute, plus ou moins rapide, selon les causes qui la provoquent !

Bien que la structure et la position des continents eussent été profondément modifiées, bien que les eaux eussent été considé-

rament soulevées par l'énorme attraction qu'elles subissaient de la part de l'astre des nuits, il était tout de même relativement possible à un homme du XXe siècle de reconnaître, vaguement, il est vrai, les lieux où il se trouvait.

Weinach et ses guides empruntèrent pour la première fois un engin beaucoup plus volumineux que ceux qu'ils avaient eu coutume d'utiliser jusque-là... C'était un gros submersible métallique, à la ligne très profilée et harmonieuse dont les flancs étaient constitués par d'immenses baies vitrées, ce qui permettait une vision circulaire totale.

Maladresse ? Erreurs de calculs directionnels ? Personne ne saurait le dire ! Toujours est-il que quelques heures après leur départ de B. 1, à faible profondeur, le sous-marin heurta une petite colline sous-marine provoquant une énorme saignée dans cet amas de corail, ce fouillis de plantes et d'algues, et qu'un objet brillant apparut aux yeux effarés des Œ hommes vrais et du professeur.

Par les hublots ouverts, tous purent le contempler. Cet objet était manifestement de

facture humaine. C'était une grande fusée de quelques mètres de longueur, constituée d'un métal brillant, nullement altéré par l'eau de mer, et dont le nez pointant vers la surface semblait narguer ses inventeurs, une sorte d'obus, de grosse bombe. La stupeur cloua un moment les Œ hommes vrais et sur place. Le professeur, lui, restait immobile, pensif ; il regardait lui aussi de tous ses yeux, cherchant à rassembler ses souvenirs... Il connaissait, il avait déjà vu cet objet ! Cela était certain, mais où ? Et quand ? Il s'efforça à la concentration, malgré l'agitation fébrile qui commençait à régner autour de

lui...

Voyons, faisons le point ! pensa-t-il. Si sa mémoire était exacte, ils devaient se trouver en Amérique du Nord... Enfin, f l'emplacement de ce qui, jadis, avait été l'Amérique du Nord. (Il calcula rapidement.) L'emplacement approximatif de B. 1 devait se trouver f peu prcs au centre des anciens Etats-Unis d'Amérique... La direction qu'ils avaient prise, oui, c'était cela, maintenant la vitesse approximative. Il consulta rapidement sa T carte f plastique... Pas

de doute, ils devaient se trouver f la hauteur de ce qui, jadis, fut l'orgueilleuse New York... Alors, ce container ?

Les souvenirs, maintenant, affluaient... Il se remémorait son voyage en 1964, ou plutôt en 1965, oui en 1965 f l'Exposition Universelle de New York... Si c'était cela ! Ce serait formidable ! Il tiendrait enfin en main la preuve, la preuve formelle qui lui manquait... Son cur battait f se rompre dans sa poitrine.

Il faut aller voir ce que c'est ! fit-il d'une voix blanche, s'efforçant de dissimuler Je profond trouble qui l'envahissait.

Sans répondre, Xarao, trcs .pâle, fit un léger signe. Deux robots se dirigèrent de leur pas saccadé vers le fond de l'appareil. Ils disparurent f leurs yeux par une petite ouverture qui s'ouvrait dans une cloison. Quelques minutes plus tard, on pouvait les voir, marchant sur les fonds moussus en direction de T l'objet f. Bientôt, ils l'atteignirent. Malgré leur force colossale, ils n'arrivèrent pas f le soulever. Simon ne se contenait plus d'impatience... Enfin, trois autres

robots ayant été vite envoyés en renfort, ils y parvinrent. Bientôt, ils furent dans l'appareil..., puis aux pieds de Simon et de ses compagnons... Alors, tous les doutes qui pouvaient subsister dans l'esprit de Simon s'évanouirent... C'était bien lui!... TIl f l'avait vu enterrer devant lui, ce container ! Il s'en souvenait maintenant parfaitement... Nul ne pourrait plus douter de sa parole... Il allait pouvoir prouver irréfutablement que 500000 ans auparavant, des hommes..., des hommes civilisés peuplaient la surface de la terre.

Il voulait préparer son effet... Avant même que le container ne fût ouvert, il entreprit de décrire son contenu f Xarao et f ses compagnons, interdits et beaucoup plus bouleversés qu'ils n'eussent voulu le laisser paraître. Il s'approcha de l'ogive. Une main s'abattit avec rudesse sur son épaule. Surpris, il tourna la tête : Xarao se tenait derrière lui, immobile, le regard dur...

Mais, je vous dis que je connais cet objet... Je l'ai vu... C'était en 1965 à New York (1).

(1) Exact.

Je ne comprends rien à ce que vous " racontez, fit Xarao sèchement. 1965 ? New 'York.? Peut-être plus simplement, ce..., cet

objet... N'est-il qu'une fantaisie de la nature ?

Vous m'en faites étrangement penser, s'écria Simon, excédé, à ces Œ savants Œ

inconscients qui niaient l'évidence, qui se refusaient à admettre l'existence d'hommes préhistoriques, partant de principes religieux surannés qui baptisaient Œ pierre de foudre Œ des haches de silex et autres objets de pierre [travaillés par les hommes... Non, Xarao, ne vous en déplaise... Il ne s'agit pas d'une Œ fantaisie de la nature Œ... Cet objet est une boîte, un container qui renferme les preuves irréfutables d'une vie évoluée à la surface du globe, il y a 500000 ans. La preuve de l'existence d'hommes comme moi..., comme elle ! s'emporta-t-il.

Xarao restait de marbre ; cependant, on le sentait partagé, déchiré même. Toutes ses croyances, ses convictions de supériorité s'écrouleraient si cet Œ homme de la surface Œ avait raison. En même temps, c'était un savant, un scientifique ; depuis longtemps déjà, il ne partageait plus entièrement les

croyances religieuses de ses congénères. La vérité, si cruelle soit-elle, ne devait-elle pas éclater un jour, au grand jour. Il contempla longuement Œ l'obus Œ, reporta son regard sur Simon, un pâle sourire éclaira son visage.

Nous devons retourner immédiatement à B. 1, Xaraoz doit être prévenu, dit-il.

Merci ! fit simplement Simon en s'emparant de la main du géant et en la serrant vigoureusement. Celui-ci détourna son regard et s'éloigna d'un pas lourd, il paraissait un peu plus voûté qu'avant.

Les dégâts causés à l'appareil étaient insignifiants... Il reprit sa route. Xaraoz, prévenu par radio, les attendait avec l'impatience et l'anxiété que l'on peut deviner. Simon, quant à lui, songeait à Saara ; il allait enfin lui rendre, à elle et à tous ses semblables, leur dignité d'hommes et de femmes.

Xarauz s'agitait fébrilement ; il marchait nerveusement de long en large, s'arrêtant parfois devant l'écran télé-sonor qui tenait

l'un des murs de la pièce. L'appareil venait d'accoster... Il n'allait plus maintenant tarder à savoir. Différents Dirigeants des cités sous-marines les plus voisines étaient réunis autour de lui. Il y avait le Maru'H, le gardien des Dogmes religieux, Z'Zanga, chargé du réapprovisionnement en robots, de qui dépendaient tous les centres de greffes et qui ne se tenait plus de rage depuis l'interdiction formelle de poursuivre les opérations de dépersonnalisation... Et bien d'autres encore. Les prêtres voyaient d'un très mauvais œil les innovations de du vieux dictateur et, d'un bout de la salle à l'autre, ce n'était qu'un brouhaha hostile.

Soudain, un lourd silence s'appesantit sur l'assistance. Précédés de Xarao, Simon et Saara venaient de faire leur entrée. Derrière eux, à quelques mètres, porté par huit robots des plus robustes, suivait le container. Sans un mot, ils s'avancèrent jusqu'au centre de la pièce et déposèrent l'objet sur le sol. L'assemblée semblait pétrifiée. Xarauz garda longtemps les yeux fixés sur la longue ogive brillante, puis il releva lentement la tête et fixa longuement Simon. Il semblait avoir

vieilli brusquement depuis leur dernière rencontre, son dos était encore un peu plus voûté, son visage pâle et amaigri reflétait le débat qui l'agitait. Simon eut presque pitié de lui. Il ressentit aussi profondément l'hostilité des assistants. Enfin, d'une voix qui trahissait son angoisse, Xarauz dit :

J'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière conversation, homme de la surface ; je me suis rendu compte combien sont fragiles les bases d'une société qui repose sur l'incompréhension, la négation de l'individu. (Un murmure de désapprobation parcourut l'assistance ; imperturbable, Xarauz continua.) Les différences sociales, en un mot le racisme... Je me suis livré à des recherches, j'ai fouillé les mémoires des ordinateurs, consulté nos livres sacrés. (Il eut un petit sourire triste et désabusé.) Il se pourrait bien que tu aies raison !

La salle s'agita, on entendit même quelques cris et des injures à l'adresse du vieillard... Les robots-gardiens firent un pas en avant, prêts à intervenir... Après un long silence, le calme revint... Xarauz n'avait pas

bronché ; calmement, il faisait face à ses adversaires.

La voilà donc cette preuve..., qui doit nous confondre, fit-il en

tournant autour du container. (Se baissant, il palpa doucement les flancs de l'énorme boîte.) Tu disais connaître ceci, tu prétends être capable de nous révéler ce qu'elle contient !

En effet, je Je puis... J'étais là lorsque les hommes de mon temps ont enfoui dans le sol les preuves de leur existence destinées aux générations qui leur succéderaient.

Impensable, forfanterie, imposture ! entendit-on de tous côtés.

Simon était bien décidé à conserver son calme... Il ne broncha pas.

Vous avez les moyens techniques de vérifier l'âge de cet objet ! Alors, faites-le !

Les robots-servants s'approchèrent, suivis de plusieurs géants porteurs d'appareils compliqués. Ils s'affairèrent autour de l'engin. Enfin, après une bonne demi-heure, le plus grand d'entre eux balbutia d'une voix blanche :

Il ne peut y avoir aucun doute, cet objet a bien été fabriqué par des êtres très

évolués..., et son âge, à un ou deux mille ans près, est de 500 000 années !

Etes-vous certain de ce que vous avancez ? demanda Xarauz.

- Absolument !

Tu as la parole ! fit gravement le vieillard, se tournant vers Simon.

A mon époque, dit Simon, il n'y avait qu'une seule race, divisée elle-même en différents groupes ethniques de couleurs différentes. Trois grands groupes : les Blancs, les Jaunes et les Noirs, eux-mêmes divisés en sous-groupes. Les Noirs majoritaires en Afrique, les Jaunes de loin les plus nombreux en Asie, et les Blancs en Europe, Asie du Nord et Amérique. De nombreux métissages avaient lieu, prouvant s'il en était besoin, l'origine commune de tous et leur égalité biologique. Les hommes se groupaient par nations dans des lieux qu'ils délimitaient par des séparations souvent arbitraires, et qu'ils nommaient frontières. Je vivais en Europe, dans un pays qui avait nom France... De temps à autre, les hommes organisaient de grandes manifestations, commerciales en

général. C'est à l'occasion de l'une d'elles, à l'Exposition Universelle de

New York, qui eut lieu en 1965 de notre ère, que j'ai vu pour la première fois ce container!...

En 1965, donc, répétant et améliorant une opération qu'ils avaient déjà effectuée en 1938, les Américains ont enterré, à l'emplacement de l'exposition universelle de New York, ce container en forme de torpille que vous avez sous les yeux. J'ai assisté à cette cérémonie au titre d'invité scientifique. Primitivement, cette boîte aurait dû être ouverte en l'an 7000, nos successeurs devaient y trouver l'inventaire de nos occupations, de nos préoccupations aussi, ainsi que tout le matériel d'usage quotidien... Nous ne pouvions pas savoir que les hommes anéantiraient leur civilisation avant l'an 7000, et sans ce hasard miraculeux, je ne pourrais pas aujourd'hui vous apporter la preuve que vous attendez... Vous, Xarauz, et que vous redoutez, fit-il en se tournant vers les prêtres et les Dirigeants... Dans cette boîte, vous trouverez, si ma mémoire est exacte, plusieurs milliers de pages de documents ayant trait à toutes les activités humaines.

scientifiques, artistiques, religieuses, de nos contemporains, de 1940 à 1965, des pilules anti-conceptionnelles, des disques de chanteurs connus, des objets familiers d'usage courant, tels que brosses à dents (1), des maillots de bain, des photographies de mode et une infinité d'autres gadgets... Voilà, messieurs, ce que vous trouverez dans cet objet, je consens à être exécuté immédiatement si je vous ai menti.

Simon se tut, croisant fièrement les bras sur la poitrine, face aux géants. Il les contemplait d'un air triomphant. Saara, très émue, se tenait à ses côtés. Sans dire un mot, Xarauz fit un geste en direction des robots. Trois se détachèrent, s'approchèrent de la torpille et, lentement, avec des gestes très précis, commencèrent à dévisser le nez de

l'engin.

Quelques minutes plus tard, les géants, atterrés, avaient sous les yeux tous les objets décrits par Simon. Aucun doute n'était plus permis, non seulement le professeur avait bien vécu 500 000 ans auparavant, mais il

(1) Exact.

existait bien à cette époque une société très évoluée, une civilisation extrêmement complexe, héritière de civilisations plus anciennes encore.

L'apparition de cet homme et de ce simple objet anéantissait en

quelques instants tous les crédos, tous les dogmes établis... Les Ħ hommes vrais ħ n'étaient bien, en fait, que des Ħ monstres ħ, que des Ħ mutants ħ.

Presque rudement Xarauz intima l'ordre, ħ Simon et ħ sa compagne, de quitter les lieux. Deux robots les raccompagnèrent ħ travers le dédale des couloirs jusqu'au local qui leur avait été réservé. Les géants, de toute évidence, ne désiraient pas qu'ils assistent ħ leurs délibérations. Simon imaginait sans peine Jes profonds remous qui devaient agiter les Ħ hommes vrais ħ, il faisait confiance ħ Xarauz, il espérait en son équité, cependant il ne pouvait s'empêcher de craindre la réaction des Dirigeants, et plus particulièrement celle des prêtres fort attachés ħ leurs prérogatives et leurs privilèges. La réforme de la Société,

si réforme il y avait, ne manquerait pas d'entraîner de profondes modifications dont les prêtres feraient les premiers les frais. Tout changement dans une société entraîne automatiquement le remplacement d'une classe par une autre et aucune classe ne se laisse déposséder sans réaction. Celle des prêtres était ħ craindre. De plus, les Dirigeants des Ħ B ħ tenaient leur pouvoir du Sacerdoce et beaucoup d'entre eux étaient des Ħ Pontifes ħ. Il était évident qu'ils ne se laisseraient pas léser sans réagir. Xarauz aurait-il la force et le pouvoir d'imposer ses volontés. Il était ħ la fin de sa longue existence, vieux, fatigué, usé. Les révélations de Simon l'avaient rudement éprouvé. Soudain Simon eut peur, non pour lui, mais pour Saara, sa femme et l'enfant qu'elle portait. Il se sentit seul, désespérément seul dans ce monde Ħ inhumain ħ, froid et hostile. Il se promit d'être vigilant.

Pendant plusieurs jours, Simon tourna comme un ours en cage. Saara restait silencieuse, assise sur le rebord de leur couche, ħ le contempler, les yeux remplis d'amour. Puis, un matin, apparut l'un des trois prêtres qui l'avaient accueilli ħ B. 1. Il se nommait

U'Rgan. Il avait l'air visiblement inquiet. En quelques mots, il expliqua ħ Simon la situation. Il se sentait surveillé. Ils convinrent de se rencontrer le soir même ; que Simon et sa jeune femme se tiennent sur leurs gardes... Il ne pouvait leur en dire plus pour le moment. Il s'éclipsa discrètement... Simon, resta pensif, vaguement inquiet.

Quelques heures plus tard, U'Rgan réapparut accompagné de deux robots.

L'heure est extrêmement grave ! dit-il, sans préambule.

Sans qu'il s'en rendît compte, Xarauz vit les dernières heures de son

pouvoir..., peut-être même de sa vie !

A ce point ! s'exclama Simon, Mais, enfin, que se passe-t-il ?

Je suis de ceux, Homme de la Surface, qui font partie des Œ Réformateurs de la Religion Œ, depuis longtemps nous savons pertinemment que ce que nous enseignons, ce que l'on nous a appris, ne repose sur aucune base rationnelle. Certains d'entre nous se doutaient bien de l'origine commune des deux espèces qui peuplent la planète. Nous savons

bien que l'homme n'a pas été conçu pour vivre sous les eaux ; nous ne sommes ni des poissons ni des mammifères marins. Nous avons des poumons, des pieds, des jambes, des mains. La nature fait rarement de telles erreurs... Non, il est bien évident que nous avons été créés pour vivre dans une atmosphère Œ l'air libre... Nos cités reproduisent très sensiblement ce qui devait être les conditions de vie Œ la surface,... Œ votre époque !

En effet ! coupa Simon. Il est certain que les premiers de vos ancêtres qui ont construit ces cités, ne l'ont fait que contraints et forcés, sans doute les radiations qui ont ravagé la planète après le grand cataclysme ont rendu impossible toute vie Œ la surface, l'homme a dû s'adapter par obligation, car toute espèce qui ne s'adapte pas disparaît, aux conditions de la vie sous-marine, où ils étaient protégés.

C'est très exactement ce que nous pensions et votre arrivée, suivie de la découverte du legs de nos ancêtres a confirmé de façon éclatante toutes nos théories. Il faut bien nous résoudre Œ admettre que nous, qui nous qualifions d'hommes vrais, nous ne sommes, en fait, que les descendants monstrueux et tarés de l'espèce humaine... Si, si, ne protestez pas... Je n'en suis pas choqué... Notre espèce n'a aucun avenir, nous-n'avons pu survivre que grâce Œ des Œ artifices Œ... Oud', oui, je sais, je vous Je concède..., le mot est bien faible... Cela ne pouvait pas durer éternellement... Notre espèce est condamnée !

Peut-être pas, si..., interrompit Simon.

U'Rgan haussa les épaules et eut un petit geste désabusé pour imposer silence au professeur.

Il n'y a pas de si... Pouvons-nous demander de la Œ compréhension Œ aux Œ Un-

, termen Œ... Bien sûr que non. Il n'y a pas trente-six solutions : il n'y en a que deux : ou bien nous les reconnaissons comme nos égaux...,

avec toutes les conséquences que cela ne manquera pas d'entraîner..., ou bien nous serons contraints de continuer ce que nous avons fait jusqu'alors... Je crains bien que, hélas ! pour le moment du moins, la deuxième solution ne soit celle adoptée par la majorité des hommes vrais, Dirigeants et prêtres... De toute façon, même en continuant à agir de la sorte, notre race n'obtiendra qu'un répit... Alors ?

Enfin, coupa vivement Simon, nous n'en sommes plus à l'heure des hypothèses ni des discussions ! Que se passe-t-il exactement ?

Comme s'il sortait brutalement d'un rêve, U'rgan se ressaisit et fouillant sous sa tunique, contre sa poitrine, sortit un rouleau de plastique transparent couvert de signes qui y ressortissaient en noir et le tendit au professeur.

Tenez, lisez-le ! dit-il.

Vous savez bien que je ne comprends pas cette écriture ! lisez-le, je vous prie !

U'rgan saisit la feuille, ses mains tremblaient.

C'est un arrêté signé de Xarauz, dont l'application doit être immédiate sur toute la planète, précisa-t-il.

Ici, je me dois de faire une parenthèse, cet acte est anticonstitutionnel ; il n'a pas été approuvé par la majorité des Dirigeants..., il s'en faut... Voici le texte :

À dater de ce jour, toutes les greffes de cerveau sont interdites sur toute l'étendue du territoire. Il est interdit de renouveler le potentiel de robots. Ceux-ci ne seront plus détruits dès qu'ils se révéleront hors d'usage, ils devront disparaître de leur propre chef. Mourir, en somme, du mort naturelle, fit U'rgan, levant les yeux du document et fixant Simon. Il faut bien reconnaître qu'en agissant de la sorte Xarauz condamne notre espèce à mort... Aucun des hommes, enfin, aucun de ceux de notre race n'est capable d'accomplir les travaux manuels ou de surveillance dont sont chargés les robots... Si ceux-ci disparaissent, nous serons Incapables de les remplacer... Mais, ce n'est qu'un aspect de la question... Attendez la suite. Xarauz a décidé de rendre l'éducation obligatoire pour tous les Untermen ; ceci bouleverse tous les principes appliqués jusqu'à ce jour... Il est évident que ces créatures accablées par l'instruction jusqu'au privilège de noire race, vont prendre rapidement conscience. Nous ne sommes qu'une poignée face à leur multitude ; ils se rendront vite compte s'ils se refusent à nous servir, nous ne

pourrons rien contre eux. Oh ! évidemment, nous pourrions les y contraindre, les anéantir même..., nous en avons les moyens..., cela ne nous mēnerait qu'au même point... ; en les détruisant, nous nous détruirions encore plus sûrement nous-mêmes...

Alors, où est la solution ? coupa Simon. Ne pourriez-vous pas réussir à vivre ensemble ?

U'Rgan haussa les épaules, sa bouche se plissa en une moue de doute.

Croyez-vous, sincèrement, que les Un-terrnen ayant conscience des atrocités qu'a subies leur espèce depuis des millénaires accepteraient de coïlaborer avec leurs bourreaux ? Ce serait leur prêter une grandeur d'âme bien improbable. Imaginez une seconde que vous soyez l'un d'eux et répondez-moi franchement..., le pourriez-vous ?

Simon baissa la tête.

Je ne le pense pas, balbutia-t-il.

Alors, vous voyez bien ! Et quand vous connaîtrez la dernière décision de Xarauz, vous comprendrez encore mieux que

la révolte gronde. Nulle espèce n'accepte de disparaître de gaieté de cur. Je suis partisan de réformes, elles sont nécessaires. Depuis votre arrivée, notre monde n'est plus..., ne sera plus jamais comme avant, mais je crois qu'il eût fallu qu'elles fussent plus progressives... Vous allez en juger : Xarauz ordonne que les femelles d'Untermen ne soient plus considérées comme de simples machines à reproduire, mais que les unions soient volontaires de part et d'autre... Quelle femme acceptera de perpétuer une espèce qui opprime la sienne, de donner le jour elle-même à son ennemi le plus mortel ?... Vous aviez vu juste, Simon, c'est impensable : l'émancipation de ces Ź gens à sonne le glas de notre race !

Je ne croyais pas que tout serait si rapide ! fit Simon. Je suis atterré... Rien n'est facile avec les hommes, il en a toujours été de même de tous temps... Je réalise à quel point ce que j'avais souhaité est irréalisable..., c'était aller paradoxalement contre la nature... ; une espèce plus faible doit céder la place à la plus forte..., c'est une loi d'airain, nul ne peut aller contre, ni moi, ni Xarauz,

ni personne... Pauvre humanité... Cette fois, je crois que c'est vraiment la fin !

Un sanglot le fit se retourner. Saara se précipita dans ses bras, elle

était en larmes.

Oh ! mon amour, qu'ad'lons-nous devenir ? s'écria-t-elle, en s'effondrant sur son épaule.

Calme-toi, chérie, rien n'est perdu... Rien ne nous menace !

Ne croyez pas cela ! fit U'Rgan, en hochant la tête. J'ai bien peur que votre vie í tous deux ne soit menacée. Votre seul protecteur est Xarauz...

N'est-ce pas la meilleure des garanties ?

Je m'en veux de vous enlever vos illusions..., mais, enfin, ayez les pieds sur terre, Simon !... Ne comprenez-vous pas où je veux en venir depuis tout í l'heure ? s'emporta le géant. La vie même de Xarauz est en danger ! Croyez-vous que les Dirigeants, les prêtres vont se laisser déposséder, anéantir ?... Allons donc... Revenez í la réalité... Pour le moment, seuls Xarauz, les prêtres et les Dirigeants savent. La majorité est contre l'idée

de réforme... d'l suffit d'éliminer la minorité pour que tout rentre dans l'ordre ! C'est simple, non ?

Croyez-vous qu'ils oseront aller jusque-lí ? interrogea Simon.

Sans aucun doute ! L'élimination de Xarauz est pratiquement décidée ; lui disparu, l'opposition n'est plus qu'un corps sans tête !

Comment savez-vous tout cela ? fit Simon, soudain méfiant.

Saara ne pouvait s'empêcher de frissonner, elle avait les nerfs í vif. Son angoisse était terriblement communicative et Simon avait de plus en plus de peine í se contrôler...

L'opposition doit se réunir ce soir..., í d'insu de Xarauz, pour prendre des décisions. Je dois y assister... N'ayez aucune crainte. Non, je ne joue pas double jeu... Je peux vous promettre que je mettrai tout en uvre pour éviter le pire... Mais, hélas ! je ne peux pas grand-chose !

Et Xarao ? que devient-il dans tout cela ? Un moment, j'ai pensé qu'il n'était pas hostile í l'idée de réformes !

Xarao n'est pas contre, certes non !

Mais ne vous faites pas d'illusions.,, au cas où Xarauz viendrait í disparaître..., l'opposition a tin bon moyen de le Ĥ récupérer Ĥ, si j'ose

dire. Il est le plus ancien et le plus qualifié des Dirigeants... Il y a de grandes chances pour que l'on fasse appel à lui... Je connais bien Xarao : c'est un ambitieux et aucun sentiment, si louable soit-il, ne l'arrêtera... Il ne compromettra pas son avenir, sa position au sein de notre société pour ceux que, dans le fond de lui-même, il ne considère véritablement que comme des Ĥ animaux à aspect humain Ĥ. C'est un Xar..., la caste la plus élevée dans la hiérarchie des vrais hommes. On n'efface pas en quelques mois, ni même quelques années, des siècles de traditions, de convictions !

Il faut que j'assiste à la réunion ! fit Simon, en claquant des doigts... Il le faut, je tenterai de les convaincre.

Vous n'y pensez pas ! s'exclama U'Rgan. Vous êtes la cause principale des bouleversements qui agitent notre monde... Ils ne vous écouteront même pas !

Alors, que faire ?

Simon était effondré, son regard, affolé,

allait de Saara au géant. Il se sentait pris au piège, traqué. Soudain, une idée, une idée folle, lui traversa l'esprit...

Il nous faut fuir, Saara..., fuir... (Il l'avait prise aux épaules et la secouait presque rudement.) Regagner la surface... Peut-être pourrions-nous y vivre ? Il faut penser à notre petit qui va naître... Il a droit à la vie... Tout le monde a le droit de vivre...

Vous savez bien que nul ne peut plus vivre à la surface ! fit U'Rgan gravement.

Peut-être... Nous y réussirons, nous ! S'il nous reste une chance, si minime soit-elle, nous n'avons pas le droit de la laisser passer... Peut-être parviendrons-nous à rejoindre l'une de ces cavernes, là où vivent les hommes des profondeurs... Les Ĥ hommes vrais Ĥ n'y vont pour ainsi dire jamais !

Restez calme, Simon... Je vais chercher d'abord un moyen de vous faire assister... incognito, à la réunion de ce soir. Selon la tournure que prendront les événements, il sera toujours temps d'aviser... Ne bougez pas d'ici, je viendrai vous chercher !

Sans insister davantage, U'Rgan tourna les

talons et, suivi des deux robots, disparut sans bruit. Simon et Saara,

immobiles, le suivirent longtemps du regard jusqu'ŗ ce qu'il disparaisse derričre l'ŗnorme bassin contenant des algues multicolores, lŗ-bas, au dŗtour d'une allŗe.

CHAPITRE X

Tous les circuits de détection extérieure ayant été coupés, il avait été relativement facile é U'Rgan de faire pénétrer Simon dans l'enceinte de l'édifice où étaient réunis les Dirigeants opposés aux réformes de Xarauz. Dissimulé derrière une colonne, il surplombait toute la salle où siégeaient deux cents é deux cent cinquante participants. Les discussions allaient bon train et un fort bruit de foule montait jusqu'é lui.

Surtout ne bougez pas, quoi qu'il arrive, recommanda U'Rgan. Je ne réponds pas de votre vie..., ni de la mienne, si jamais vous êtes découvert. Aprés la séance, je vous

ferai quitter les lieux... Ne vous impatientez pas !

N'ayez crainte, je ne bougerai pas ! Simon s'installa le plus confortablement

qu'il put. Il était bien décidé é ne pas perdre une bribe des discussions. U'Rgan ayant laissé un robot é la garde de Saara, il se sentait rassuré. Rien ne pouvait lui arriver en son absence.

Soudain, les conversations cessèrent. Une longue ovation s'éleva de l'assemblée. N'Aru, le grand prêtre, suivi de Z'Zanga, \enait de faire son entrée. Sans répondre aux démonstrations des participants, ils gagnèrent tous deux le fond de la salle et montèrent sur une petite estrade qui avait été préparée é l'intention des orateurs. Simon remarqua avec étonnement qu'aucun robot n'était dans la salle. Les Œ hommes vrais é se méfieraient-ils même d'eux ? Enfin, N'Aru étendit le bras face é la foule, réclamant le silence. Son visage glabre était contracté et violemment secoué de tics nerveux. Z'Zanga s'assit é ses côtés. Le calme revint peu é peu, et le pontife prit la parole.

Frères ! Notre histoire nous enseigne

depuis des millénaires que tout ce qui ressemble é un homme n'est pas forcément un homme. Malheur é celui qui l'oublie ! rugit-il, car il va contre les Volontés de l'Etre Suprême qui a voulu la séparation des espces entre elles. Il y a autant de différence entre un Œ homme vrai é et un Œ Untermen é qu'entre l'une de ces créatures et le dernier des mollusques marins. En nous servant de ces êtres dont la morphologie est proche de la nôtre, en nous perpétuant grâce é leurs femelles, nous

ne faisons, nous ne faisons et nous ne ferons que respecter l'ordre voulu par le Créateur...

Des applaudissements ponctuèrent la profession de foi de N'Aru... Puis, il y eut un léger flottement. Xarao venait de faire son entrée. Il était grave, sans un mot ni un regard pour personne, il gagna la place qui lui avait été réservée et s'assit à la droite de N'Aru, Il répondit d'un bref signe de tête au salut silencieux que lui adressait Z'Zanga. Tous ceux qui contreviennent aux volontés du Créateur agissent contre la nature, car la nature elle-même est son uvre. Mais il y a plus grave encore, frères, Xarauz,

notre grand Dirigeant lui-même, le gardien de nos lois les plus sacrées semble subitement avoir perdu la raison ! Depuis l'arrivée de cet Œ homme de la surface Œ, parmi nous... il n'est plus le même. Prêtant l'oreille aux divagations de cette créature venue nul ne sait d'où... Il prétend réformer notre société... Il ose s'attaquer à nos dogmes. A l'entendre, nous ne serions que les descendants dégénérés des ancêtres directs de ces Œ Untermen Œ qui vivent encore parmi nous. (Il eut un gloussement rageur.) D'un trait de plume il bouleverse, il ébranle notre société jusque-dans ses fondations... Nous devons accepter de disparaître pour laisser la place... et à qui..., à quoi..., à ces créatures aberrantes à l'aspect humain, incapables du moindre acte créateur..., tout juste bonnes à servir... Si les choses n'étaient pas si graves, avouez, frères, qu'il y aurait de quoi sourire.

Il s'arrêta quelques instants, reprenant souffle. Xarao, la tête dans les mains, ne bronchait pas, et gardait le regard baissé.

Xarauz, poursuivit N'Aru, n'est plus capable de gouverner... Il a fait son temps... L'heure est arrivée où il doit rejoindre ses

prédécesseurs... Je propose à l'assemblée sa destitution. Il en va de nos institutions, il en va de notre foi... Nous autres, les prêtres de l'Etre Suprême, fidèles aux principes du Grand Moshe, nous étoufferons l'hérésie dans l'uf... Nous écraserons le schisme, nous briserons tous ceux qui osent menacer la puissance des Œ hommes vrais Œ, leur suprématie sur tout ce qui vit...

L'influence de Xarauz est encore considérable, coupa Z'Zanga d'une voix forte. Lui vivant, frères..., ces idées sont dangereuses... Deux choses, au reste, sont dangereuses pour nous... Lui, et cet homme de la surface... Sans eux, la rébellion sera vite écrasée... Eux vivants, tout est remis en question. A peine promulguées, les lois scélérates reçoivent déjà une audience insoupçonnée. Des hommes de notre

propre espèce sont séduits par ses théories... Ils se précipitent au suicide, la joie au cur... Déjà, frères, certains des B ne peuvent plus renouveler leurs robots défaillants..., certains de nos troupes marines sont sans surveillance... Les récoltes de N'nuras ne sont pas rentrées dans 21 B. Certains édifices destinés à l'éducation des Untermen sont en cours

de construction. Si nous n'agissons pas immédiatement, d'ici à très peu de temps, demain peut-être, il sera trop tard... Et il y a pire encore... Certains d'entre les Untennen semblent avoir été informés des réformes projetées ! On a constaté des attroupements dans plusieurs réserves... Certaines femelles ont refusé des rapports avec les êtres de notre race et dans certaines maternités quelques-unes d'entre elles refusent d'alimenter ceux de leurs petits qui sont semblables à nous... Un murmure de colère parcourut l'assistance, tandis que Z'Zanga continuait :

Je vous le répète, frères, il est temps d'agir... ; mais il faut faire vite... Aux grands maux, les grands remèdes. Chassons loin de nous cette pitié ridicule qui est l'apanage des faibles. Il faut que disparaissent les causes du mal ; en les supprimant nous en annulerons du même coup les néfastes effets. Seuls les forts sont capables..., ont le droit de survivre... Frères, il faut supprimer Xarauz, frères, il faut tuer cet homme de la surface et sa maudite femelle !

A mort, Xarauz. A mort, l'étranger ! hurla la foule déchaînée.

Xarao était resté, jusque-là, impassible. Posément, il se leva, dominant l'assistance de sa haute taille. Il était très pâle, les mâchoires serrées, des gouttes de sueur perlaient sur son vaste front... D'un geste dominateur, il imposa silence.

Là-haut, dissimulé derrière la colonne, Simon, atterré, n'osait risquer un mouvement. Il lui semblait que le bruit même de sa respiration emplissait toute la salle. Un dernier espoir lui restait, Xarao... Il allait sûrement tout arranger. C'était de loin le plus influent, son ascendant sur ses congénères était indéniable. Xarao ne pouvait pas vouloir la mort de Xarauz... Tout allait s'arranger, ce serait bientôt la fin du cauchemar. Plein d'espoir, il tendit l'oreille. La voix du géant lui parvint, nette, claire, cinglante, comme un coup de fouet, tranchante comme un rasoir. En quelques instants, les espoirs de Simon s'évanouirent.

Frères, j'ai écouté sans interrompre les exposés de N'Aru et de Z'Zanga. Moi, je ne m'encombrerai pas de théories philosophiques ou

religieuses comme notre Grand Prêtre. Aucun d'entre nous, pas même N'Aru ne

croit encore à de semblables fadaïses. Ne nous leurrons pas, si nous les défendons avec tant d'acharnement, c'est qu'elles servent nos intérêts et endorment notre mauvaise conscience.

La salle s'agita.

Blasphémateur, sacrilège... Il a raison ! Laissez-le parler !

Sans s'émouvoir des remous qu'il provoquait, Xarao continua :

Je suis, quant à moi, persuadé que notre espèce ne doit son existence qu'à une mutation accidentelle provoquée, il y a..., et nous savons maintenant quand... ; il y a 500 000 ans par des êtres semblables à celui qui a rejoint notre -monde...

Les géants rugirent leur réprobation. Des poings se tendirent dans la direction de Xarao. Celui-ci, les bras croisés sur la poitrine, un sourire dédaigneux aux lèvres, attendait que le calme revînt. Puis il continua sur le même ton :

... Les véritables hommes sont ceux-là mêmes que nous considérons comme inférieurs. Alors, assez de grandes phrases ! Qui cherchons-nous à convaincre ? Soyons beaucoup plus réalistes..., beaucoup plus francs avec nous-mêmes : nous voulons tous que la vie continue sur notre monde, comme nous l'avons toujours connue... Ah ! non. Ne m'interrompez pas !... Pas moi, s'écria-t-il, en frappant violemment la table devant lui. Nous ne voulons pas que notre espèce disparaisse... ; là, au moins, nous sommes tous d'accord !... (Il s'interrompit quelques secondes pour juger de son effet.) Je voulais simplement que nous soyons tous d'accord..., qu'il n'y ait pas entre nous de mauvaise interprétation... Nous voulons vivre, conserver nos privilèges, alors... et vous le savez bien, il n'y a qu'une solution... Z'Zanga vous l'a donnée tout à l'heure: il faut effacer jusqu'au souvenir même des révélations qui nous ont été faites même si, comme moi vous êtes persuadés qu'elles sont celles de la Vérité. Je me prononce pour la mort de Xarauz, celle de l'homme de la surface et celle de sa compagne, celle des quelques Dirigeants qui ont suivi Xarauz, celles des Un.term.en qui s'éveillent à la conscience de leur position... Je suis pour la destruction de toutes les preuves de notre..., de notre usurpation... J'ajoute que je suis prêt, en tant

qu'unique représentant du Xar, à prendre le pouvoir, si vous me le confiez. Lavons notre mauvaise conscience dans un bain de sang

régénérateur..., ou préparons-nous à disparaître !

Xarao se rassit dans un silence de mort. Simon, anéanti de douleur, de colère et d'épouvanté, crut qu'il allait s'évanouir. Ainsi Xarao était conscient de la Vérité, Il savait, et pourtant, il n'hésitait pas ! Non, il ne pouvait pas comprendre ces hommes ! Mais était-ce vraiment des hommes ? Pouvait-il les juger en partant des critères humains ? Il n'eut plus qu'une pensée : fuir, sauver Saara, sauver l'enfant qui allait naître... Puis il se souvint des recommandations d'U'Rgan, ' Ne pas bouger ! surtout, quoi qu'il arrive ! ' Il s'enfouit la tête dans les bras, ramena ses genoux sur son front et demeura là, prostré... Que lui importait maintenant la discussion des géants. Il était certain de son aboutissement et il ne pouvait rien faire !

Il s'écoula sans doute des heures avant que Simon ne reprit sa pleine conscience. Il n'y avait plus aucun bruit. La salle était vide. Il se redressa lentement et passant le haut du corps pardessus la balustrade, appuyé, les bras tendus, il contempla pensivement le lieu où, froidement, des êtres intelligents, suprématiquement évolués, avaient délibérément décidé du sort de millions d'autres... Non, décidément, les hommes n'avaient pas changé ! Quelle que soit leur apparence, ils seraient donc toujours les mêmes ? Il pensait avec tristesse qu'il eût sans doute mieux valu que l'humanité s'anéantît tout entière... Que tout eût été fini..., une bonne fois,.

Plongé dans ses pensées, il sursauta à l'arrivée d'U'Rgan ; il ne l'avait pas entendu venir. Le prêtre était livide, une sueur abondante ruisselait sur son visage, sa combinaison lui collait à la peau... Simon crut voir une larme dans ses yeux,.

Saara ! hurla-t-il, affolé, saisissant U'Rgan aux épaules.

Non... Calmez-vous ! fit l'homme vrai d'une voix haletante, reprenant peu à peu son souffle... Elle est saine et sauve...

Mais il faut faire vite. Il nous reste une faible chance. Tenez, prenez cela !

Il lui tendit un pistolet désintégrateur... Simon s'en saisit.

Pourquoi faire ?

- Ne posez pas de questions. Il faut vous dépêcher, dans quelques heures, il sera trop tard. Pour le moment, ils sont tous au Palais... L'embarcadere est libre... Profitons-en !

Pourquoi faites-vous tout cela, U'Rgan ? demanda Simon.

Ne vous occupez pas de cela, Simon... Nous ne sommes plus à l'heure des grands discours. Peu vous importe..., je le fais, c'est tout ! fit U'Rgan, d'un ton faussement bourru. Je ne suis pas d'accord avec eux. Allez, vite, venez !

- Et Xarauz ?

Ni vous ni moi ne pouvons plus rien pour lui. A l'heure qu'il est, il n'existe plus. Il n'y a plus qu'un seul maître, c'est Xarao !

Ils ont osé... Ce sont des monstres !

Ce sont des hommes..., fit sourdement en écho le géant.

B. 1 était désert. Ils traversèrent les artères de la ville sans se faire remarquer. Seuls quelques robots désués déambulaient mécaniquement. Toute la population humaine semblait s'être concentrée au palais. De loin en loin, des bruits sourds leur parvenaient, des cris aussi, de terreur et de douleur ; la grande épuration avait commencé. Là-haut, à la surface, l'énorme soleil devait se coucher et une lueur rouge, rouge comme une tache de sang éclaboussait, à travers les eaux peu profondes sans doute à cet endroit, l'horizon marin.

Enfin, après une course éperdue, Saara fut dans les bras de Simon,

Mon amour, mon amour ! s'écria-t-elle, des sanglots dans la voix. J'ai cru que tu ne reviendrais jamais..., que tu m'avais abandonnée... Des heures, je suis restée des heures avec ce robot qui ne bougeait pas et qui me regardait de ses yeux vides... J'ai peur, que se passe-t-il ?

Je n'ai pas le temps de t'expliquer, chérie ! Il faut fuir tout de suite. Il faut quitter ce monde atroce... Nous allons rejoindre la surface !

La surface ? Mais c'est impossible, voyons, nous ne pouvons pas y vivre !

Nous ne pouvons pas rester ici... Comprends bien, Saara... Ici, nous n'avons aucune chance ! Tu entends, aucune chance ' Ils veulent nous tuer... Là-haut, nous en avons peut-être encore une !

Mais pourquoi nous tuer ? Que leur avons-nous fait ? Je ne comprends pas !

Nous sommes un danger pour eux, vois-tu ! fit-il en lui caressant les cheveux. C'est beaucoup trop long é t'expliquer... Allons, viens vite, U'Rgan nous attend !

Je viens, Simon !

Elle ramassa sur leur couche la chaîne au bout de laquelle brillait l'énorme diamant taillé et l'attacha é son cou.

Main dans la main, contournant les bassins, courant, trébuchant, soufflant é la suite d'U'Rgan, ils arrivèrent enfin é l'embarcadère, puis é la salle des commandes. Toutes les installations fonctionnaient normalement. Les robots ne firent aucun obstacle. U'Rgan et ses deux compagnons empruntèrent un petit submersible. Le sas de sortie fonctionna correctement, l'engin s'éloigna rapidement de B. 1.

Nous allons nous diriger vers B. 92. Je pense y avoir encore quelque influence ! De lé, nous gagnerons la surface, dit U'Rgan. Après, nous verrons bien !

Entendu !

Les écrans télé retransmettaient l'image de B. 1 qui s'éloignait rapidement. Simon commençait é reprendre espoir.

Dans combien de temps y serons-nous ?

Si tout va bien, dans trois ou quatre heures é peine, fit le géant sans lever les yeux du tableau de bord.

Ils naviguaient en commandes manuelles, le branchement en automatisme eût inmanquablement alerté le Q.G. central de B. 1, duquel dépendait l'appareil.

Lé ! regardez, U'Rgan, dit soudain Simon.

L'un des écrans télé venait de s'allumer. Le visage de Xarao apparut... Sa voix se fit entendre presque aussitôt.

Nous savons où vous êtes, U'Rgan, et vous aussi, Simon... Pensez-vous sincèrement

pouvoir vous évader. N'ayez aucune illusion ! Quoi qu'il puisse m'en coûter, j'irai jusqu'au bout de ma décision. Vous devez disparaître... Ce sera vous ou nous ! Même si vous gagnez la surface, nous vous y rejoindrons. Nous avons encore des robots, ils vous y attendront, ils

vous tueront, ne croyez pas...

Excédé, Simon coupa le son. Il suivit durant quelques secondes les lèvres minces qui s'agitaient sur l'écran sans un bruit. Saara s'était effondrée sur son siège en pleurant. U'Rgan, lui, n'avait même pas tourné la tête. L'engin avait encore accéléré son allure, calmement le géant suivait sur ses différents écrans la bonne marche et la trajectoire de l'engin.

Simon s'assit aux côtés de Saara. Ils se regardèrent tous deux un long moment sans rien trouver à se dire. Puis leurs lèvres se rejoignirent et ils s'embrassèrent longuement, puis ils laissèrent tous deux leur tête aller contre la cloison et fermèrent les yeux. Ensemble ! Ils étaient ensemble, ou pour vivre ou pour mourir. Rien ne pourrait plus les séparer. Ils se sentaient soudain calmes, presque tranquilles... A l'instant même où

leur destin se dessinait, où la faux de la mort était suspendue au-dessus de leurs têtes, ils étaient heureux ! Comme le cerf aux abois qui s'est bien battu et voit approcher le couteau qui va lui percer les flancs. S'ils devaient mourir, ils le feraient en hommes.

Ils croisèrent de nombreuses T bulles à toutes pilotées par des robots, sans qu'aucune ne manifestât la moindre hostilité à leur égard ; et n'eût été la circonstance, ils auraient pu penser effectuer une croisière dans ce monde sous-marin. Cependant, depuis quelques minutes, U'Rgan semblait inquiet. Il se penchait fréquemment sur les écrans et le clavier de commandes.

On vient à notre rencontre... Tenez, regardez, fit-il en désignant du doigt à Simon les radars du bord... Plusieurs points lumineux apparaissaient .très nets, sur le disque, quadrillé.

Quelle distance environ ? interrogea Simon, très calme.

Trente..., quarante kilomètres, peut-être !

Cette fois, c'est la fin... De toute façon, cela ne peut être que des ennemis et

Xarao ne nous a laissé aucune illusion sur ses intentions !

U'Rgan ne répondit pas tout de suite ; il réfléchissait profondément.

Il nous reste encore une chance minime, mais nous devons la tenter... Nous allons nous laisser choir sur le fond, nous entourer d'une

ceinture anti-magnétique... S'ils ne nous ont pas encore repérés, cela pourra peut-être aller... Mais il nous faut faire vite !

U'Rgan coupa tous les contacts. Le submersible flotta un moment entre deux eaux, puis, comme une feuille morte, tomba lentement. Après une dizaine de minutes de chute, il toucha enfin le fond.

Ne faites aucun bruit... Ne bougez plus... Dans quelques minutes, nous serons fixés, fit le géant.

Les minutes, longues comme des siècles, s'écoulèrent. Saara et Simon, blottis l'un contre l'autre, retenaient leur souffle. Dans l'appareil plongé dans l'obscurité, l'on n'apercevait que la petite tache de lumière de l'écran radar et les points..., les points qui se rapprochaient.

Ils sont au-dessus maintenant, fit U'Rgan... Ils ont stoppé !

En effet, les points s'étaient stabilisés depuis quelques instants pour ne plus former qu'une grosse tache qui brillait comme une étoile au centre du radar.

Saara fut brusquement prise d'une crise de nerfs et Simon eut toutes les peines du monde à la calmer.

Silence, voyons, vous allez nous faire repérer, dit U'Rgan brutalement.

Attention, ils bougent ! C'est formidable, ils s'éloignent, ils ne nous ont pas vus !

Simon et Saara éclatèrent d'un rire nerveux, inextinguible, délirant... Même le sévère U'Rgan se joignit bientôt à leur hilarité... Ils avaient encore triché avec la mort et ils avaient gagné... Ils avaient obtenu un nouveau sursis... Ils n'en étaient pas encore sauvés pour autant !

Ils restèrent là plusieurs heures, tapis sur le sol marin, à demi enfouis sous le sable et les plantes aquatiques. Puis, jugeant le danger écarté, U'Rgan décida de reprendre sa route vers B. 92. Il fallait faire vite car on

s'apercevrait bientôt qu'ils avaient quitté leur abri... Atteindre à tout prix le dernier relais et rejoindre la surface... Après..., l'on verrait bien !

Soudain, fondant sur eux comme des éperviers, une dizaine de

bulles ħ, jusqu'alors dissimulées par les collines marines environnantes, les attaquèrent. Les rayons désintégrateurs vinrent se briser sur la barrière anti-magnétique que, par un hasard miraculeux, U'Rgan n'avait pas coupée. La roche, derrière eux, éclata en une multitude de petits fragments microscopiques formant un nuage de poussière qui les dissimula quelques brefs instants aux yeux de leurs assaillants. La réplique d'U'Rgan fut fulgurante : les deux canons désintégrateurs situés de chaque côté du submersible tirèrent en même temps... Six Ħ bulles ħ avaient disparu lorsque l'eau redevint plus claire... Les quatre autres semblaient hésiter... Simon et U'Rgan eurent le temps de voir qu'elles étaient pilotées par des Ħ hommes vrais ħ et non par des robots. Après un bref temps d'hésitation, les engins s'éloignèrent ħ vive allure, renonçant ħ combattre...

Il est impossible de songer ħ regagner B. 92..., ces engins en viennent. B. 92 s'est ralliée ħ Xarao... Nous allons couper et rejoindre directement la surface... Il n'y a plus que cela ħ faire !

Il est évident qu' Ħ Ils ħ vont revenir avec du renfort ! Vous avez raison, U'Rgan..., il n'y a rien d'autre ħ faire. Regagnons la surface.

Dans sa main, Simon sentit la main de Saara qui frissonnait. C'était la première fois de sa vie qu'elle Ħ montait ħ ħ la surface ! | L'épouvante la clouait sur place..., le peu qu'elle en avait entendu dire la terrorisait... Simon dut la calmer doucement ; il lui raconta des anecdotes sur sa vie passée. Histoires qu'il lui avait déjà cent fois contées, mais dont elle ne se lassait pas.

Nous allons aborder sensiblement ħ l'endroit même où nous vous avons recueilli lors de votre arrivée, fit U'Rgan, l'il fixé sur l'altimètre ; ħ environ une dizaine de kilomètres de B. 92.

C'est si loin, tout ça..., et pourtant si proche, fit Simon, pensif. Il s'en est passé des choses depuis !

Nous atteignons le point zéro ! Surveillez le fond, Simon ! dit U'Rgan.

Une plaque coulissa dans le fond de l'appareil. Sous leurs pieds, le sable d'or défilait ħ grande vitesse. Des paquets d'algues traçaient des taches de couleur. Petit ħ petit, la pente s'accéléra..., enfin..., l'altimètre indiqua 10 mètres, 5 mètres, 2 mètres.

Attention ! fit Simon.

U'Rgan coupa tous les contacts et doucement emporté par son élan l'appareil prit contact avec le sol. Ils étaient ħ la surface !

CHAPITRE XI

Il doit y avoir une caverne non loin d'ici, fit U'Rgan. Attendez, il faut que je me repère..., oui, c'est bien cela. Quelques kilomètres sur notre gauche. C'est de là que B. 92 reçoit son approvisionnement en N'nuras. Il y a eu révolte dans cette    tanière   . (Décidément, U'Rgan, malgré ses bons sentiments envers Simon et sa compagne, n'arriverait pas à se débarrasser de son complexe de supériorité à l'égard des Untermen.) Les vrais hommes n'y viendront pas..., du moins, pas tout de suite... Tant qu'ils n'auront pas raffermi leur pouvoir dans les cités sous-marines... Nous y serons provisoirement en sécurité!

Allons-y sans perdre une seconde !

Simon, impatient, fit jouer la g    e fermant le sas de sortie et repoussa le couvercle d'un coup d'épaule. Une insoutenable clarté inonda aussitôt l'intérieur de l'appareil. Saara étouffa un petit cri de douleur et porta vivement la main à ses yeux. Elle était habituée à la lumière filtrée des cités aquatiques et, pendant quelques instants, elle crut vraiment perdre la vue. Simon dut l'aider comme il le fit pour U'Rgan à sortir de l'appareil... Quelques minutes plus tard, il foulait le sol de la planète... La chaleur était infernale... Simon voulait s'éloigner le plus vite possible de la plage, de cette mer d'où, à chaque instant, pouvait surgir la mort...

Les quatre bulles rescapées avaient maintenant d   rejoindre leur base. Les vrais hommes auraient tôt fait de repérer leur position. Ils savaient tous trois qu'aucune pitié, n'était à attendre de ces êtres monstrueux. Ils représentaient pour eux un trop grave danger... Ils menaçaient leur existence, leur hégémonie sur la planète ! Ils savaient qu'ils ne reculeraient

de van t rien pour les an  an tir. Leurs vies n'avaient aucune valeur aux yeux de ces mutants sans entrailles. Il fallait fuir... vite!

Guidant Saara et U'Rgan comme deux aveugles, Simon s'éloigna le plus rapidement qu'il put. Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les terres, l'air devenait de plus en plus lourd et étouffant, leurs combinaisons leur collaient à la peau. La sueur ruisselait sur leurs visages... Petit à petit, la vue revenait à Saara et à U'Rgan... La jeune femme respirait difficilement, elle était visiblement épuisée, elle tr  buchait de plus en plus souvent. Le géant ne semblait guère plus vaillant.

Courage, mon amour... Bientôt, nous serons à l'abri.

Je n'en peux plus, Simon!... A quoi bon ! Us vont nous rejoindre. Ils nous tueront ! Nous ne pourrions jamais leur échapper.

Tiens, regarde, Saara, là, juste devant nous... La caverne, la voilà.

En effet, à quelques centaines de mètres, dans une falaise, une ouverture se dessinait comme un gros il noir fixant l'horizon. Simon se baissa et, saisissant Saara à bras-le-corps, il la chargea sur son épaule. Elle

se laissa faire comme une enfant, bien trop épuisée pour protester.

Vacillant à chaque pas, sous le poids de son précieux fardeau, Simon, galvanisé par l'approche de l'abri, se hâtait malhabilement. U'Rgan, haletant, suivait péniblement.

Il y avait quelques heures seulement qu'ils avaient abandonné leur submersible, et pourtant Simon constata avec angoisse que leur ami U'Rgan se déshydratait à une vitesse affolante. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, sa peau se parcheminait, prenant une teinte jaunâtre. Il était évident qu'il ne supporterait pas longtemps l'atmosphère de la surface. Heureusement, la caverne n'était plus bien loin, U'Rgan pourrait s'y reposer. La fraîcheur souterraine le ranimerait vite.

Appuyez-vous sur moi..., encore un effort..., nous y sommes !

Le Vrai homme s'obéit. De temps à autre Simon jetait un regard derrière lui. Au loin, les eaux de l'océan brillaient comme une immense plaque de métal poli. Nulle activité ne se manifestait. L'engin s'était éloigné du bord et dérivait lentement. Xarao avait dû

renoncer à les poursuivre... Il fallait profiter de ce répit. Pas une seconde, Simon ne douta de l'accueil des Untermen. Ne s'étaient-ils pas révoltés contre leurs oppresseurs ? Les robots ne réagiraient pas, eux aussi étaient des victimes. De toute façon, ils n'avaient pas le choix... Mourir, pour mourir, s'il le fallait, ils mourraient du moins libres !

Enfin, ils atteignirent l'entrée de la grotte. Epuisés, ils se laissèrent aller à terre, humant avec délice l'air frais. Ils restèrent ainsi de longues minutes sans réagir. Ils se sentaient revivre, un immense espoir gonflait leurs poitrines. Simon se releva enfin, il s'étira profondément, adressa un sourire à Saara, et entreprit l'exploration

succincte de leur nouveau domaine.

Comme la plupart des cavernes hantées par les Untermen, les abords immédiats n'étaient pas aménagés. Elle s'étendait sur une énorme surface. Le sol légèrement incliné s'enfonçait en pente douce dans les profondeurs de la terre. Quelques arbustes rabougris, descendants dégénérés des grands arbres de jadis, s'agrippaient tenacement aux parois recouvertes par endroits de larges plaques

mousseuses. Un léger clapotis lui fit soudain dresser l'oreille ; il se 'dirigea dans la direction du bruit. A quelques dizaines de mètres de l'entrée coulait une source... Oh ! une toute petite source, un mince filet d'eau jaillissait timidement d'entre deux blocs de pierre disjoints.

Oubliant d'un coup son immense fatigue, il se précipita et avec des cris de joie alerta ses compagnons, ils accoururent et tous trois burent à longs traits, s'aspergeant comme des enfants. U'Rgan, peu à peu, retrouvait ses couleurs. Ils étaient à l'abri, ils avaient de l'eau, l'avenir leur apparut soudain moins noir!

Où'allons-nous faire maintenant, Simon ?

Je crois qu'il nous faut prendre contact le plus vite possible avec les habitants, nous réfugier auprès d'eux... Qu'en pensez-vous, U'Rgan ?

C'est aussi mon avis... Je connais cette cité... J'y suis venu jadis, il y a bien longtemps, lorsque j'étais responsable de l'approvisionnement à B. 92. Elle se subdivise en plusieurs cavernes successives s'étalant les

unes sous les autres sur une profondeur de près de 1 200 mètres. Les populations d'Untermen sont de plus en plus primitives au fur et à mesure que l'on s'enfonce... Les derniers sont totalement dépourvus de lumière... [Les êtres qui les habitent sont complètement aveugles.

Je sais..., j'ai déjà vu quelques-uns de ces pauvres êtres..., du temps où Xarao était encore notre ami fidèle..., c'est épouvantable !

Croyez-vous que cela le soit tellement ? Ils sont habitués. Chacun a ses propres tares. Pour eux, voyez-vous, c'est nous qui sommes des anormaux d'

Evidemment...

Nous allons essayer de prendre contact avec les premiers..., leur expliquer notre situation...

Ils n'auront, je suppose, pas de mal à la comprendre.

Ne croyez pas cela, Simon... Pour eux, nous sommes des étrangers, moi surtout... Ne suis-je pas un de ces êtres qu'ils haïssent le plus ?...

Bien sûr, fit-Simon, pensif. Mais le

simple fait que vous soyez un fugitif comme nous..., les éclairera assez...

Espérons, dit U'Rgan, avec une moue interrogative. Le plus urgent est de vous mettre, vous et Saara, à l'abri... Advienne que pourra !

Cela va mieux, mon chéri ? Te sens-tu d'aplomb maintenant ?

Oui, ça ira, Simon... Je suis forte, tu sais, il faut que je le sois pour lui, fit-elle en posant la main sur son ventre.

Simon eut un sourire attendri. Il l'aida à se relever et, suivant U'Rgan, s'enfoncèrent vers le fond de la caverne. Au fur et à mesure de leur progression, les parois devenaient plus nues. Le travail de l'homme en avait modifié l'aspect primitif. De centaines de mètres en centaines de mètres, des repères métalliques étaient plantés. Des fils électriques couraient le long du sol. Ils aperçurent également quelques cadrans couverts de signes, pour eux cabalistiques. De gros écrans récepteurs qui leur parurent hors d'usage, pendaient de la voûte, suspendus au bout de longues tiges métalliques.

Bien qu'aucun système d'éclairage ne fût visible, il régnait une lumière blafarde tout alentour. Le sol était lisse, recouvert d'une légère couche de fine poussière bleutée. Ils marchèrent ainsi plusieurs kilomètres sans qu'aucun signe de vie ne se manifestât. La pente, très douce, devait, sans qu'ils s'en fussent rendu compte, les avoir amenés à une profondeur de quelques centaines de mètres. La caverne s'était transformée peu à peu en un long et large boyau. Soudain, le couloir bifurqua brutalement à gauche, presque à angle droit, une étrange luminescence éclairait le boyau.

Sur leurs gardes, Simon et ses deux compagnons continuèrent prudemment leur incursion. Sitôt le coude franchi, ils découvrirent l'entrée du monde souterrain. La paroi de droite était constituée d'une énorme baie vitrée débouchant sur les fonds marins. C'est le reflet de l'eau qui donnait au couloir cette étrange clarté. A travers, ils purent apercevoir le fond de l'océan et dans le lointain quelques gros poissons qui s'ébattaient. Instinctivement, ils se plaquèrent à la muraille pour se dissimuler, mais rien ne se manifesta... Aucun vrai homme n'était en

vue. Tout semblait calme.

Ce n'est qu'une fenêtre de surveillance. Il en existe dans toutes les Œ réserves Œ Œ proximité de l'océan, dit U'Rgan. Elles ne servent d'ailleurs strictement Œ rien, précisa-t-il. Si ce n'est Œ rappeler la présence des seigneurs et leurs esclaves...

L'ceiŒ du Maître !

En quelque sorte !... Je me demande maintenant pourquoi avoir percé de telles fenêtres... Jamais il n'y eut la moindre rébellion... Que pourraient ces ętres contre Œ Nous Œ..., enfin contre les vrais hommes. Ils n'ont aucune arme, aucun engin leur permettant d'atteindre nos cités.

Il n'en fut sans doute pas toujours de męme ?

Peut-ętre... Je crois me souvenir que, il y a quelques milliers d'années..., un vague soulčvement aurait eu lieu..., mais il y a si longtemps !

L'habitude survit un grand espace de temps apręs que la cause en eut été oubliée. Il en était de męme Œ mon ępoque, vous

savez ! Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait eu récemment révolte ? i

Oui, certes, mais vous le constaterez par vous-męme, les Untermen ne s'aventurent jamais Œ l'extérieur, męme jusqu'ici. Ils savent eux aussi que la vie n'est pas possible en surface... Et puis, que voulez-vous qu'ils fassent puisqu'ils n'ont pas de possibilité de vivre comme nous, dans l'océan ? Qu'ils se refusent Œ servir les vrais hommes, c'est possible..., mais ils ne peuvent guęre faire grand-chose !...

Bien sŒr..., ęa se comprend !

Le couloir, Œ une dizaine de mętres d'eux, s'arrętait net. Un ęnorme mur métallique l'obstruait sur toute la hauteur. Un moment, l'angoisse les ętreignit. Il n'y avait aucun accęs. Ils ętaient pris au pięge comme des rats. U'Rgan sortit d'une petite sacoche, qu'il tenait plaquée contre sa poitrine, un petit objet cylindrique Œ peine plus gros qu'un stylo. Le saisissant par une extrémité, il appuya sur une petite touche..., un ętroit faisceau lumineux jaillit de l'appareil et ricocha sur la muraille, avec un petit claquement

sec, un orifice se découpa, découvrant un ętroit réduit.

Les circuits n'ont pas été coupés... Souhaitons que tout marche, fit U'Rgan qui, sans hésiter, entra.

Simon et Saara se regardèrent un bref instant, puis l'imitèrent. La cloison se referma derrière eux. Ils se trouvaient dans une cabine d'ascenseur. L'un des côtés était littéralement tapissé de dizaines de lampes multicolores. Visant l'une d'elles, U'Rgan émit de nouveau un bref rayon, avec un petit bourdonnement, l'appareil se mit à descendre.

Ils n'ont pas eu le temps de couper les commandes, fit Simon.

Elles ne se manuvrent que de l'intérieur... Pour l'immédiat, nous ne pouvons qu'en conclure que les robots-gardiens n'ont pas été alertés..., ou que, pour une raison quelconque, ils n'ont pas réagi.

Peut-être en ont-ils été empêchés ?

Cela semble bien improbable..., mais sait-on jamais. Les robots sont informés de tout ce qui se passe dans les B. Ils sont directement sous la coupe de Z'Zanga, des téléles les relient à nos cités. Ils sont sans

doute au courant des remous suscités par vos révélations... Cela n'aurait rien d'impossible.

Si certains d'entre eux ont pris conscience..., ils ont dû en informer les Untermen et nous pouvons nous attendre...

Un léger choc interrompit Simon..., l'appareil venait de s'arrêter, sans qu'U'Rgan eût besoin d'intervenir à nouveau, la cloison se découpa. Il faisait très sombre, ils mirent quelques secondes à s'adapter à l'éclairage. Saara tremblait et saisit la main de Simon-ils sortirent de l'ascenseur. Avec un autre petit claquement sec, la T porte se referma derrière eux. Ils entendirent le bruit de l'appareil qui remontait, s'estomper peu à peu dans le lointain. Ils étaient seuls à des centaines de mètres sous terre...

Lorsque leurs yeux se furent habitués à la pénombre environnante, ils constatèrent qu'ils se trouvaient dans une gigantesque salle circulaire de vingt ou vingt-cinq mètres de diamètre. Le pourtour était percé de nombreux orifices à intervalles réguliers.

Nous nous trouvons dans la salle de commandes centrale de la première profondeur... Les T hommes qui vivent ici sont très proches de vous, Simon. C'est parmi eux que, de temps à autre, nous choisissons des compagnes pour les Xar et des..., comment dirais-je ?

des Ť donneurs ř pour les robots...

Mais les autres..., ceux des étages inférieurs..., comment vivent-ils..., comment sont-ils ?

La nature les a profondément modifiés... Ils ne montent jamais jusqu'ici... Seuls les robots les approchent... Il n'y a aucun contact entre les différentes couches,

Quelle organisation machiavélique !... Aucun risque..., ne se connaissant pas..., s'ignorant peut-être même..., ils ne risquent pas, en se groupant, de devenir dangereux.

Ne me demandez pas, Simon, d'épouser entièrement vos conceptions... Je sais que vous avez raison, mais que voulez-vous, on ne détruit pas en quelques instants des siècles d'éducation, de tradition... Par moments, je ne peux m'empêcher de penser que ces êtres me..., enfin, nous sont inférieurs..., pardonnez-moi, mais c'est plus fort que moi...

Alors, pourquoi faites-vous tout cela, pour nous ?

Je vous l'ai dit, Simon, parce que je sais que vous avez raison. Scientifiquement, biologiquement, vous avez mille fois raison... Je sais que nous sommes condamnés... Peut-être aussi ai-je honte des tortures que nous avons imposées ř ces créatures..., mais, mon Ť moi intérieur ř se refuse ř admettre ce que ma raison désapprouve...

Je vous comprends, U'Rgan, fit Simon en tapotant amicalement l'épaule du géant. J'apprécie d'autant plus ce que vous faites !

Laissons cela, voulez-vous... Brusquement, Saara poussa un cri et serra

convulsivement la main de Simon, des boyaux qui ceinturaient Ja salle, des dizaines d'hommes venaient d'apparaître et, ř leur tête, marchait... un robot. Ils s'avancèrent en silence et s'arrêtèrent ř quelques mètres des deux hommes et de la jeune femme.

N'aie pas peur, Saara, ils ne nous feront aucun mal !

Simon fit un pas en avant, tendant le bras vers eux, en signe d'amitié.

Nous ne vous voulons aucun mal..., nous avons fui les vrais hommes... et avons

besoin de votre protection... Je suis Simon Weinach..., l'homme de...

Nous savons qui tu es, homme de la surface, fit la voix impersonnelle du robot. Et nous te saluons... Mais qui est cet homme, vrai, avec toi ?

C'est U'Rgan, un ami.

Les vrais hommes ne sont pas nos amis,

Celui-ci l'est, pourtant... Sans lui, nous n'aurions pu leur échapper, il est venu librement avec nous... Il a choisi son camp... Il est des nôtres.

Le robot ne répondit pas. Il y eut, dans la troupe des hommes de l'intérieur, un flottement et quelques murmures... ; enfin, quelques-uns d'entre eux se détachèrent et s'approchèrent de Simon. Leurs visages étaient graves..., presque menaçants... Un moment, ils contemplèrent Simon et Saara en silence... Puis, le plus âgé des hommes sourit et posa la main sur l'épaule de Simon... Un long cri de joie sortit de toutes les poitrines... Simon dut soutenir Saara qui, épuisée par toutes ces émotions, flageolait sur ses jambes.

CHAPITRE XII

La petite troupe emprunta l'un des couloirs de gauche. Le robot humain marchait en tête. Nos trois amis n'éprouvaient plus aucune crainte. Simon avait le sentiment de se trouver parmi les siens. Tout en marchant, il détaillait leurs nouveaux amis. Physiquement, il ne constatait aucune différence notable avec ses contemporains. Peut-être étaient-ils un peu plus petits, plus chétifs aussi, cependant, parmi eux se trouvaient également de fort beaux spécimens de l'espèce qui n'auraient pas, loin de là, fait mauvaise figure sur un stade du XXe siècle. Ils se dirigeaient tous aisément dans la semi-pénombre environnante. Simon nota au passage que leurs

yeux, dans la nuit, brillaient comme ceux des chats.

Les vrais hommes n'avaient rien négligé pour le confort de ces hommes, la pièce dans laquelle ils débouchèrent au bout de quelques minutes de marche était fort bien agencée. Il est vrai qu'ils avaient de fort bonnes raisons de les conserver en bon état physique..., et Simon ne put s'empêcher de frissonner à la pensée que ces mêmes hommes qui l'entouraient fournissaient depuis des millénaires leurs esprits et leurs corps à ces monstres à apparence humaine. Il s'étonnait, se révoltait de ce qu'il appelait leur passivité.

La salle où ils se trouvaient était le quartier général de la colonie-L'un des panneaux était recouvert par les instruments et tabulateurs, si habituels pour Simon, qu'il n'y prêta guère attention. Tandis que la majorité des Untermen s'éloignait, nos trois amis restèrent seuls avec le robot et une dizaine d'hommes.

Tu dois trouver étrange, homme de la surface, qu'un robot se trouve du côté des exploités..., ce n'est guère sa fonction...

J'ai appris, je dois dire, depuis mon

arrivée dans ce monde, à ne plus m'étonner de rien, cependant je dois avouer que, en effet, cela me surprend pour plusieurs raisons et la principale me semble celle de l'assujettissement, du conditionnement...

Tu n'ignores pas... que si nos corps sont de métal..., nos cerveaux sont humains.

Hélas ! non... Je ne le sais que trop !

Te souviens-tu, Simon, de cette histoire que te raconta Xarao... au sujet d'un robot amoureux ?

Oui..., en effet, c'est tellement atroce... Comment pourrais-je jamais l'oublier !

On me nomme 12491..., et... je suis ce robot !

Ce n'est pas possible..., je..., je suis désolé.

On s'habitue à tout..., même à la douleur, Simon... J'ai dominé la mienne..., mais je n'ai pas oublié...

Pourtant, je croyais que vous subissiez/ un..., comment dirais-je ? un traitement de dépersonnalisation.

C'est exact, en effet, mais ce que les vrais hommes ignorent...

Il s'interrompt tout à coup et son regard norne se tourna vers U'Rgan.

Tu peux parler sans crainte, U'Rgan est un ami.

Ce qu'ils ne savent pas donc..., c'est que beaucoup d'entre nous sont réfractaires. Ceux qui, particulièrement durant leur vie corporelle ont eu des occupations intellectuelles. Ce fut mon cas..., comme celui de beaucoup d'autres... Avant ma capture, j'ai été assistant dans un laboratoire de neurochirurgie à B. 1..., sous les ordres directs de

Cette immonde brute !

Lui-même, homme de la surface..., j'ai appris..., car nous n'ignorions pas le sort qui nous attendait, à bâtir ma défense..., j'ai résisté à toutes les séances de suggestionnement. Lorsque nous avons appris ton arrivée, nous n'y avons tout d'abord pas attaché d'importance... Nous aussi te considérions comme un mystificateur... Mais, peu à peu, tes révélations nous ont convaincus.

Comment pouvez-vous en avoir eu connaissance ?

Nous aussi avons nos espions... Dans

chaque B., il y a..., du moins il y avait..., des robots qui, comme moi, conservaient leur libre arbitre.

Mais ils ont tous été détruits après la révolte des Dirigeants ?

Presque tous..., pas tous... Pour le moment, ceux qui restent ne

peuvent bouger ni tenter quoi que ce soit..., mais toi, Simon, tu nous as apporté cette chose immense que nous avions oubliée, les hommes de chair comme les hommes de métal, l'espoir... Tu nous as redonné un but : servir nos frères. Tu nous as rendu notre fierté..., celle de la conscience de ce que nous sommes réellement..., des hommes..., des êtres comme toi. Nous qui, depuis des millénaires, ne vivions que dans l'asservissement, tu nous as rendu notre raison de vivre... Grâce à toi, nous savons qu'un jour le monde sera meilleur..., que le droit de la nature triomphera... ; nous refusons de les servir... Nos femmes ne seront plus leurs femmes et leurs esclaves... Ce temps est révolu à jamais !

Tous les Untermen sont-ils prévenus ?

Sauf ceux des Premières profondeurs, oui..., à de rares exceptions près...

Là où les robots n'ont pas épousé leur cause..., ils ont été anéantis...

Qui sont les hommes des Premières profondeurs ? J'avoue que je ne te suis pas très bien !

Nous n'avons guère de contacts avec eux. (Simon sentit très nettement que 12491 éprouvait quelque gêne à parler de ces êtres.) Nous les dénommons, je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, les Premiers, ils sont aveugles et contrefaits, les robots qui les assistent ne sont pas mentaux, ce ne sont que des machines... Nous ne pourrions compter sur leur aide.

Simon réfléchissait profondément. Les Premiers, pourquoi les Premiers ? Il crut presque aussitôt avoir compris. Les Untermen s'étaient regroupés autour de 12491 et écoutaient avidement cet être fait comme eux..., qui venait de si loin..., d'un autre monde.

Je ne voudrais pas vous imposer à nouveau le récit que j'ai fait à Xarao... Je crois que, au moment de la destruction du monde par mes contemporains, certains se réfugièrent dans des cavernes... C'était la

seule protection valable contre les radiations, Poussés par la peur, les Premiers, justement, s'enfoncèrent très profondément... La terre a dû subir à cette époque de profonds bouleversements géologiques... Certains ont dû se trouver isolés des autres et ont réussi à survivre ! Par quel miracle ? Je ne saurais le dire ! Ils se sont adaptés progressivement à leur nouvelle condition... Je me souviens d'une

visite que j'ai faite à ces êtres en compagnie de Xarao... C'était abominable... Mais vous ne devez pas oublier que, comme vous, comme moi, ils ont les mêmes ancêtres !

- Nous verrons cette question plus tard, Simon...

Au même instant, quelques lampes se mirent à clignoter, deux ou trois écrans s'allumèrent... Les Untermen sursautèrent et se reculèrent vers le fond de la pièce, faisant signe à Simon et à ses compagnons de les imiter. Ils obéirent en silence. Sur l'un des écrans, le visage de Z'Zanga venait d'apparaître.

12491.

Je suis là.... Maître, fit le robot de la voix la plus neutre qu'il put.

Nous avons toutes les raisons de penser que l'homme de la surface, sa compagne et le renégat U'Rgan ont abordé non loin de B. 92. C'est-à-dire dans les alentours immédiats de ta réserve... Nous maintenons tout le secteur sous surveillance... Ils vont, selon toute probabilité, tenter de se réfugier dans votre réserve... Tout est-il calme chez vous ?

Nous n'avons absolument rien à signaler..., Maître.

Ce début de révolte est-il maté ? Avez-vous supprimé les quelques meneurs ?

C'est fait.

Bien... Enclenche tous les systèmes de surveillance des mines, des plantations de N'nuras... Nous tenons à nous en assurer par nous-mêmes.

12491 resta un moment interdit, d'il se ressaisit vite, une trop longue hésitation eût pu attirer les soupçons... Il obéit..., oubliant volontairement le vidéo-contrôle de la salle où il se trouvait. Z'Zanga s'en aperçut.

Salle de commande, 12491 ?

Enclenchée.

Nous ne recevons pas d'image. (Le visage de Z'Zanga était devenu de marbre.)

Cela ne fait rien... Signalenous tout ce que tu pourrais juger anormal.

L'écran s'éteignit.

Le robot se retourna lentement.

Z'Zanga se doute de quelque chose ! Vous ne pouvez pas rester ici... Il faut que nous vous cachions.

Vous craignez quelque chose ? dit U'Rgan.

Vous connaissez vos frères mieux que moi, dit 12491 d'une voix sèche. Ils vont tout d'abord s'inquiéter de la réalité de la panne. Le cerveau-ordinateur de B. 92 se rendra instantanément compte que j'ai menti... Or, je suis censé ne pas pouvoir dissimuler quoi que ce soit ! Ils vont alors essayer de me faire retomber sous leur coupe... Je ne sais si je pourrai résister... Il faut prévoir le pire... Imaginez qu'ils réussissent, je peux même devenir dangereux pour vous. Je ne vois qu'une solution : les ŒPremiers Œ.

Un murmure parcourut les Untermen.

Et les robots-machines ? fit l'un d'eux.

Ce n'est pas là le plus grave problème... Tiens, Simon, dit-il en lui tendant un long tube métallique, terminé à l'une des

extrémités par une sorte d'entonnoir. Voilà de quoi les annihiler.

Qu'est-ce que c'est ?

Un paralyseur magnétique qui agit sur les éléments constitutifs de leurs mémoires. Ils ne pourront rien contre vous... Vous les perturberez ! Attention ! ces rayons sont mortels pour les humains.

Souhaitons ne pas avoir à en faire usage !

On ne sait jamais... Faisons vite, maintenant... Je dois rester là en cas de contrôle inopiné, Alga vous accompagnera avec deux autres... Choisis toi-même, Alga ! Nous nous reverrons bientôt, Simon... Et courage.

Simon, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, saisit la main glacée du robot et la serra longuement entre les siennes. - Merci, fit-il simplement.

Et, tenant Saara par la taille, suivi d'U'Rgan, il accompagna Alga et les deux hommes qui s'étaient détachés du groupe.

Il ne faisait aucun doute que les géants allaient réagir sous peu, les moyens dont disposaient ces créatures démoniaques leur permettaient de les atteindre où qu'ils se trouvent et quoi qu'ils fassent. Simon eut peur, non pas pour lui-même, mais pour Saara, pour l'enfant qui allait naître. Il se sentit seul, désespérément seul. U'Rgan ne disait rien, mais son visage trahissait ses pensées profondes... Et le moins qu'on puisse dire est qu'il ne reflétait pas l'optimisme.

Ils empruntèrent un autre ascenseur et atteignirent la deuxième profondeur, celle dans laquelle, lui expliqua Alga, on cultivait les N'nuras dont les hommes vrais étaient si friands. A partir de là, ils devaient descendre par leurs propres moyens, aucune mécanique ne menant chez les T Premiers. Les êtres qu'ils croisaient n'étaient guère différents de ceux de la première profondeur, si ce n'est que leur peau était d'une blancheur laiteuse et leurs cheveux ou poils presque sans coloration. On eût dit des albinos... Leurs yeux aussi étaient plus gros et les pupilles fortement dilatées.

Il faisait beaucoup plus sombre aussi. Simon aperçut quelques carcasses de robots

humains dont le T crâne s'était détaché. Sûrement quelques T fidèles s qu'on avait dû supprimer. L'atmosphère était lourde, il régnait une chaleur humide, moite, et une forte odeur de moisissure irritait les narines.

Saara marchait sans se plaindre, pourtant, Simon la sentait s'alourdir s son bras. Elle était presque s terme et la fatigue lui vrillait les reins, courageusement elle n'en laissait rien paraître. L'épuisement, la peur aussi de ce T monde d'en haut s, de la surface, la pénible sensation de claustrophobie qui l'étreignait la minaient intérieurement. Déjà, en elle, commençait le lent travail de la vie qui va éclore, elle savait, elle sentait qu'elle n'y survivrait pas. Son cœur se brisait s la pensée de perdre Simon, le seul être qui l'eût jamais aimée pour elle-même, qui lui avait tout apporté... Soudain, elle faillit tomber, une douleur fulgurante lui ternaillait le ventre !

Simon, cria-t-elle. Oh !... Simon..., j'ai mal !

Où as-tu mal ? réponds-moi.

La jeune femme s'était renversée en arrière. Simon s'étendit doucement sur le

sol... La fragile chaîne qui retenait la pierre se brisa et tomba... Machinalement il , la ramassa et la mit dans sa poche ventrale. La

sueur ruisselait sur le visage de Saara...

J'ai mal, Simon... J'ai mal, répétait-elle sans cesse.

Il faut faire quelque chose... On ne peut pas la laisser comme ça, fit Simon, affolé. Quel futur père ne l'est pas à ces moments-là ?

U'Rgan et Alga s'approchèrent.

Qu'on aille vite chercher des femmes, dit le géant, puis, se tournant vers Simon: ne crains rien, ces douleurs sont normales. Toutes les femmes qui vont avoir un bébé en ont.

Il lui sourit.

Comment ! déjà..., ce n'est pas possible..., pas ici !

J'ai bien peur que si... Allons, ne t'inquiète pas..., laisse faire la nature.

Déjà, au fond de la galerie, quelques femmes accouraient. Avec force gestes, elles firent s'écarter les hommes qui, penauds, se retirèrent. Doucement, elles soulevèrent Saura

et la transportèrent dans une petite salle attenante... Seul Simon fut autorisé à les accompagner.

Xarao arpentait de long en large, nerveusement, la salle des commandes des ordinateurs de B. 92. Les événements qui se déroulaient aux abords proches de la cité marine l'inquiétaient. Il avait escompté que les conditions de la surface auraient vite raison des trois fugitifs. Il était persuadé qu'aucune réserve n'accueillerait Simon et ses amis. Les révélations de Z'Zanga contrariaient toutes ses espérances.

Tu es certain de ce que tu avances ? L'homme du XXe siècle s'est réfugié dans la caverne de B. 92 !

L'ordinateur est formel, Xarao ! Mais il y a plus grave. Le robot-directeur de la mine 12491 est l'allié des fuyards !

Comment cela ?

Nous avons constaté qu'il nous a menti, sciemment.

C'est impossible !

Cela devrait l'être, en effet... Mais le fait est là ! 12491 pense..., comme un homme. Et nous pouvons craindre que beaucoup ne soient comme lui,

Il faut les anéantir tous !

A quoi cela nous avancerait-il ? Tu sais bien que nous ne pouvons nous passer d'eux...

Il doit bien y avoir un moyen, tout de même ! Il faut les soumettre tous aux séances de suggestionnement..., il...

Tu oublies qu'ils sont capables de dissimuler.

Xarao s'emporta tout à coup.

C'est inadmissible... Z'Zanga... Vous auriez dû tous vous rendre compte de cela, bien avant, nous sommes maintenant devant un fait accompli. Cet homme de la surface doit être supprimé..., ainsi que sa maudite femelle... Il le faut... La rébellion risque de gagner toutes les réserves... Nous ne pouvons plus nous fier aux robots-mentaux... Confions le travail de destruction aux robots-machines... Au moins, avec eux...

Que veux-tu que nous fassions ? fit Z'Zanga, servile.

Il faut immédiatement investir le repaire de cette engeance... Il faut les détruire..., détruire tous les ennemis de notre peuple... Cet U'Rgan et aussi ses semblables. (Il promena un regard soupçonneux sur les assistants.) Je veux un exemple, terrible... La situation ne peut se prolonger... Elle met nos existences, notre survie même, en péril... Voici mes ordres :

1° attaque et destruction de la réserve de B.92.

2° destruction systématique des robots-mentaux.

3° parquage immédiat dans toutes les B. des femelles des Untermen.

4° faites exécuter un mâle de cette sale espèce sur trois.

La terreur les rendra plus soumis... Exécution immédiate.

Alors, dans toutes les B. commença le plus effroyable génocide que l'humanité eût connu depuis longtemps. Les machines aveugles fauchèrent inlassablement les vies humaines. Indifférents aux pleurs des enfants et des femmes, elles accomplirent implacablement leur

uvre de mort ! Autour des cités, les eaux se teintèrent du sang des victimes. Les robots-mentaux n'opposèrent que peu de résistance et, les crânes métalliques aux cerveaux humains furent désintégrés par milliers. L'ordre régnerait sur la terre en cette année 500 000 !

Tandis que Xarao, nouveau maître et tyran de la terre décidait d'un mot du sort de centaines de milliers d'êtres, une nouvelle vie venait d'éclore... Mais lorsque les matrones saisirent le bébé, elles poussèrent un cri d'horreur... C'était un être à grosse tête, semblable à ce monstre qui, au même instant, mettait le monde à feu et à sang ! Un moment, Simon se crut le jouet d'une hallucination, d'un cauchemar... Il lui fallut se rendre à l'évidence, car il ne douta pas une minute de Saara, le processus des mutations était irréversible ! 500 000 années séparaient ces deux êtres de même origine, et Simon comprit que cette petite boule de chair, de

muscles et de sang, qui hurlait là, dans les bras des femmes..., cet être né de lui... Cette monstruosité était l'avenir.

Saara ne le saurait jamais. Elle était morte en donnant le jour au fils des temps futurs.

Comme un fou, avant que personne n'ait pu s'interposer, Simon, aveuglé par les larmes, bousculant tout et tous sur son passage, gagna les ascenseurs... En quelques minutes, il atteignit la surface... Courant comme un dénié, il arriva à l'entrée de la caverne... Et, sans s'arrêter, sans jeter un regard derrière lui, il s'enfonça parmi les dunes... Là-bas, au loin devant lui, il reconnut ce qu'était son arrivée dans ce monde maudit, il avait pris pour des ruines..., oui, c'était là qu'il avait, par l'on ne sait quelle aberration naturelle, quitté le XXe siècle et rejoint le 5 000 !

Sa vision se troublait. De la mer, des centaines de bulles venaient d'émerger, il n'y prit même pas garde. Des boules lumineuses semblaient venir à sa rencontre et éclater devant ses yeux en d'aveuglants bouquets de flammes. Devant lui, un peu à droite, les ruines se rapprochaient..., il allait les

atteindre, lorsque le rayon de mort d'un robot-machine le frappa de plein fouet. Il porta la main à son cur, sentit sous sa paume le pendentif...

Saara ! hurla-t-il, puis tout se brouilla.

Ce fut le trou noir dans lequel il s'en-sloutit.

ÉPILOGUE

... Personne ne le connaissait. Nul ne l'avait jamais vu. On l'avait trouvé, nu comme un ver, errant, les yeux fous, dans la 520e année, hurlant des mots sans suite. Il s'exprimait en un étrange langage que personne ne comprenait. Dans sa main crispée, il tenait un énorme diamant brut de la taille d'un uf de pigeon.

Saara... Saara ! criait-il avec des sanglots dans la voix.

Quelques âmes charitables l'avaient revêtu d'une vieille combinaison spatiale apparte—

nant é un ancien pilote de chasse galactique des planètes réunies, mais il lacérait ses vêtements, se roulait par terre, hurlait des mots sans suite... On avait dû se résoudre é l'emmener é l'hôpital psychiatrique de Métropoles, capitale de la planète Terre.

Il y fut examiné par les plus hautes sommités terriennes. Son cas était incompréhensible. Cet homme parlait une langue tombée en désuétude depuis des lustres. Quelques experts parvinrent é l'identifier pour être du T français t..., tel qu'on devait le parler é la fin du XXe siècle !

C'est dans cet hôpital qu'il mourut le 31 Atomos 2827. Personne ne réclama son corps, et comme il était d'usage, il fut incinéré, ainsi que le sont tous les cadavres.

Nul ne connut jamais le secret de cet homme, hormis l'un des médecins psychiatres qui s'occupa plus particulièrement de lui et qui consigna cette histoire, telle qu'il l'avait entendue de la bouche même de ce pauvre fou qui se prétendait l'époux d'une femme

et le père d'un T mutant t qui ne naîtraient que dans 500 000 ans !

Tout le monde savait bien que la faille spatio-temporelle n'existait pas..., ne pouvait pas exister...

Et pourtant ?

FIN